

BAL INUIT

D'après une histoire vraie

Marina Mielczarek

L'écriture de ce récit s'est achevée quelques mois
avant la mort de mon père ; je lui dédie ce roman.

À lui et à ma mère qui l'a tant aimé.

Pour Willy, mon jumeau ; pour ma sœur, Katia et son énergie
extraordinaire.

Sans le soutien et l'humour de ma fratrie
je n'aurais jamais écrit ce livre.

Pour Emmanuel, pour Elena et Romane,
qui comptent tant pour moi.

REMERCIEMENTS

Stéphanie Boutonnat

Bernadette Chamonaz

Tara Schelegel

Élisabeth Borée

Sophie Backer

Alain et Paula Gaubert

Anne-Laure Marie, Laurent Josse, Hoëdic et Jersey

Yvonne Simard

Michèle Therrien et...

À tout le village de Kuujjuarapik et de Lusignan

*

Bal Inuit a fait l'objet de deux résidences d'auteur :

Merci à Dominique et Marie-Do Jolivet

pour la générosité de leur accueil.

Merci à Bruno Joly et à Patrick pour leur formidable amitié.

Dix-neuf places dans l'avion d'Air Inuit. Aéroport de Montréal, plateforme de transit en provenance de Paris.

Plus que quelques minutes avant le décollage vers Kuu-jjuarapik, et sur son siège, Mélusine a déjà la bougeotte. Pourquoi a-t-elle si chaud tout à coup ? Peut-être à cause du fou rire qu'elle tente de dissimuler sous sa doudoune.

Imaginons avec elle... Si les yeux des autres passagers pouvaient se détacher de leurs orbites, ils voleraient en meute au-dessus des sièges pour atterrir sous les boudins molletonnés de son blouson.

En vérité rien de tel ne se produit. Le départ est imminent. Personne ne s'intéresse à elle. Chacun s'affaire dans son coin à aménager son propre univers. Dans la carlingue au-dessus d'eux, du silence et des porte-bagages bourrés à craquer.

Malgré la touffeur à l'intérieur, malgré l'étroitesse des allées et malgré la dégaine de l'hôtesse qui l'amuse tant, Mélusine ne pouffe pas. Ce n'est pourtant pas l'envie qui lui manque. Estomac rentré, elle resserre sa parka, tentant à tout prix de se retenir. C'est alors que l'ours solitaire qui parle en elle lui change les idées en se pouléchant les babines. Le

voyage restera-t-il ainsi, sans voisin jusqu'au bout ?

Pourvu que ça dure, espère cette jeune linguiste solitaire en lorgnant le vide du siège d'à côté. Quel jour sommes-nous ? Dimanche, veille de reprise du travail sur la banquise. Un coup d'œil panoramique vers l'arrière lui permet de constater une nouvelle fois la blancheur des visages. C'est bien ce qu'elle craignait. Un vol bourré de Canadiens ! Tous des hommes et tous employés administratifs. Certains ont pris de l'avance, ils voyagent en T-shirt, l'écusson de la poste cousu sur les épaules, pendant que d'autres jouent les occupés, oreillette de téléphone au tympan. Elle en remarque d'autres qui, à peine assis, travaillent déjà en groupe sur des schémas de la centrale hydroélectrique de la rivière de la Baleine. Aucun visage du cru.

Mon début de mission, se dit Mélusine en se rasant, manque cruellement d'exotisme.

Le hublot lui sert de miroir, elle s'y aperçoit en surimpression, le visage aussi déformé que ses pensées du moment. Où est donc passé son Grand Nord ? Ce voyage rien qu'à elle, dont elle rêvait avec émoi seulement quelques jours auparavant dans son bureau parisien ? Ce même laboratoire de recherches sociales à Paris, où l'existence de la compagnie Air Inuit avait suffi à l'électrifier.

Mélusine est une linguiste née, une passionnée. Les mots ou la moindre expression un peu olé olé la galvanisent et lui font tout oublier.

Combien de fois s'est-elle déjà installée dans cet avion d'Air Inuit ? Un vol confortable, spacieux, où les voyageurs qui l'entourent parlent des langues d'autochtones et font des gestes qu'elle ne connaît pas. Des êtres typiques, des Inuit comme elle les imagine au village de Kuujuarapik : râblés aux cheveux bruns, la peau grillée par le mariage du soleil et de la glace.

Mélusine ne le sait pas, mais cette première mission de terrain sur la banquise va lui apprendre une tout autre réalité du monde.

*

« Mesdames et messieurs, bonjour. Je suis Karen. Bienvenue sur Air Inuit. Notre compagnie vous souhaite un bon vol.

« Avant d'atteindre Kuujjuarapik, actuellement à température de moins quarante, nous allons parcourir une distance de deux mille kilomètres. Dans un instant, après le décollage, l'équipage, c'est-à-dire moi-même, vous servira un casse-croûte bien chauffé. Au choix, baleine mayonnaise ou lapin à l'ail vert. Mesdames et messieurs, Air Inuit et son commandant de bord, Yvon Roite, vous remercient de nous avoir choisis. Quant à moi, je reste à votre disposition pendant toute la durée de notre voyage. »

Jusqu'ici, sur le vol Paris-Montréal, Mélusine n'avait eu affaire qu'à du personnel français. Dans cette correspondance pour les territoires inuit, elle ne s'attendait ni à l'accent épais ni au chignon éclaté au-dessus du front. Comment dire... Un palmier électrique, la chair de poule sur tout un occiput ! À force d'être ballottés en avant, en arrière, on aurait vraiment dit que ses cheveux faisaient la danse de Saint-Guy.

C'est vrai qu'elle est cocasse, cette Karen, avec sa coupe en geyser, son tablier d'hôtesse, ses sandwichs aux cétacés et sa jupe retroussée sur des escarpins fourrés.

La tête dans le sac à vomis, Mélusine tente une nouvelle fois de se contenir. Mais c'est en voyant de plus près les hauts talons couverts de poils qu'elle explose enfin.

Et pendant que son rire se déverse dans le petit sachet blanc, un homme en pull-over, derrière elle, l'observe.

*

La gueule grande ouverte sur le crâne du chasseur, les incisives prêtes à lui croquer la chapka. L'ours blessé est un géant boiteux, mais terrifiant quand il campe sur ses pattes arrière. La fin est proche pour sa proie glacée. Figé, l'homme en veste de peau a laissé tomber son fusil. L'air s'est réchauffé, ce corps à corps bestial dégouline devant l'escalier de la maison.

« Qui meurt le premier ? » demande le garçon qui a du mal à compter le nombre de dents dans la bouche de l'animal.

Une serviette autour du cou, Pierre – alias Pierre Ponce (parce qu'il dort tout le temps), vous comprendrez bientôt pourquoi –, regarde la scène de l'intérieur. Amputé des deux pieds, il se hisse sur ses deux petits moignons. Plus haut, les plaques rouges de ses grosses joues descendent jusqu'à son double menton. Regardant le spectacle à l'extérieur il se gratte. C'est exactement à cet instant que surgit derrière lui une odeur de pâté de foie. Dans le fond de la cuisine, l'ambiance est chargée. Cette tension ne se voit pas, mais se devine au cri qui retentit alors, puissant et magistral, du four à micro-onde : « C'est prêt ! »

Comme à chaque tentative de nouvelle recette, cette mère de substitution ne tient pas ses nerfs. Ses paroles restent en l'air, suspendues quelque part entre la fenêtre, le fumet de l'assiette et la table de la pièce. Aimanté par le massacre à venir, Pierre ne bouge pas d'un pouce.

Dans ses yeux se reflète une énorme mâchoire ouverte et deux incisives. Bras appuyés au mur, la tête de travers, il roule sa main contre la vitre pour faire office de longue-vue. Puis il se baisse pour aller encore plus loin dans le fond de la gueule.

« Mange pendant que c'est chaud ! Je t'ai cuisiné du caribou, en steak burger. Avale, ou j'appelle les esprits ! »

Provocateur, Pierre se casse le cou, tête en arrière, lèvres

retroussées et nez au plafond comme font les chiens de traîneaux du village. Déterminé, il repose sa question en secouant les babines : « Réponds-moi, d'abord ! Qui meurt le premier ? Qui meurt le premier ? »

Le jeûne de la nuit lui a laissé le ventre vide ; pourtant il délaisse son plat, préférant hurler à en perdre haleine. Échec... En guise de réponse, il n'obtient qu'un piètre reflet de chien imité sur une vitre pleine de postillons.

À dire vrai, cet orphelin mériterait une bonne correction, puisqu'il le sait mieux que tout le monde : il n'existe aucune réponse à sa question. À Kuujjuarapik, comme dans le reste de la baie d'Hudson, Pierre se doit de connaître la maxime du trappeur : « *Les animaux de la banquise ne sont pas tes amis. Pas tes ennemis non plus. Les bêtes s'offrent aux chasseurs qui se conduisent bien.* »

Quittant sa statue de glace à contrecœur, le garçon s'avance vers la table, réjoui à l'idée qu'au Grand Nord, le chasseur ne tue jamais plus que nécessaire, c'est-à-dire pour l'assurance de sa propre survie ou de celle de son voisin. Dans le cas contraire, on découpe les bas morceaux pour les congélateurs communautaires.

Mais si Pierre a fini par abdiquer et quitter sa fenêtre à contrecœur, c'est parce qu'il a très faim. Et aussi parce que dehors, la scène de crime a disparu. Le blizzard, ce vent neigeux, dur comme le béton, est entré dans la ville, aspirant tout sur son passage. De l'Alaska à la Sibérie, il est impossible de lui résister.

À la Radio K.K, la Radio Kommunautaire de Kuujjuarapik, on entend une épouse coincée en 4X4 sur la route appeler son homme à la rescousse. Au micro, René, l'animateur transmet le message en pestant contre ce fantôme dégoupillé qui fait un bruit d'évier.

Occupé à renifler l'atmosphère, Pierre reste de bonne

humeur parce qu'à chacune de ses visites, le blizzard fait faire de drôles de flatulences aux entrailles de la Terre. À chaque survenue du vent, pour Pierre, c'est comme si la banquise pétait.

Avant de goûter son caribou, l'orphelin se retourne pour jeter un dernier coup d'œil au Ski-Doo garé sous l'escalier.

En voyant la selle couverte de filaments givrés, des pensées farfelues lui viennent à l'esprit. Combien a-t-il fallu tuer de bœufs musqués pour consolider ce siège ?

Afin que sa journée ne s'ouvre pas sur d'atroces visions d'animaux dépecés, il transforme la selle farinée en perruque sucrée. Et déjà dans les narines, il sent la barbe à papa et tout un éventail d'odeurs contradictoires. La douce odeur des animaux de Kuujjuarapik, des crocodiles à la framboise, des oursons Coca-Cola et des thons jaune citron qui nagent dans les rayons du supermarché du village.

C'est alors qu'avant même d'avoir pu regagner sa chaise, un second avertissement le surprend en plein vol : « Tu l'auras voulu ! »

Cet énorme grognement de fourneaux s'écrase sur son épaule, vire droit vers la nappe, retombe sur le parquet, s'étend jusqu'à la fenêtre pour ensuite remonter sur le buffet en direction du plafond : « *L'Ijirait*, l'esprit aux yeux longs comme des amandes, est en route ! » hurle sa mère de remplacement avant de lui tirer l'oreille en ajoutant : « Que fait *l'Ijirait* aux garnements comme toi, qui rejettent leur steak parce qu'ils ne veulent pas grandir ? »

Dans les préfabriqués des deux moitiés de Kuujjuarapik, chez les Inuit comme chez les Indiens cris du village, les couettes d'enfants tremblent à l'écoute des terribles sifflements de *l'Ijirait*.

Sans corps ni chair, cet esprit se déguise en courant d'air pour mieux les effrayer. Rien ni personne ne se glisse aussi

facilement que lui sous les lits des enfants. Quand il arrive dans les chambres, il fait vibrer les portes tellement il est acharné. Une fois sur place, l'*Ijirait* saute sur les matelas, s'immisce sous les draps et rentre dans les oreilles pour emporter tous les souvenirs.

Au pied de la table, Pierre pointe des yeux furieux sur les jupes de cette mère du lundi. Puis, d'une voix qui trahit sa haine, l'adopté de Kuujjuarapik, le Pierre aux mille et une mamans, ce Pierre dont on ignore l'âge, cet enfant qui porte la poisse à qui l'ignore ou l'égratigne – c'est comme ça, une croyance au village, c'est culturel –, ce Pierre là, boiteux et capricieux, crache tout à coup sur le sol et farfouille dans la cave de son cerveau :

« Mes souvenirs, je m'en fous ! »

L'œil insolent, il brandit son téléphone portable. Le rouge de ses bajoues, enflé de mesquineries, fait ressortir ses boutons. De loin, il a l'air d'une grille de jeu de Mastermind. Faute de pieds, Pierre s'affale et montre ses fesses. Sa mère secondaire le voit gigoter sur le cul, jambes en l'air, riant comme un damné.

« L'*Ijirait* peut me voler ma tête ! » s'exclame-t-il, le nez dans ses mollets dodus. « Je m'en fous, j'ai tout sauvegardé dans mon nuage de téléphone ! » répète-t-il en activant la boule de coton, l'icône des sauvegardes iCloud.

Son téléphone à bout de bras, il le secoue dans tous les sens. « Mes amis, ma musique, mes photos sont là-dedans, et l'*Ijirait* ne les fera pas tomber ! »

L'argument fait mouche au point d'en désarmer l'ennemi.

Sur-le-champ, cette mère du moment renonce à son châtiment, jette son tablier, et court chez la voisine, tutrice numéro deux, chercher un reste d'omble chevalier en papillote.

Le poisson, elle aurait dû le savoir, c'est toujours mieux le lundi.

*

Sans cette mission en baie d'Hudson, Mélusine n'aurait jamais pris de billet pour le Grand Nord. Et sans doute n'aurait-elle jamais entendu parler d'Air Inuit de toute son existence...

Un regard dans le hublot. Calme-toi, respire à fond et pense à Myrtille, s'ordonne-t-elle en tentant la technique du petit chien que sa sœur, obsédée du lâcher-prise, lui ressort à chaque conversation. Jusqu'ici, les lubies de Myrtille lui avaient semblé sans intérêts, elle s'en moquait comme de son premier cours de yoga. Mais quitte à basculer dans les enfers d'un autre fou rire en public, autant le retarder le plus longtemps possible avec des réflexes de connaisseurs. Le foulard dénoué, l'hôtesse Karen annonce un retard.

Fixé au tarmac de Montréal, et vu d'en haut, le bec du petit appareil semble battre des coudes entre les ailes des plus grands, pour revendiquer son droit d'aller butiner, comme les autres, le sas d'une tour centrale.

Dans l'avion, Mélusine se tourne vers le fauteuil vide, histoire de refaire le point.

À bien y réfléchir, depuis Paris et son départ de Paris en direction du Nunavik, à deux mille kilomètres de Montréal, elle voyage seule. En réalité, songe-t-elle en riant dans son propre intérieur, le sort flatte son côté vieille fille.

Si Myrtille avait partagé le même vol, se dit-elle en silence, en pensant tout à coup à une renarde bâtie comme une pin-up, elle aurait déjà mis ses lèvres en cul de poule pour m'embrasser en laissant sa bouche vernie sur ma joue.

L'attente des départs donne toujours le change aux rêveries.

Pour une fois que Mélusine s'offre le temps d'exami-

ner son existence, elle reconnaît volontiers que les élans de Myrtille sont généreux, mais toujours intéressés.

À sa grande surprise, la voilà qui se met à comparer les frasques de sa sœur avec ceux des couleuvres après la mue. Sur le même modèle, sa sœur semble posséder plusieurs peaux qu'elle enfile selon les circonstances, comme une combinaison cousue d'ironie et de calculs fourbes.

Bref, réalise-t-elle tout à coup, j'ai une sœur aimante, mais perverse. Dans la foulée, une question s'impose : aurait-elle, elle aussi, comme sa sœur, ce genre de tatouage moral ? Une marque profonde, camouflée au revers de sa personne, n'appartenant qu'à elle seule ?

À coup sûr, sourit Mélusine, si Myrtille me voyait, elle aurait déjà pointé la solitude de mon voyage.

« Ma caille ! La différence entre toi et moi, c'est que moi, je suis une rouquine, et une rouquine qui baise ! »

L'argument-choc, la phrase facile, la réplique connue par cœur que Mélusine redoute à chacune de leur rencontre. Qu'a-t-elle à dire sur les coucheries dissolues de la planteuse Myrtille ? Des aventures vaines et sans lendemains, à l'image de son milieu professionnel : la haute couture et le design.

Par exemple, à l'aéroport, juste avant ce départ pour le Grand Nord, Myrtille, croyant être dans le ton, avait gâché le moment en offrant son cadeau dédié : le DVD de son propre porno polaire.

Après tout, peut-être ne faut-il pas lui en vouloir. Elle croyait faire plaisir avec cet Indien ridé, un millionnaire de New Delhi qui n'arrêtait pas de jouir en criant « Pipi-quéquette ! » Dépitée, Mélusine le revoit en bonnet de laine, la tête à demi rentrée dans le frigo du mini bar d'une suite de palace parisien.

À l'heure qu'il est, dans son avion comme ailleurs, Mélu-

sine ne peut dire si les pincements de son âme proviennent de ses regrets face aux penchants exhibitionnistes de son aînée ou de son manque de culture. Parce que les Indiens cris de la banquise n'ont rien à voir avec les Indiens de Bombay de Delhi ou de Goa, bon sang ! Comment cette satanée Myrtille se débrouille-t-elle pour toujours tout mélanger ?

Si Myrtille, la sœur inculte, en fait un peu trop avec le vivant, les dessous de sièges d'Air Inuit, en revanche, se sont déjà arrangés avec la mort, étouffés par des oies sauvages réduites en purée. Une partie de cette formidable transformation déborde dans les allées sous forme de couettes et de gros oreillers plus bariolés que des chemises hawaïennes.

Sauf qu'à la différence des palmiers colorés, celles-ci enveloppent des moteurs de Ski-Doo, de pièces métalliques de machines à laver la vaisselle, des bonbonnes d'eau minérale, des piles, des paquets de cartouches à grenaille, des générateurs électriques, des sachets d'aiguilles, de bidons d'essence, de Tupperwares remplis de pansements, de gants de base-ball et des écrans home cinéma. Un fatras gris, mal ordonné, mais bien à son aise dans des emballages à bulles. Le tout, remarquablement calé entre des pieds bottés.

Le hoquet. Il ne manquait plus que ça ! Son envie de rire est revenue et ne la quitte plus. Un fleuve de sueur s'échappe des manches de son anorak. Ce liquide impétueux lui tombe dessus comme une météorite. Impuissante, Mélusine observe l'eau s'émanciper sur son jean. Laquelle des deux a l'air le plus évaporé ? Mélusine au bord de l'implosion, ou bien la tâche qui s'élargit sur elle comme un cratère de volcan ?

La faute à ce satané « Air Inuit ». Son intérieur se gausse.

« Tombé par terre, la faute à Voltaire ? » Non, la faute à Karen, l'hôtesse de l'air.

*

Les va-et-vient des gros bras chargés de remplir l'arrière de l'avion la font revenir à la réalité. Habités à la rudesse des températures, les travailleurs canadiens ont le chic pour se vêtir d'uniformes aussi épais que des matelas de maîtres-chiens, et pour inventer des accessoires aussi surprenants que des bombes à barbes gelées, vendues dans les automates de l'aéroport entre les chips, les boules Quiès, les thermomètres et les sodas.

Est-ce l'effet Myrtille ? Est-ce d'avoir trop pensé aux ébats sexuels de sa sœur ? En tout cas, c'est en voyant ces escrimeurs du ciel s'activer sur des bagages et des malles grosses comme des cercueils que ses dix années de célibat et d'abstinence lui reviennent en pleine face.

Une décennie passée à bûcher sur la fonction du « on » dans la langue française. Pronom impersonnel revendiqué aujourd'hui par les groupes de défense de l'androgynie comme sujet propre à la nouvelle grammaire française. Un renouveau au goût de l'époque, dû aux évolutions de la société, au mariage pour tous, au libre-choix de sa féminité, de sa masculinité, ou de son intermédiaire, au même titre que les habituels « je, tu, il... »

Dix ans d'une course effrénée dont tout le monde se fout, mis à part les îlots de militants francophones, et qui aurait pu durer encore dix ans. Mais, par bonheur, il y eut dans la vie de Mélusine, cette demande urgente des experts de l'Institut français de Psychiatrie.

Une mission pour le moins insolite, que ces spécialistes de l'âme étaient prêts à payer au prix fort pour valider ou rejeter une thèse disputée entre confrères internationaux :

« *La souffrance possède-t-elle un mot ou une expression universelle ?* »

Mandatée du jour au lendemain, Mélusine se demande encore la tête qu'elle a bien pu faire lorsqu'Henri, le directeur de son laboratoire, l'a présentée à l'équipe de psychiatres.

Il fallait faire vite, et leurs explications étaient restées vagues. Tout ce qu'Henri avait réussi à savoir, c'était qu'une chercheuse britannique enquêtait déjà pour leur compte. Malheureusement, leur Miss quelque chose venait de mourir brusquement. Rien d'encore certifié, mais son corps aurait été retrouvé déchiqueté dans le bush australien. Là non plus, malgré les questions, il n'y avait pas eu moyen d'en savoir plus. Le chapitre s'était clos sur quelques miettes livrées au compte-gouttes. Il s'agissait d'une soi-disant conceptrice de logiciels censés mesurer la douleur à distance grâce aux calculs sur le flux sanguin, la densité de la voix et la température du corps. Cette Britannique avait choisi l'Australie pour ces tribus primitives, convaincue de l'existence d'un psychique universel, reliant tous les esprits et inconscients du monde. À l'institut, ils n'étaient pas regardants ; à Mélusine de décider de sa méthode et de sa géographie. Auprès de quels peuples premiers irait-elle enquêter ?

Un souffle chaud traverse la cabine. Mélusine soupire. Quelle lourdeur dans cet avion... Dès que j'arrive à Kuu-jjuarapik, se promet-elle en battant les mains en éventail, j'appellerai les psychiatres à Paris, histoire de les rassurer. Un brusque recul de l'appareil l'arrête dans ses prévisions. De sa place, adossée à la porte latérale, Karen la surprend en plein désarroi. Tout en renouant son foulard d'hôtesse, elle lui montre le bouton de la climatisation au-dessus des sièges, et pour accompagner ses gestes, elle mime avec les mains et les lèvres ; on dirait une sourde-muette qui n'a que

le mot « chaud » à la bouche.

« Vous n'avez pas trop chaud dans ce vêtement chaud ? Il fait pourtant fort chaud. »

À cette première étape de mission, la rigueur scientifique nécessiterait quelques relectures de notes, mais surtout une réflexion sur la tâche à venir, et bizarrement, Mélusine commence ce voyage par une passion aussi soudaine que novatrice pour la futilité et l'enchantement. En l'occurrence, les musclors canadiens qui défilent sous ses yeux dans des salopettes aussi solides que des gilets pare-balles.

Un marchandage diabolique s'opère dans son cerveau. Un troc donnant-donnant : le devoir professionnel contre le plaisir des pensées libertines.

Il ne faudrait pas la pousser longtemps pour qu'elle demande à être évacuée d'urgence tellement elle meurt d'envie de se noyer dans ces biscoteaux d'aérogare.

L'effet de l'altitude ou du décalage horaire avec Paris ? Qu'importe, après tout, puisque la sensation se rapproche du divin.

La voilà clouée à Montréal, en plein départ pour la banquise, à la rencontre d'un peuple premier, bien plus excitée par ses visions bodybuildées que par l'objectif de son programme.

S'étouffant dans une affreuse quinte de toux, Karen la surprend en lui demandant de nouveau, avec sa voix rocaillante de fumeuse, pourquoi elle ne veut pas se défaire de sa doudoune. Sans doute à cause de ce réflexe humain de toujours répéter les choses, la linguiste commence à penser que Karen est charmante, mais qu'elle lui tape aussi sur le système. Dans l'avion, les porteurs ont disparu. Les portes se sont refermées.

« Je voudrais aller aux toilettes, dit Mélusine en tordant la bouche, le doigt vers le fond de l'appareil.

– Oui, je vous en prie ! lui répond Karen. Faites vite, nous n’allons pas tarder.

– Mais vous voyez... comme moi ?

– Qu’est-ce qu’il y a ? demande l’hôtesse, indolente, tout en forçant le clapet d’un porte-bagages pour y faire rentrer le surplus.

– Mais... l’entrée est bouchée ! s’exclame Mélusine.

– Faut pas exagérer ! » fait Karen en faisant du gringue à quelqu’un derrière.

Sur ces entrefaites, Mélusine, tête baissée, se résigne à avancer, mais dans l’allée, elle aperçoit une patte et des poils d’animaux dépasser d’une des malles.

« Quelle horreur ! crie-t-elle en regardant tout autour d’elle.

– Dîtes ! Vous ne pourriez pas vous mettre ailleurs que devant la porte ? »

Le chignon en pétard, Karen l’a arrêtée dans son élan. Un appel du commandant de bord lui vaut alors un drôle de chassé-croisé dans ses bras tendus. Bras dessus, bras dessous, le geste est apprêté et visiblement connu de tous les autres passagers. À l’aide de son pouce et d’un doigt dans la bouche, Karen frappe le sol de son talon haut, avant de siffler comme un charretier.

« Pour sûr, vous pourrez vous soulager une fois que j’aurai compté tous mes passagers. Dîtes, soyez gentille, ne restez pas comme ça collée au fauteuil, parce qu’il y a du monde qui arrive. »

Effectivement...

« Bonjour, je m’appelle Thomas. Dites simplement Thomas, comme Thomas. Maître à la Cour de Montréal. »

La déclaration est téméraire, et l’homme suffisamment sûr de lui pour lui glisser sa carte de juge-avocat dans la poche de sa parka.

« À Montréal et à Kuujjuarapik, tout le monde me connaît. Enchanté ! » ajoute-t-il en la fixant intensément.

Interloquée, Mélusine jette un œil sur la carte, incapable de prononcer le moindre mot.

« Oui, je sais ! fait Thomas en éclatant de rire, les épaules en avant. Je sais, il n'y a que dans le Grand Nord qu'on peut être juge et avocat en même temps ! »

Songeuse, Mélusine reconnaît le profil de vantards croisés maintes fois dans sa vie, ce genre d'humains qui font les questions et les réponses sans que vous ayez le temps d'en placer une.

« J'officie comme juge communautaire chez les Inuit, et leurs voisins, les Indiens cris. Je suis enquêteur là-bas, à Kuujjuarapik. Ils ont bien un shérif, mais il est aussi incompetent que tous les autres ! »

Sa bouche s'élargit et, d'un clin d'œil complice, il lui frappe le coude et s'écrie dans un fou rire forcé :

« Il est puni ! Et encore... il peut s'estimer heureux. Muté sur la banquise alors qu'à Montréal, il était à peine bon à la circulation. »

Reprenant son souffle, il se recule légèrement et lui enserme les épaules comme il ferait pour une amie.

« Alors moi, par amour de la justice, je fais des allers-retours Montréal-Kuujjuarapik chaque semaine. »

Pour l'amuser, il forme un cœur avec ses mains.

« Que voulez-vous, j'ai un... gros comme ça ! Ces primitifs sont incapables d'enfermer l'un des leurs. Heureusement que je suis là. Il leur faut des hommes de loi, des hommes de poids. »

Surprise par la main qu'il passe dans sa chevelure pour lui remonter la frange, Mélusine ouvre de grands yeux interrogatifs, ce qui ravit son interlocuteur :

« Quand je pars de Montréal pour aller travailler au vil-

lage, je suis au four et à la banquise ! »

Mélusine manque d'expérience, mais elle a suffisamment de jugeote pour déceler chez cet homme une féminité, quelque chose de naturellement jovial, presque enfantin.

Mais il y a autre chose... cette étrange intonation qui la déstabilise et l'apaise à la fois. D'où vient ce timbre extrêmement attirant et si... effrayant à la fois ?

« Madame... ou Mademoiselle ? » l'entend-elle lui demander d'une voix de stentor qui la projette instantanément dans un état d'hypnose.

Si ce Maître Thomas était apparu de manière aussi brutale en plein Paris, Mélusine l'aurait vite renvoyé à ses affaires. Mais ici, dans ce petit avion en passe de décoller, elle se comporte comme une écolière, pieds et poings liés, aussi docile qu'un comptoir d'enregistrement.

« Je pencherais pour mademoiselle... Du moins je l'espère ! » s'aventure le juge Thomas dans un sourire terrible qui laisse voir deux dents trouées.

Sans savoir pourquoi, car ce genre de fantaisie ne lui ressemble pas, la jeune linguiste aperçoit ces deux horreurs qu'on dirait frottées au cirage, et l'imagine subitement tout nu. Pourquoi les magazines nous montrent-ils toujours des dentitions atroces dans les tribus d'Amazonie ? Et comment, songe-t-elle dans la foulée, comment les Inuit d'autrefois, emmitouflés dans leur Grand Nord, se débrouillaient-ils dans les igloos sans dentifrice ?

« Faudrait pas vous faire mordre ! Je dis ça pour vous... continue Thomas en s'approchant toujours plus près de son visage. C'est le code chez Air Inuit : les caisses vertes en ferraille, celles qui vous gênaient tout à l'heure dans le passage, sont remplies de rennes. »

D'un cou de menton, cherchant à prouver de sa bonne foi, il l'invite à se pencher vers l'étiquette.

« Des rennes ! s'exclament-ils ensemble, dans un grand éclat de rire.

– Des rennes ou... des... reines ? »

Ahuri, Thomas garde la tête baissée et toise Mélusine comme s'il avait affaire à une demeurée.

« Excusez-moi ! C'est la déformation professionnelle, lance-t-elle en postillonnant, l'air timoré. Ses sourcils se sont froissés d'embarras et son sourire ridicule ne colle pas avec le reste de son visage, l'avocat ne s'y trompe pas. Se relevant, il se contente d'un raclement de gorge sans autre commentaire. Le charme a déjà opéré. Thomas voit la jeune femme s'accrocher à sa pomme d'Adam, qu'elle regarde monter puis descendre au gré des paroles. Vu comme ça, au travers du col roulé, c'est vrai que l'appendice donne l'impression d'être serré dans un slip. Le coup de grâce a sonné ! Les yeux rivés, Mélusine fait mine d'admirer le cachemire. Ce galbe la désarçonne tellement qu'elle en oublie de regagner son siège.

« C'est votre première fois ? questionne-t-il dans l'étroitesse de l'allée.

– Chaud devant ! Le siège 14B, non-fumeur, côté hublot au nom de Thomas, est prié de regagner sa bonne place ! » s'écrie Karen, ulcérée de voir son ancien amant user de ficelles grosses comme lui. Autrefois, lors de son baptême du feu sur Air Inuit, il lui a fait le même coup. Depuis, à son grand désespoir, leur histoire s'est délitée. Cet homme, elle le connaît par cœur. Dépitée, et contrevenant au règlement de la compagnie, elle sort une cigarette, se l'allume et l'écrase à peine entamée d'un coup de talon, sec et nerveux. Toi la petite Française, se dit-elle en observant Mélusine d'un œil de collabo, tu vas tomber dans le panneau. « Méfie-toi ! » prévient-elle à voix basse pour surtout ne pas être entendue.

Tournant alors discrètement les yeux vers Thomas, elle s'adresse à lui lentement, réfléchie, en silence, maîtresse de ses pensées comme une marionnettiste devant ses créatures dont elle actionnerait le destin. « Et toi ? Tu vas la mettre dans ta poche avec ton fameux racontar sur le Bal de Kuujjuarapik. »

L'instant d'après, rapide et collant comme une mouche, Thomas profite du siège vide pour rejoindre Mélusine. Tout en s'asseyant à ses côtés, il continue les présentations. Alors, d'une main brouillonne, parce que son cœur panique et qu'elle ne sait plus trop quoi faire d'autre, Mélusine réajuste ses cheveux.

Appuyée contre l'accoudoir, elle se sent aussi nulle qu'un oiseau tombé du nid.

*

Bébé, un chasseur l'a trouvé dans l'estomac d'un phoque. Un mystère... la panse avait été recousue. L'enfant gisait là, dans cette poche gonflée comme une cornemuse recroquevillée dans un jus de boyaux, de mollusques, de sang, d'écailles et d'algues à peine digérées.

Est-ce pour cette raison que Pierre a, depuis, conservé un penchant d'ivrogne pour les mojitos aux feuilles de menthe macérées, pour les moules à la bière et les journées sans se laver ?

Ce jour d'été où cet Inuit l'a découvert sur la banquise, il n'était qu'une chrysalide humaine ressemblant à une fausse couche.

Le soleil rayonnait, traînant derrière lui une longue nappe neigeuse qui mincissait à vue d'œil. Hausse des températures et assaut des moustiques. À Kuujjuarapik comme aux alentours, l'*appui*, la couche supérieure de neige glacée, avait totalement disparu. Il en va de la baie d'Hud-

son comme de la campagne française : après la pluie, les cagouilles ! Mais ce matin-là, ce ne sont pas des escargots que la mer a fait ressortir...

Que faisait ce petit homme dans le ventre d'une bête gelée sous l'épaisseur d'un toit en voie de décomposition ?

Le chasseur s'en souvient encore, il s'était bouché le nez avant de se pencher et d'écarter les derniers grumeaux de glace fondue. Il fut et resta le seul témoin de la naissance de l'orphelin. Ce petit d'homme, dira-t-il ensuite, riait en se léchant les pieds, mauves comme des radis.

Le processus de congélation avait méchamment débuté. Sans l'arrivée de l'été, ce sont ses mollets puis ses cuisses, et tout le haut du corps qui l'auraient laissé pour mort.

Avec les nouvelles chaleurs, un gaz digestif avait gonflé la bête. Tendue à l'extrême, l'étrange couture n'avait pas survécu. Le ventre avait explosé, laissant s'échapper un fumet aussi explosif et coloré qu'une bombe à cotillons de Noël.

« Il a les pieds foutus ! » C'est la première chose que sa femme avait entendue en voyant arriver son homme dans un geyser rouge sang, les bras chargés d'un paquet qu'elle avait d'abord confondu avec un gros rôti.

Parti pour la matinée sans autre outil qu'un bout d'hameçon, son fusil, ses munitions et ses gants de peaux, il avait fait comme d'habitude pour les têtes de poissons. S'armant de courage, il avait arraché les orteils de chair, un par un, d'un coup sec avec les dents.

Pierre fut sauvé, mais un chouilla trop tard pour une démarche stable et distinguée.

Depuis ce temps là, à Kuujjuarapik, on l'appelle Pierre, parce que bébé, ce garçon magique et redouté – car personne ne savait s'il était du côté des Cris ou des Inuit –, passait son temps à dormir. « Pierre pionce ! » a décrété

l'humour noir intercommunautaire, l'une des armes les plus tranchantes des peuplades du Grand Nord. Est-ce parce qu'elle se savait intouchable que cette peste anormalement agitée s'était prise pour un dieu au premier jour de son arrivée ? Et qu'elle continue de pourrir l'existence du directeur d'école ?

Dans la tête de ce petit homme accouché d'un animal, les choses sont très simples : il a payé le prix fort. Profitant des superstitions à son égard et de la douleur de ses pieds arrachés, il considère qu'il a déjà atteint le quota de souffrances de toute une vie. Pour cette raison, le village lui doit une reconnaissance éternelle. Donc... pas d'école, jamais ! Il n'y va pas, il n'y a d'ailleurs jamais mis les moignons.

Mais, bien sûr, à l'école et dans les allées des préfabriqués, toutes sortes de rumeurs circulent. Quand les autres enfants le questionnent sur sa naissance, l'orphelin se met sur les fesses, ôte ses prothèses et brandit ses horribles extrémités. Comme il y a belle lurette que tout ce petit monde terrorisé a fui en courant, personne ne peut se vanter d'avoir vu de près ces poirillons de chair cicatrisée.

De toute façon, les enfants savent déjà tout des mille et une versions sur ces orteils laissés sur place et jamais retrouvés.

Bizarrement, la mort atroce du chasseur, victime d'un fulgurant refroidissement, a détendu l'atmosphère. Au village, les langues se sont déliées, et depuis, des tas d'histoires plus amusantes et gourmandes hantent toujours les imaginations.

La préférée des enfants reste celle des orteils que Pierre aurait lui-même conservés pour les dissimuler dans les sachets de saucisses apéritifs.

Aussi absurde que cela puisse paraître, à Kuujjuarapik,

les ventes de moutarde, de mini-saucisses et de boudins noirs ont radicalement chuté. Pour tenter de compenser le désastre, la gérante du supermarché s'est plainte auprès du Conseil circumpolaire, l'instance des autorités communautaires sur la banquise.

Des histoires piquantes comme celle-ci, il y en a plein d'autres, mais tellement fades comparées à la réalité !

*

Cette fois, c'est la bonne ! Décollage annoncé. Karen invite les passagers à vérifier leur ceinture de sécurité.

« Tant que je vivrai, vous m'entendez, ce garçon n'aura qu'une place sur Terre : la prison ! »

Thomas gesticule et parle comme un fou. Du fauteuil d'à côté, Mélusine le regarde s'agiter. Comment un avocat, une espèce réputée pour avoir du sang froid, peut-il s'énerver autant à la simple évocation d'un enfant ?

« Vous pouvez en être sûre. Aussitôt sorti de cet avion, je lui règle définitivement son compte ! »

Il s'étouffe tellement il parle vite. Sans prévenir, il sort de sa poche une paire de menottes qu'il colle aux poignets de Mélusine.

« Il repartira avec moi. Ce vaurien mérite le quartier de haute sécurité. »

Sa hargne ne laisse aucun répit à Mélusine, qui ne rétorque pas. Son voisin s'élance dans de grandes brassées d'air, lui donnant des détails le doigt en avant.

« Si je pouvais être dans leur tête ! Tout le village est avec lui ! Tous ! Vous m'entendez ? Tous le protègent ! »

Interrompant lui-même sa logorrhée, il fixe Mélusine, la mine aussi réjouie qu'un découvreur de nouvelles planètes.

« Et si je les arrêtais tous ? Pour complicité... »

– Ce garçon a-t-il tué quelqu'un ?

– C’est pareil ! L’année dernière, sous prétexte de réchauffement climatique, il a rasé tous les chiens de traîneaux du village. »

Sur le coup, la surprise la fait exploser de rire, mais le visage glacial de Thomas la calme rapidement. Arrangeant sa frange, elle s’excuse.

« Il a d’abord rasé ceux des Inuit, et le lendemain, il s’en est pris aux attelages des Cris.

– Des Indiens cris.

– Je vois que mademoiselle, ou madame, est bien renseignée. »

Quel jeu joue-t-il ? se demande-t-elle en le découvrant tout chose. Sa colère s’est affaïssée d’un seul tenant. Plus aucune trace du moindre ressentiment. À présent, le cou légèrement de biais, il lui fait les yeux doux. Mélusine ne sait plus sur quel pied danser.

« Nous nous poserons dans la partie inuit du village, explique Thomas qui a repris un ton ordinaire. Les Cris habitent de l’autre côté de la ligne de front. Kuujjuarapik est un bourg. La frontière, là-bas, c’est le mur du *Caribou sympa*, le saloon du village.

– Quel drôle de nom !

– C’est là bas que vous coucherez. Vous allez forcément y aller : c’est le passage obligé, le bar fait office de pension. »

Dans la documentation accumulée en vue de sa mission, Mélusine s’était étonnée de la variété des populations du Grand Nord.

Dans un article retraçant l’étendue des territoires dans cette région du monde, de l’Alaska au Groenland jusqu’en Sibérie, l’ethnologue Michèle Therrien y notait que le mot « Esquimaux » était un gros mot, injurieux pour les autochtones, qui signifierait « mangeurs de viande crue. »

Cette spécialiste du Grand Nord, l’une des rares à parler

l'inuktitut, la langue inuit, mettait en garde contre les préjugés et les généralités. Mélusine s'était étonnée de la voir parler de Kuujuarapik, cette petite ville peuplée d'Inuit et d'Indiens cris. « Il est défendu, écrivait l'auteur avec humour, de mettre toute la banquise dans le même sac ! Les Inuit sont les Inuit, les Indiens sont les Indiens, les Amérindiens sont les Amérindiens, comme les Nenets de Sibérie sont des Nenets de Sibérie, et les Evenks de Russie sont des Evenks de Russie. À chaque peuple ses particularités et ses réserves de chasses. »

Zut ! J'aurais dû l'apporter, regrette Mélusine en se remémorant le tambour de peau qui logeait dans une main en couverture de l'ouvrage.

Pour retrouver sa sérénité, Mélusine inspire en tentant d'oublier le canapé sur lequel elle a oublié le livre. Thomas exagérait-il en parlant d'une animosité toujours présente entre les deux clans du village ?

Dans son souvenir, la hache de guerre était définitivement enterrée. Les chamailleries d'autrefois reliées aux attributions de terres par les missionnaires canadiens au début du vingtième siècle n'existaient plus que dans les souvenirs des arrières-grands-parents.

Malgré le peu de temps pour se documenter sur son voyage, Mélusine avait pu constater la différence entre les magazines grand public et les textes scientifiques de vrais connaisseurs. Suicide, alcoolisme, fonte des glaciers, fossé culturel... Les premiers ne parlaient que de cela, tandis que les autres, les experts, préféraient mettre en avant l'énorme potentiel des jeunes générations. S'ils reconnaissaient les ravages d'une société nomade passée à la sédentarité, ils les dédramatisaient en relatant toutes sortes d'anecdotes sur l'extraordinaire intelligence des Inuit qui ont su profiter de l'arrogance des Canadiens pour les manipuler et s'enrichir.

Craché du plafond, l'avertissement du commandant de bord se diffuse au-dessus des passagers. Mais absorbée dans ses pensées, Mélusine n'en entend que la fin. Épaule contre épaule, elle s'aperçoit que Thomas a fini par s'attacher et qu'il harangue seul, le regard perdu dans l'avant de la carlingue. « Mais puisque je me bats seul, et contre tous... »

À son menton rentré, à la brillance de ses yeux et aux grognements qu'il enferme dans son col, Mélusine comprend qu'il est reparti sur son histoire de raseurs de chiens.

« J'arrive, je le coffre. Ils ne l'emporteront pas au paradis, leur orphelin estropié !

– Un estropié ? s'étonne-t-elle, tout à coup intéressée.

– Estropié, estropié ! N'importe quoi. Il aurait soi-disant souffert le martyr. »

Ses deux mains battent la mesure comme pour se persuader lui-même de ce qu'il dit. Ce défaut de confiance fragilise Mélusine. Inquiète, elle redoute de plus en plus l'impréparation de sa mission. Pour résumer le fond de sa pensée, elle ne sait pas par quoi ni comment commencer. À dire vrai, elle comptait aussi sur Thomas pour la guider.

« Les sauvages et leurs croyances, vous savez... Ce délinquant serait né dans le ventre d'un phoque. Vous imaginez la douleur... du phoque ! »

Et il part dans un fou rire tonitruant.

« Celle-ci je l'adore ! Ça ne vous fait pas rire ? »

Mais avant qu'elle ait pu lui rétorquer quoi que ce soit, une affreuse tempête, mouillée et glacée, leur tombe dessus. Habitué aux aléas de la climatisation, Thomas coupe le souffle du plafond en bouchant deux clapets à l'aide d'une chaussette tombée dans l'allée. Un Kleenex à la main, il éternue puis se mouche en parlant du nez.

« Sérieusement, renifle-t-il dans le mouchoir, la souffrance des nouveau-nés n'excuse pas tout. À ce prix là, moi aussi, j'ai souffert. Hitler aussi a morflé ! »

Cette fois, juge Mélusine, il est allé trop loin.

Mais au lieu de se morfondre, déçue par cet homme qui avait pourtant bien réveillé sa sensualité, Mélusine se plaît à le voir s'énerver contre son pull. Le laissant s'empêtrer dans son col roulé, elle jette un œil discret sous sa parka. Le souffle court, elle vérifie la position d'un minuscule micro collé à sa poitrine. Tout va bien, l'appareil a tout enregistré. « L'orphelin estropié... chuchote-t-elle entre ses deux seins. Ce sera lui, ma première interview ! »

*

« Pousse-toi, morveux ! »

C'est René, l'animateur au grand cœur de Radio K.K. la Radio Kommunautaire de Kuujjuarapik. Radio qu'il a lui-même créée en vue de rapprocher les Inuit et les Indiens cris de Kuujjuarapik. Comme à son habitude, ce baba cool d'Ottawa fait une entrée tonitruante au *Caribou sympa*.

Ancien alcoolique aussi rustre que sympathique, n'ayant plus bu une seule goutte depuis le départ précipité et définitif de sa femme et de sa fille, il enlève son pantalon et ses bottes crottées toujours de la même façon : en envoyant valser tout objet ou personne à sa portée.

Cette fois-ci, Pierre n'a rien vu venir. Un joint de lichen de Sibérie à la bouche, il sirotait son mojito en finissant une partie de fléchettes.

Le voilà assommé dans un lac de feuilles alcoolisées ultras collantes après avoir survolé les tables de billard du fond.

Pendant ce court mais impressionnant voyage, sa tête a heurté le socle du comptoir, son verre et ses fléchettes se sont fracassés dans un grand éclat cristallisé. Néanmoins, l'infusion aidant, il se réveille assez vite, auréolé d'une douce odeur d'artichaut. Dans les vapes, il constate d'abord que son cône n'a pas survécu. Sa cigarette flotte ventre

ouvert dans un hachis lamentable, tandis qu'au picotement survenu sur l'une de ses mains, il découvre un bras criblé de sang et de brisures coupantes.

« Arrête de jouer les victimes ! lance René, cul nu sur son tabouret, avant d'en descendre pour lui donner une claque. Ça t'apprendra à boire à n'importe quelle heure du jour. As-tu vu comme tu grossis ? Tiens, affirme-t-il en le relevant amicalement, dorénavant je t'appellerai petit Bouddha ! »

Des aubes comme celles-ci, occupées à se saouler, seules, devant les premières fléchettes de bar venues, René en avait connu des centaines dans les bars d'Ottawa. Elles avaient détruit son bonheur ; c'est pour cela qu'aujourd'hui, il se permettait de lui faire la leçon. De tout le village, René est le seul à oser dire ses quatre vérités au garçon. Il l'adore. En réalité, Pierre lui rappelle le fils qu'avec sa femme, ils s'étaient promis d'avoir un jour.

« Arrête de lui cogner dessus ! dit Uugi, le vieux patron du *Caribou syma*. Tu vas finir par le tuer, le petit. »

Uugi a cent ans. À lui seul, il est un miracle de la nature, un pionnier voyageur et un puits d'intelligence. Très tôt malade du scorbut, il a tenu à parcourir le monde afin de mourir cultivé. Le chamane lui prédisait moins d'une année avant d'agonir d'hémorragies. Caché dans la cale d'un bateau brise-glace, il avait attendu le premier accostage. À cette époque, Internet n'existait pas, et aucun Inuit n'avait entendu parler de la France. Du haut de ses vingt ans, Uugi n'aurait jamais pu soupçonner une telle beauté. Si, un beau jour, vous vous perdez dans les rues de Paris ou de Kuu-jjuarapik, demandez le vieil Uugi ; il les connaît comme sa poche. Au passage, s'il est d'humeur, il vous décrira les décors de sa jeunesse : l'Europe des années vingt. L'avant-guerre, les années folles, les froufrous parisiens, le jazz, le jerk... Fils d'Inuit, il a toujours eu le commerce dans

le sang. À Paris, Uugi a assisté à l'hystérie des défilés en queues de renards. On en voyait partout sur les podiums du music-hall.

Il se souvient encore de son entrée miraculeuse chez les fourreurs français, la société *Révillon Frères*, le nec plus ultra en la matière. À grand renfort d'affiches, ils montraient la nouvelle folie du moment, les corsets en fanons de baleines imprimés sur une carte de la baie d'Hudson. Du premier coup d'œil, Uugi a reconnu Kuujjuarapik. Grâce à son incroyable bagout et à son habitude de la chasse, il a réussi à leur faire croire qu'il était tanneur. Il fut embauché sur-le-champ.

Roublard, se sentant en pleine santé, il avait appris leur langue à la vitesse de l'éclair. De retour dans la région, il comprenait en secret tout ce que les marchands disaient. Les échanges se faisaient toujours en troquant. Peu après, ce fut l'entrée des premières pièces de monnaie. Combien de couteaux a-t-il planté dans le dos des Blancs pour s'éviter les problèmes et se faire des dents en or...

Encore aujourd'hui, si vous croisez un Inuit féru de Roquefort, qui récite des pages de Houellebecq en essayant les chopes de son bar, c'est au vieil Uugi de Kuujjuarapik qu'il faut penser.

Ironie du sort, le chamane sera finalement mort avant lui. Mais avant d'abandonner la fourrure pour ouvrir son auberge-saloon, Uugi aura vécu malheureux. Plein aux as, il a dilapidé sa fortune en un seul jour. Contrecarrant tous les usages, Uugi s'était amouraché d'une Indienne Cris. Un couple mixte à l'époque, c'était du jamais vu.

« Alors comme ça, Bouddha, te voilà revenu au pays ! » dit René en arrachant les cristaux de verre plantés dans sa main. Puis, enroulant la blessure dans une serviette humide, il se tourne vers le tenancier.

« Uugi, verse donc un fond de whisky sur ce garrot ! Ça le réveillera et ça aidera à désinfecter la main. »

Aussitôt, son ami s'exécute. Il en a la larme à l'œil, voyant ce garnement, d'ordinaire si coriace, serrer les dents pour ne pas pleurer. Pour se rassurer, le vieux espère que l'effet du joint agit encore. C'est connu, le lichen de Sibérie ramollit le cerveau, sa mère lui en avait fait fumer pour effacer les atroces douleurs de sa maladie.

« Tu l'as trouvé où ? demande René en se frottant la barbe. D'énormes morceaux de boue givrée, restés prisonniers de sa moustache, tombent sur sa chemise, lui donnant l'air d'un clochard qui n'aurait pas fini son repas.

– Devant la porte, et endormi comme d'habitude. Tu le connais le gamin... il insiste. Alors du coup, je n'ai pas posé de questions, je l'ai fait entrer. »

René n'est pas dupe, il sait très bien qu'Uugi, à l'instar des autres habitants, ne bronchera jamais devant les jérémiades d'un orphelin.

« Tu as eu tort ! Il faut le laisser dehors. Je te fiche mon billet qu'il revenait de la banquise. Il a encore passé sa nuit je ne sais où... commente-t-il, ulcéré par ses sorties improvisées qui le mettent en danger.

– Et toi, mon garçon, tu en dis quoi ? demande Uugi affectueux, en rafistolant une autre serviette imbibée autour des phalanges.

– Laisse, il ne te répondra pas. Cette manie qu'il a d'aller fuguer dans les igloos... Quand vas-tu te décider à aller à l'école comme les autres, hein ? »

L'animateur de Radio K.K n'a pas achevé sa phrase que Pierre, reconnaissant le ton qu'il redoute le plus au monde, s'attend au pire.

Effectivement, comme pour ajuster la parole à ses actes, René fait demi-tour et lui file un puissant coup de pied dans les côtes.

La première chose que Pierre ressent, ce n'est pas le coup, mais la terrible froideur de sa cheville mouillée. À peine a-t-il le temps de se demander comment on peut vivre avec de vrais orteils, qu'il reçoit une seconde salve sur l'échine.

« Secoue-toi le popotin, tu ne sais même pas lire ! »

Échauffé, René jette violemment son épaisse veste tâchée. Atterrie en équilibre sur l'extincteur, elle glisse doucement avant de finir sur le parquet, les deux manches tendues, affalées comme un vulgaire tapis de salle de bain. Il va y avoir de la castagne, pense Uugi, retranché dans ses petits souliers. Mais son souci de protéger l'enfant est plus fort. Commence alors une imitation de Bourvil dont lui seul a le secret, et qui, d'un coup, fait chuter la pression. Cette imitation du titi parisien, c'est le numéro favori de René.

Genoux pliés, les deux mains sur son bonnet, Uugi ramène son ami sur son tabouret. Plus il glousse en avalant ses paroles, et plus René se tord de rire. Un fou rire d'autant plus incontrôlé qu'il ne comprend pas un mot du spectacle.

Apaisé, il sort un tube de graisse de phoque de sa poche et repart cramponner les bajoues de Pierre, mais cette fois, pour le tenir immobile pendant qu'il lui masse l'arrière du crâne.

« Deux petits points de suture et on ne verra plus rien ! dit-il en comptant les bosses. Une... deux... quatre ! Tu t'es méchamment amoché. »

Revissant le tube, il s'enduit les doigts avec la graisse collée au bouchon. Au Canada, il ne connaissait pas ce produit, mais ici, il s'y est fait très vite. C'est bien simple, l'huile de phoque sert à peu près à tout chez les Inuit. Liquide, ils la consomment comme de la moutarde, en condiment pour les viandes, et crémeuse, elle leur répare

les bleus, le stress nerveux et les agressions de la peau.

« Si encore, à la place de l'école, tu savais chasser », assène-t-il en défiant Pierre, les yeux dans les yeux avant de le frapper en plein visage. Puis, ne mesurant pas sa force, il lui tire de nouveau l'oreille ; le lobe se décolle brusquement et se met à saigner.

« Mais rien... rien... Tu ne fais rien ! crie-t-il, ignorant le sang et les paupières boursoufflées.

– Tais-toi René, tu sais bien que...

– Quoi René ? Quoi encore ? J'ai tort peut-être en disant qu'il ferait mieux de s'instruire pour apprendre l'histoire et la politique ? Un an... un an qu'elle dure cette dispute à cause des chiens rasés. Qui va vous rabibocher, les Inuit avec vos voisins Cris, si ce n'est pas lui ? »

Sur le sol, revenu complètement à lui, Pierre ne rate pas un mot de leur conversation. Il ouvre la bouche ; cependant, au lieu de parler, il rote.

« Ah ! bien ! fait Uugi avec la voix de Bourvil, en broyant un béret sorti d'un buffet. Ça prouve que le petit est en vie ! »

Mais pour Pierre, ce reflux n'annonce rien de bon. L'aigre du renvoi lui fait plisser les paupières. Sa salive a le goût de soufre. Sa mâchoire pâteuse est si lourde qu'il a une boîte d'allumettes à la place de la bouche.

« Le jour où le shérif mettra la main sur le criminel, l'affaire sera réglée », dit le vieil Uugi qui a abandonné son accent et son béret près de l'évier.

Assis en face de lui au comptoir, René le regarde agiter son chiffon sur une rangée de bouteilles. L'arthrose de ses doigts malingres et crochus le fait avancer à deux à l'heure.

« Ouais, mais combien de temps cela va-t-il encore durer ? Chaque jour sur l'antenne, on reçoit des messages de haine, se lamente René, les yeux dans le vague.

– C'est bien mystérieux, tout ça... commente Uugi en se rapprochant de son ami, les poings sur le zinc.

– Deux étés de suite qu’ils font le même coup, et on n’arrive toujours pas à mettre la main sur les coupables ? »

Se tirant la paupière, il fait découvrir son blanc d’œil.

« Mon œil ! » dit-il à René, qui le trouve brusquement extrêmement fatigué. La danse de Bourvil l’a exténué, pense-t-il en s’emparant d’un journal.

« Tu vois, René, ces raseurs de chiens de traîneaux, pourraient être mes pires ennemis, que je leur dirais toujours merci !

– T’es pas fou ? » s’écrit René, les yeux écarquillés avant de se raviser, croyant à une plaisanterie.

– Pas du tout ! Avec ces foutues canicules, ça fait deux étés de suite que nos bêtes, elles suffoquent. Je n’en démordrai pas : ça leur a fait le plus grand bien d’être chauves.

– Tu es tombé sur la tête ou quoi ?

– Ne me conte pas d’histoires, René ! On le sent tous ici, le réchauffement climatique. Faut se faire une raison. Avant, durant l’été, avec la fonte de la banquise, ils passaient la saison à déprimer, à manger des fleurs ou à s’entretuer sur la plage pour s’occuper. Maintenant, avec les motoneiges et les degrés en plus, imagine un peu ! Ils n’ont plus rien pour s’exercer les pattes ! »

Contre toute attente, René s’empare du tenancier pour le secouer par les omoplates et l’embrasser sur les deux joues.

« Uugi, je l’ai toujours su, tu es un génie ! En fait, c’est toi qui as raison. Le Grand Nord en été est coloré ! Assez dit avec cette idée que Kuujjuarapik est un village gris. Les touristes s’imaginent que la banquise est plate, triste et glaciale toute l’année.

– Eh ! tu me fais mal ! »

Les épaules en miettes, Uugi ne réalise même pas qu’il est en apesanteur. Ses os sclérosés ne touchent plus terre, tout son être a la tremblote.

« Ma parole, Uugi ! Juré, craché ! » s'exclame René.

Il parle tellement vite qu'il ne parvient plus à respirer.

« Il est temps que le monde ouvre les yeux sur la réalité de nos territoires. Uugi, il faut transformer ton *Caribou sympa* en auberge de luxe. Ces raseurs de chiens ne sont toujours pas identifiés, mais au moins, ils nous auront fait gagner un temps fou !

– Bravo ! Bravo à ces vengeurs climatiques ! Des bien-faiteurs de l'animalité, je l'ai toujours su ! » s'écrie Uugi dans un élan de vitalité retrouvée.

De retour sur la terre ferme, il laisse René méditer, s'emparant d'une bouteille vide pour la remplir d'eau du robinet.

« Comme d'habitude ? Ton biberon, tu le veux nature ? »

Ce n'est un secret pour personne, Uugi aime appuyer là où ça fait mal. Il taquine par principe. Pour le confort de ses affaires, il aimerait voir René se remettre à apprécier le bon vin rouge.

« Fous-moi la paix, lui répond l'animateur. Mon pin's d'intérieur, ce n'est pas toi qui le portes, d'accord ? »

René se frappe la poitrine pile à l'endroit du foie.

« À mon dernier I.R.M, j'ai cru voir de la brandade de morue ! Donne-moi un café américain bien allongé, et ça ira, va.

– Comme tu voudras. Quand ça veut pas, ça veut pas. »

Souffrant le martyr dans son coin, oublié de tous, Pierre pressent que la suite des événements va vite tourner au vinaigre. Dans un effort surhumain, il se roule en boule et, d'un habile mouvement d'épaules, il se propulse sous les tables. Couché en chien de fusil, il arrive au pied des W.C. Mais malheur à lui... Durant le trajet, ses plaies se sont rouvertes. Impuissant, il serre les dents en observant sa main. Elle pisse le sang. Les moignons repliés sur le sol, il s'efforce de ravalier sa douleur et laisse le liquide s'écou-

ler. Un silence de mort a rempli la pièce.

Poursuivant son destin, le jeune fuyard réussit à hisser son autre main sur la poignée des toilettes. Enfermé à double tour, il écoute au travers de la porte. Au son des pas, il comprend que René avance vers lui, la démarche lourdaude. Mais c'est décidé, il n'ouvrira pas. Trop peur de s'en reprendre une.

*

Je suis comme les Inuit, une chasseuse ! songe tout à coup Mélusine, le nez dans le hublot. Une chasseuse de langue natale !

Dans le ciel, la nuit tombe. L'avion a pris de l'altitude, le décor est rapidement passé du turquoise au bleu marine. De minuscules cristaux de glace s'accumulent autour de la vitre. Emportés par la vitesse de l'appareil, ils glissent au hasard. Les plus légers se détachent du groupe pendant que d'autres partent se rassembler plus loin. Elle en voit même certains tomber dans le vide. C'est en observant leur danse magnifique que Mélusine s'est rappelé le cœur de son métier. Jamais auparavant, elle ne l'avait vu sous cet angle là, un grand jeu d'assemblage. N'empêche qu'elle donnerait sa vie pour cette sensation du gibier rapporté. Enregistrer un maximum de paroles, les écouter, capter les répétitions, les mots, les tics de langage. Écouter, analyser et classer pour percer l'une des plus grandes énigmes de l'humanité : les langues étrangères. Pourquoi naissons-nous avec la faculté d'emboîter des lettres, de les assembler, de les séparer pour former des mots et en reformer de nouveaux, tout en les associant à des objets, à des sensations, à des images ?

Embarquée au-dessus du monde, elle trouve étrange qu'aucun homme n'ait jamais parlé et écrit tous les lan-

gues et dialectes du monde rassemblés. Pourquoi autant de différences entre les peuples ?

C'est finalement l'odeur de pain de mie que Karen vient de sortir du réchaud de l'avion qui la ramène à elle. Le panier débordant de victuailles, l'hôtesse empreinte l'allée pour continuer sa distribution. Se réjouissant du sandwich à la baleine à venir, Mélusine continue ses parallèles en soupçonnant un point commun entre l'apprentissage d'une langue et la découverte d'un goût nouveau.

Aucun dieu ni coach pour lui susurrer à l'oreille qu'elle est sur la bonne piste, mais sentant la hargne de son estomac à l'idée de dévorer du cétacé à la sauce mayo, elle a la curieuse impression de toucher l'homme du doigt, dans ce qu'il a de plus enfoui en lui.

Sur le siège voisin, Thomas grommelle. Son ronflement l'a brusquement réveillé. Les yeux ouverts, blancs comme la neige, il ânonne quelques mots avant de replonger dans un sommeil de plomb. Mélusine constate qu'en rêvant, il change sans arrêt de position. Les narines au ciel et les lèvres entrouvertes, il a l'air d'un enfant.

Dans l'appareil, on entend le moteur tourner à plein régime ; pourtant, Mélusine n'écoute plus qu'une seule chose, les froissements d'emballages venus des sièges voisins. Pour oublier sa faim, croyant sûrement que des idées viendraient du Saint-Esprit, elle se récite l'intitulé de sa mission.

« *La souffrance possède-t-elle une expression universelle ?* »

En définitive, ce n'est pas une bonne idée, car l'angoisse de l'échec lui ronge encore plus l'estomac et abîme sa clairvoyance. Dans son ventre, l'effet est atroce : on lui aspire les boyaux. Et si sur place je ne trouvais rien ? Et s'il m'arrivait quelque chose comme à cette Anglaise qui m'a précédée ? Et si... Et si...

Soudain, ses parents apparaissent. Un vrai miracle ! « Cesse de te flageller avec tes “Et si” ! » lui disent-ils, optimistes comme d’habitude, dans un même élan de joyeuse réprimande.

Le regard sur les porte-bagages, Mélusine les remercie pour ce don du ciel. Réconfortée et gourmande, elle observe Karen s’emparer de sandwiches bariolés tout en servant les boissons. La salive lui remplit la bouche. Sans doute l’excitation lui fait revoir son père qui, à l’annonce de son voyage, s’était réjoui en imaginant le luxe et le confort du voyage de sa fille. Après tout, c’est vrai, combien de chercheurs rêveraient d’avoir carte blanche pour répondre à une demande ? Aucune limite de frais. Les psychiatres lui font une confiance aveugle. Quel contraste, pense-t-elle, dans un nuage de mayonnaise persillée, entre ces institutions privées et les discussions de marchands de tapis à chacun de mes déplacements pour mon laboratoire public. La dernière fois, pour un achat d’imprimante, l’administration prévoyait un délai si long qu’elle avait préféré payer de sa poche plutôt que d’attendre des mois durant.

Mais alors que l’hôtesse, le bras tendu, s’apprête à lui donner sa boisson, Mélusine voit soudain son visage se décomposer. Dans un demi-tour précipité, l’hôtesse repart en tête d’appareil.

S’ensuit une série de violentes secousses. Au loin derrière, une voix amusée s’écrie : « Prout ! C’est un trou d’air, en avant toute ! »

Bien entendu, Mélusine sait comme tout le monde que ces brusques variations atmosphériques sont le lot des voyages aériens. Mais confrontée à la mine de Karen, elle comprend que cette fois, l’affaire est grave.

À peine le temps d’y penser que la lumière faiblit puis tousse au-dessus des têtes. De l’avant à l’arrière, toutes les

ampoules du plafond se mettent à trembler de façon anormale, finissant par cracher d'infimes étincelles avant de s'éteindre définitivement. « Un court-circuit ? » demande quelqu'un dans le noir. Personne ne lui répond. Propulsés d'un seul coup vers les ailes, les passagers sentent leur dos décoller des fauteuils. Le nez piqué et le ventre aveugle, l'avion opère de grands mouvements de balançoire. Aveugle et terrifiée, Mélusine a le vertige. Mais elle fait comme tout le monde, elle s'accroche aux branches...

*

« De toutes mes mères, c'est toi, Miko, que je préfère, lui dit-il en lui léchant la main comme un chien de traîneau.

– Tu fais des vers, maintenant ? »

Comme toujours lorsqu'il lui réclame son histoire favorite, *Le Conte à dormir debout*, Pierre prend ses airs de Musher battu. « Raconte-moi l'histoire qui fait s'endormir les enfants », répète-t-il en lui mordillant l'oreille, aboyant affectueusement, la bouche pleine de gémissements. Il sait très bien qu'en prenant la vieille Miko par les sentiments, il obtiendra gain de cause.

Depuis le temps que ces deux-là se connaissent, ils font les quatre cents coups dans les ruelles de Kuujjuarapik. À chacune de ses vacances chez la vieille sculptrice, il étudie le visage criblé de cette dernière. Il passerait des heures devant la géographie de ses joues brûlées. De longs filets creusés à même la chair relient le front à la base du cou. Ces curieuses rigoles opèrent un seul virage au coin de la moustache (très fine, rien à voir avec celle des hommes, plus noire et beaucoup plus touffue.) Toutes ces marques sur une cuirasse de peau brunâtre lui rappellent le sable mouillé l'été, à l'embouchure de la rivière de la Baleine. Quel âge peut-elle avoir ? Miko appartient à la génération

où on ne faisait pas le calcul. Les papiers, les photos... Le souci des traces est arrivé dans les bagages des colons canadiens.

Au cours des soirées chez cette mère d'appoint, Pierre lui a tellement de fois étiré la bouche et malaxé les pommettes qu'aujourd'hui, Miko rit tout le temps.

« Pourquoi tu ne veux pas me conter l'histoire à dormir debout ?

– Parce que ! dit-elle, occupée à battre son propre record à Candy Crush.

– Alors je veux celle de la naissance du monde ! »

Dans la pièce, un silence reste en suspens, entrecoupé par-ci par-là de salves de bips électroniques. Puis, le nez collé à sa tablette de jeu vidéo, la vieille femme se décide à répondre, pleine d'ironie.

« Pas question ! C'est cochon ! »

S'emparant d'une paire d'osselets en os de renne sur la table basse, Pierre bougonne, mais il sait qu'au fond, Miko a raison. Tirée de la mythologie inuit, l'histoire du début du monde relate l'amour du soleil avec la lune. Un inceste.

Chaque mois de janvier ou de février, selon la météo sur la banquise, on célèbre les fêtes de cette union originelle, bien qu'interdite, qui consacra la réapparition de la lumière.

À ce festival, on y défile, on y danse, on y joue du tambour à main, on s'y écharpe aux osselets (dont les Inuit sont les inventeurs), au hockey sur glace et aux concours de légendes et de chants de gorge. Les Inuit sont les plus grands joueurs et conteurs du monde.

Cette histoire du nouveau soleil et de la lune raconte que la lumière serait née de l'assaut du frère-lune sur sa sœur-soleil. Cette dernière, violée en pleine nuit par celui qu'elle croit être un inconnu, barbouille le visage de son agresseur d'un bout de noir de ciel.

Plus tard en le croisant, elle identifiera son frère, la joue tâchée de cirage.

Au moment du drame, aucun des deux ne s'était reconnu... Il fallait bien une fête pour conjurer tout ce mal ! Partout dans les villes et les villages, on donne le plus beau rôle à la lumière de manière à inverser le mythe.

Depuis lors, la tradition veut que les plus courageux se griment le visage pour défiler à la gloire du soleil nouveau. En échange, ils reçoivent en cadeaux des lampes à huile, le symbole solaire par excellence.

« Miko, s'il te plaît, raconte-moi une histoire.

– Laisse-moi tranquille, je suis en train de gagner ! Toi, occupe-toi comme tu veux. Tiens... va donc ranger mes couteaux dans le garage. Cette nuit, je dois finir ma baleine devant chez René. J'ai besoin d'outils propres et secs. »

Sans demander son reste, bien trop heureux de palier son ennui, Pierre fonce dans le garage en boitillant sur ses moignons.

À elle toute seule, la mère Miko est un patrimoine de l'humanité. Assurément du fait de son incroyable énergie vu son âge, mais surtout de son immense talent d'artiste. De l'Alaska aux confins de la Sibérie, tous les cousins et cousines de la communauté la jalourent. Et partout, on prévoit un jour ou l'autre d'aller en pèlerinage à Kuujjuarapik, le village des statues de glace.

En effet, au village, les habitants se réveillent à l'aube, pressés comme des petits chrétiens le matin de Pâques, pressés de découvrir la nouvelle surprise poussée au cours de la nuit au pied d'une de leurs maisons. La règle ne vaut que du côté inuit, car les Indiens cris, la vieille Miko ne peut pas les voir en peinture !

« C'est beau ! Tu es forte ! » s'était écrié Pierre, une fois au pied d'un kayak sculpté grandeur nature. Admiratif, il

contemplant l'œuvre en train de naître sous ses yeux. Miko avait représenté le bateau renversé sur son pilote, un *Inuk*, un homme taillé lui aussi à échelle réelle dans le même monticule de glace. On devinait les jambes prisonnières du corps du kayak. Mais qu'est-ce qu'il n'avait pas dit ! Pierre s'en souvient encore : la sculptrice s'était mise dans une colère tellement noire que plus jamais il ne lui fit de compliments sur ses créations.

« Beau ou pas, ce n'est pas la question ! Il s'agit d'un accouchement naturel ! » assénait-elle en lui plaquant son *ulu*, son petit couteau à lame convexe, sur les poils de sa chapka en caribou. « Il va falloir que ça rentre dans ton petit crâne. »

Il faisait si froid que de la fumée lui sortait de la bouche, tandis que le givre blanchissait sa petite moustache. Pierre l'avait d'abord entendue renifler, puis elle avait craché et s'était essuyé le nez sur le revers de son coude molletonné. Une vieille habitude ; Pierre ne savait pas bien pourquoi, mais Miko haïssait les mouchoirs. Sans perdre une minute, elle s'était remise à gratter les yeux de l'*Inuk*, peaufinant leur écarquillement : l'homme était sensé se noyer sous son kayak. À lui seul, le socle du menhir de glace racontait l'histoire. De l'extérieur, on devinait les jambes empêtrées, prisonnières du bateau renversé. Au bout d'un long silence, la vieille femme s'était expliquée, plus calme :

« Tu vois... Je ne suis pas forte. Quand un homme, un animal ou une chose apparaît sous ma main, c'est qu'ils demandent à sortir ! Moi, je n'y suis pour rien. Cet *Inuk* et ce kayak que tu aperçois là vivent déjà dans la neige, je ne fais que les aider à venir au grand jour. »

N'empêche, pour Pierre, Miko est une magicienne qui a toujours une histoire sous le coude, et cela... ça n'a pas de prix. Si la loi changeait à Kuujjuarapik, et qu'au lieu

de passer de maison en maison, on lui permettait de rester toutes les nuits auprès d'une seule mère de remplacement, ce serait définitivement chez Miko qu'il s'installerait. Et pas seulement parce qu'il en pince pour Naki, sa fille unique...

À dire vrai, ce qu'il aime par-dessus tout chez Miko, ce sont ses contradictions. Car elle a beau se fabriquer elle-même ses couteaux et ses scalpels traditionnels en os de baleine, il la surprend chaque fois concentrée sur un jeu vidéo ou en train de saluer les portes du supermarché quand elles s'ouvrent automatiquement devant elle.

« J'ai tout rangé. Maintenant, une histoire... »

De retour du garage, Pierre reprend ses jérémiades, espérant que cette fois, Miko abdiquera. Mais une fois dans le salon, il constate que Miko ne l'a pas entendu. La voilà qui massacre son écran numérique, lui mettant la tête à l'envers, le secouant de toutes ses forces tout en pianotant dessus. Dehors, à sa grande surprise, alors qu'il était sur le point d'aller l'arrêter, il entend la voix de René résonner à l'unisson, en écho depuis toutes les cuisines du village. Dans le même temps, la sirène de l'aéroport entonne de longs filets sonores. Un blizzard aussi subit que violent tournoie au loin comme un ouragan. Finalement, René reprend les rênes au micro après avoir diffusé le jingle des urgences de Radio K. K, la Radio Kommunautaire de Kuujjuarapik. Solennel, l'animateur s'adresse à tous les propriétaires d'ordinateurs, de téléphones portables et de tablettes numériques.

« La fibre optique s'est pétée ! Avis de coupures de réseau. Sauvegardez vite vos travaux ! »

Mais Miko n'en croit pas un mot. « Encore un coup des Cris ! » maugrée-t-elle, les yeux sur son écran noir, maudissant ses voisins. À chaque panne électrique ou satellitaire...

taire, elle déploie le même scénario. Selon elle, les Indiens envoûtent la fibre optique pour l'empêcher de gagner ses parties de Candy Crush. Une galerie d'affreux jurons s'entend alors de part et d'autre du village, bien au-delà de la ligne de front, le mur latéral du *Caribou sympa*, le saloon du vieil Uugi.

Tout à coup désœuvrée, mais bien obligée de faire avec, Miko garde un œil vigilant sur son jeu. On ne sait jamais... au cas où les Indiens perdraient la main. « Tu voulais quoi, toi déjà ? » demande-t-elle à Pierre d'une voix blanche avec un regard d'outre-tombe, le même qu'elle a après la sieste. Et l'histoire commence :

« Un jour, une perdrix des neiges égarée vole au ras de la banquise quand elle aperçoit soudain un igloo minuscule. Étonnée, mais avant tout ravie de trouver un abri, elle s'approche. Puis, imprudente, sans se poser la moindre question, la perdrix fait le tour de la petite boule. Pas de porte. C'est alors qu'elle aperçoit un trou au milieu du toit. Elle entre.

– Et puis ? dit-il d'une voix curieusement faible.

– Et puis quoi ? » répond Miko, interloquée.

Son agressivité trahit son exaspération. Depuis son retour, elle n'a pas daigné le regarder. À la radio, René a émis un nouveau message d'urgence, mais concentrée sur son récit, elle a tout raté. D'un mouvement précipité, elle s'élanche sur sa tablette numérique. Tout heureuse à l'idée de récupérer la connexion de son Candy Crunch, elle secoue sa tablette avec l'espoir de voir tomber ses gains.

« C'est tout ? insiste Pierre d'un ton si souffreteux qu'il aurait éveillé les soupçons de la Terre entière... sauf de Miko qui continue sa mauvaise tête.

– Comment ça, c'est tout ? lui dit-elle de mauvaise foi. La perdrix des neiges creuse son trou, et voilà ! Il s'agit de

l'histoire la plus courte du monde. Maintenant, laisse-moi.

– Ce n'est pas possible, tu me mens ! »

Son amour pour le garçon est indéfectible et éternel, mais franchement, il y a des moments où elle le trouve très lourd.

« Et pourquoi... dis-moi un peu pourquoi ce n'est pas possible ! demande-t-elle sans lever les yeux vers lui.

– Parce que l'hiver, la perdrix des neiges vole en altitude pour éviter les tempêtes. C'est l'été qu'elle rase la terre pour manger les mousses aux pieds des arbres.

– Comment tu sais ça, toi ?

– Tu me l'as appris. »

Piquée au vif, Miko l'envoie balader en lui expliquant que la plus petite histoire du monde a le mérite d'exister, et que s'il n'est pas capable d'apprécier les bonnes choses, c'est qu'il n'a pas écouté lors de la dernière « leçon de neige ».

En plus de tout connaître sur les animaux, Miko est un vrai sapeur pompier. À Pierre, elle apprend les gestes qui sauvent sur la banquise. Repérer la glace qui fond, se fabriquer en urgence des gants de peau, tailler des lunettes de soleil en os, survivre en découpant l'estomac d'un morse pour y trouver les mets les plus protéinés, les mollusques prédigérés au suc gastrique. Un vrai remède, naturel et efficace. Et chaque fois, lorsqu'il est l'heure de se quitter, elle conclut ainsi : « Méfions-nous du ciel, le soleil cache la tempête. »

Si Pierre avait mieux écouté lors du dernier cours, il saurait tout de ce que les Blancs venus de Montréal pour mesurer le réchauffement climatique ne veulent pas comprendre. Aux réunions communautaires ils commentent des schémas savants sur l'élargissement de la mer, et la montée des eaux. À grand renfort de cartes fluviales, ils montrent les couloirs de mer pour les futurs chargements russes et

chinois. Mais Miko, cela fait des années qu'elle leur dit que la nature a changé. Allez leur faire comprendre... Grâce à elle, Pierre a constaté lui aussi que la peau des phoques rétrécit et que les ours blancs ont des poils jaunes qui se cassent trop vite.

Désespéré et convaincu que la plus petite histoire du monde ne s'arrête pas là, l'orphelin ferme les yeux, et invente.

Heureuse de son nouveau chez elle, la perdrix s'attarde. Malheureusement, entre-temps, le blizzard s'est levé. Des rafales de flocons froids comme la mort s'abatent sur l'igloo. Bien vite, le trou du plafond se bouche, l'air commence à lui manquer, et ses ailes se tétanisent. De fines particules de glace lui cristallisent les ailes et le bout des pattes. Le gel va-t-il lui faire rejoindre le paradis des oiseaux ? Dans un ultime instinct de survie, la pauvre perdrix des neiges réfléchit. Eurêka ! Elle a trouvé la solution. Pour traverser l'igloo, elle va picorer le mur. Rassemblant ses dernières forces, la petite perdrix se réchauffe en cognant la glace avec le bec. Bientôt, elle passe au travers de l'épaisseur, et bien que transie de froid, elle s'envole.

Miko n'a jamais vraiment chronométré, mais d'habitude, les rébellions durent beaucoup plus longtemps. Partie en cuisine pour dépecer un phoque marbré, elle s'inquiète du profond silence du salon. C'est un gémissement de chien, faible et aigu, qui finit par lui mettre la puce à l'oreille. Pierre fomenterait-il un mauvais coup par en dessous ? se demande-t-elle avant d'aller vérifier de quoi il s'agit. C'est en voyant l'état des moignons perclus de caillots de sang, des plaies atroces entourées d'une cordelette qu'elle prend conscience de sa bêtise. On dirait du filet mignon songe-t-elle, honteuse d'avoir de telles pensées à un moment aussi crucial.

« Encore les Cris ? Les deux mêmes ? Ils t'ont encore bousillé les pieds ! » s'écrie-t-elle, haineuse.

En colère contre les ennemis, elle les traite de « mangeurs de poux », de bourreaux à cheveux longs, avant de les oublier en portant secours au blessé. Allongé sur le canapé, Pierre la regarde avec des yeux hagards. La voix faible, il lui redemande une histoire. Miko ne l'a jamais vu avec d'aussi grands cernes autour des paupières.

S'emparant d'une plume d'oiseau sur l'une de ses statuettes, elle court vers sa gazinière afin de la plonger dans l'huile de cuisson des hanches du phoque, la partie la plus grasseuse de l'animal. Aucune flamme à l'horizon. La plume ne prend pas feu. « Ce n'est pas encore prêt, je laisse mijoter », se dit-elle en s'aventurant vers le frigo.

Pour avoir connu la faim, le froid et avoir assisté autrefois à un combat à mort entre deux compagnons de route traumatisés par la répétition et la rudesse des travaux, Miko sait qu'il est important d'occuper l'esprit pour dépasser la douleur. Tourneboulée, et à court d'idées, elle livre ses recettes à voix haute : « Plus ça boue et plus c'est noir. Et plus c'est noir, plus c'est bouillant. Tu verras, quand la plume prendra feu, ce sera bon pour toi. Contre les bleus et les blessures, il n'y a rien de mieux que la graisse de phoque bouillie. »

Le temps que la cuisson s'achève, elle revient *au salon avec un cube de viande*. « *Avale ça.* »

D'ordinaire, Pierre aurait préféré le boudin noir du supermarché, mais comme il ne sent plus ses moignons, il panique et écoute les conseils de Miko.

« *Ce carré de viande de phoque contient plus de fer qu'un sac de clous.* »

Se penchant plus près sur la chair mutilée, elle se désole du spectacle. D'étranges bulles violettes continuent d'écla-

ter sur la surface des moignons. Sur la palette des teintes observées, elle en compte trois, sans oublier le pus séché dont certaines croûtes tirent sur le vert marron.

Assis à ses côtés, Pierre tente de se contenir. Il n'a plus de force et n'est pas d'humeur à dénoncer. Cependant, au gris de son visage, Miko s'attend à devoir bientôt réanimer un mort.

« Raconte-moi l'histoire qui fait dormir les enfants, lâche-t-il dans un soupir de combattant.

– Ne te soucie de rien, lui précise-t-elle en lui caressant les cheveux. Ces deux jeunes Cris qui transforment régulièrement tes pieds en salami, on les aura ! »

Et la seconde histoire commence :

« Voici donc *L'Histoire de l'humanité...* Mais chut ! lui murmure-t-elle à l'oreille en s'efforçant de retrouver sa sérénité. C'est un secret, elle fait dormir avant la fin.

– Tu peux y aller ! l'interrompt Pierre dans un sursaut guerrier. Moi, je suis un homme, je tiendrai jusqu'au bout.

– Chut ! répète-t-elle doucement. Imagine... imagine quelque part sur la Terre, un garçon persécuté.

– Oui ! Un orphelin, comme moi ! l'interrompt-il en souriant, les yeux presque clos.

– Bon, si tu veux, un orphelin... »

Chaque soir, cet orphelin arrive chez sa mère de remplacement avec les habits en lambeaux. La faute aux méchants garnements du village, qui se servent de lui comme d'un punching-ball, lui arrachant ses vêtements pour les découper ensuite en morceaux.

La scène se répète et se répète pendant plusieurs jours, si bien qu'à force, la mère perd un temps fou à les raccommoder.

En colère et chagrinée par ce qui arrive au garçon, cette femme généreuse finit par inventer un stratagème qui donnera une bonne leçon aux méchants enfants.

Première étape : elle demande à l'orphelin d'aller tuer un morse puis de lui découper la peau, en gardant la tête et la queue.

Elle lui demande ensuite d'enfiler la peau comme une salopette et d'apporter une bassine remplie de neige fondue. Puis, sans l'avertir, elle lui plonge la tête sous l'eau.

Seconde étape : elle l'oblige chaque jour à s'entraîner à retenir sa respiration sous l'eau dans sa peau de morse. Et chaque matin, elle est là, à l'encourager, jusqu'à ce que le soleil fasse un tour complet dans le ciel.

Troisième étape : un beau jour, la mère dit : « Bravo ! Tu es prêt, c'est l'heure ! »

Emmailloté dans son déguisement, le garçon rejoint la plage où jouent ses mauvais camarades. À leur insu, il plonge. Et quand il ressort la tête, il leur fait un signe de la main pour les inviter à une course dans la mer. Évidemment, les autres le reconnaissent. Alors, à la vitesse de l'éclair, ils prennent un kayak et le poursuivent en se jetant dans la mer. L'orphelin déguisé nage, plonge, nage et replonge, à l'aise comme un poisson dans l'eau ; les autres s'essoufflent.

À la traîne loin derrière, le plus venimeux d'entre eux fait rire toute la bande en injuriant l'orphelin « Phoque you ! » Les autres manquent de boire la tasse tant ils rient de ce « Fuck you ! » (invitant vulgairement à aller se faire voir) transposé à la mode inuit.

Mais voici que le vent se mêle de la partie en soufflant de plus en plus fort. Les vagues devenues folles ralentissent ses poursuivants. Des courants glacés s'immiscent dans l'eau. Mais pour l'orphelin, qu'importe ! Grâce aux conseils répétés de sa mère d'appoint, il est entraîné. Alors, dans un souffle de champion, il se cale dans son costume et plonge sa tête de morse sous les vagues. De cette façon il

avance envers et contre tout, pendant que les autres, déviés par une lame de fond, se noient.

Réchappé des bourrasques, le garçon réussit finalement à se hisser dans le kayak de ses camarades. Le corps du bateau flotte au hasard, vide, esseulé comme un orphelin. Bien qu'habitué et musclé, cette course effrénée a fatigué l'enfant au point de lui ôter toutes ses forces. Incapable de ramer, il se recroqueville dans sa peau de morse. Et pendant que son bateau stagne, il s'endort.

À son réveil, le soleil brille. Cependant, perdu au milieu d'un désert bleu, le jeune garçon ne sait plus dans quelle direction pagayer. Soudain, un petit oiseau, perdu lui aussi, vient lui picorer son manteau de peau infesté de petites mouches. « Morse, peux-tu m'indiquer la direction de l'horizon ? lui demande l'animal en battant l'air comme une centrifugeuse.

– Où veux-tu aller ? lui demande le garçon. Par là ? Ou par là ? Ou encore par ici ? Ça ne changera pas beaucoup. Va où tu veux, il n'y a que des horizons d'eau, à des kilomètres à la ronde. »

Sa franchise affole l'oiseau. S'en rendant compte, l'orphelin tente le rassurer : « Oiseau, toi qui voles haut, peux-tu m'indiquer le rivage ?

– Suis-moi ! dit le volatile, bille en tête. »

Pendant le récit, Pierre a gardé les paupières ouvertes. Il ne quitte plus Miko des yeux. La suite... Il aimerait tant connaître la suite de *L'Histoire de l'humanité*. Mais le sommeil le gagne. Son regard a beau s'accrocher aux lèvres de la vieille femme, la fatigue est trop forte. Il ne peut plus lutter. Pendant ce temps, au travers de la fenêtre, tombe un rideau de nuit.

« Pierre... Pierre ? demande Miko, d'une voix caressante. Pierre, mon garçon... sourit-elle, tout bas, la main

sur son front. Bien voilà, tu dors ! »

D'habitude, elle déteste arrêter les histoires avant la fin.

*

Armstrong, 1969 ! Mélusine n'aurait jamais cru se raccrocher à un héros américain pour supporter la stupeur d'une telle beauté. La tempête les a sérieusement secoués, mais elle s'est très vite calmée. Maintenant que tout est rétabli, la jeune femme, tête dans le hublot, cherche quelque chose de plus romantique pour tenter de décrire le paysage offert à ses yeux. En vain. Elle aurait pourtant envie de tout avaler d'un seul coup, de se tatouer cette majestueuse banquise à l'intérieur du corps, de s'en imprégner et de la couvrir jalousement *ad vitam aeternam*. Malgré ses efforts, rien ne vient, sinon l'image des premiers pas sur la Lune. Sous les flancs de l'appareil, des blocs dérivants se recollent ; ailleurs des plaques entières de glace, immenses, incroyablement blanches, flottent sur un lit d'encre noire.

« Là, regardez : un utérus ! »

Revigoré par sa longue sieste, Thomas a gardé ses bouchons d'oreilles et vient de lui détruire les tympanes. Tandis qu'il se gargarise de sa bonne blague, Mélusine sursaute, puis elle se retourne vers lui, le cœur en chamade. La descente sur Kuujjuarapik a commencé avec une vue plongeante sur les stries glacées, au croisement des deux bras de la rivière de la Baleine.

Pour mesurer l'intensité du paysage, il faut penser à un gâteau marbré. À la façon d'un cake au chocolat, des bandes grises tournoient sur elles-mêmes, incrustées au milieu d'un sol plus ou moins blanc et particulièrement boueux. Aucun arbre à l'horizon, cette moquette polaire s'étend à perte de vue. Par temps clair, on aperçoit au loin les cheminées de l'usine de traitement des eaux de Kuujjuarapik.

« L'igloo là-bas, c'est ça, l'utérus ! »

Profitant d'un instant d'inattention, Thomas s'est collé à elle, l'invitant à regarder de nouveau avec lui à travers le hublot. L'idée de reprendre leur discussion lui pèse. Pas besoin d'être grand clerc pour comprendre qu'il est du genre à multiplier les conquêtes. La chaleur de son souffle s'abat sur sa joue, elle se met à le détester. Cependant, les dernières explications sur la symbolique des igloos, considérés comme les vagins, les matrices de la naissance du monde, réveillent sa conscience de linguiste. Prenant sur elle, Mélusine se décide à rester calme et sympathique jusqu'à l'arrivée.

L'annonce de l'atterrissage imminent provoque un remous qui se propage de siège en siège et résonne comme une libération.

Galvanisé par sa virginité du Grand Nord et son appétit de connaissances, il lui a posé la main autour du cou et insiste sur les détails croustillants de l'origine du monde, né d'un utérus cosmique. Ne voulant pas de conflits, Mélusine le laisse faire, mais elle n'est pas dupe : Thomas répète le mot « utérus » beaucoup plus que nécessaire. Insistant, il prend un malin plaisir à rouler le « r » patiemment, en le gardant en bouche comme une première gorgée de bon vin, la fixant dans les yeux jusqu'à la gêne.

Sans cette soupape mentale, une pensée attendrie pour ses parents qui l'ont si bien éduquée, Mélusine n'aurait pas retrouvé son self-control. Merci, maman, merci papa. Mais tout de même, que c'est long ! Quand va-t-on enfin atterrir ? Collée à sa parka, Mélusine sent le thorax de Thomas lui compresser l'épaule.

« C'est bon les premières fois, n'est-ce pas ? »

D'un coup de pectoraux, l'avocat la plaque contre la fenêtre. Il baisse la voix, doux comme un agneau : « Regar-

dez bien, ça ne dure que quelques secondes. »

Leurs visages se frôlent. À son corps défendant, Mélusine laisse aller un léger frisson le long de sa colonne. D'un coup d'œil sur son avant-bras, elle s'étonne d'avoir la chair de poule.

Cet ultime passage sous l'écume des nuages aurait-il ravivé l'ambiguïté de ses sentiments ?

« Je ne déflore jamais à mauvais escient, lui glisse Thomas dans le creux de l'oreille. Attention ! La surprise arrive, et je ne vous dis pas ce que c'est ! »

Excité comme un enfant, il prend une voix de matador tout en pointant le paysage du doigt : « Fixez le centre du hublot, vous allez voir la merveille ! »

Beau parleur, il pose son menton sur l'épaule de Mélusine.

« Ici, pas de Terminal 2 je ne sais quoi... On n'est pas chez vous, à Roissy Charles de Gaulle ! À Kuujjuarapik, on se pose directement sur la mer !

– Sur la « mer » ou sur la « mère ? » réplique Mélusine ébahie de poser une question aussi ridicule.

Une première fois, puis une seconde, l'appareil frôle le sol avant de reprendre de l'altitude. Au fond de la carlingue, certains passagers avaient déjà commencé à applaudir.

À présent, ce violent jeu de bascule les empêche de se réjouir de l'arrivée. La voix du pilote crache un message au sujet de la météo, mais le son est tellement faible que personne ne le comprend. Tout à coup, une plaque du plafonnier se détache et tombe sur des bagages qui se fracassent sur les genoux d'un couple d'électriciens de Toronto. L'intensité des turbulences est telle que Mélusine, qui s'était déjà détachée, ne parvient plus à fixer sa ceinture de sécurité.

Comprenant la survenue d'une nouvelle tempête, Mélusine cherche Karen du regard. Attachée à la porte avant, l'hôtesse tremble de peur. Son corps est si figé et son teint

si gris que la jeune linguiste la confond d'abord avec le dossier du fauteuil d'urgence. En regardant plus bas vers les mains, elle constate le désastre. Karen n'est plus qu'une poupée molle, une pluie de sueur a imbibé le ceinturon, son chemisier flotte, sa taille s'est noircie sur toute la longueur.

« Les mains moites, et les pieds poites ! À ton âge, suinter autant ! » lui crie Thomas, tête en avant, puis en arrière, explosant de rire comme s'il se croyait dans une auto tamponneuse. D'un coup de coude, il invite Mélusine à constater les dégâts. « Une grande fille comme elle ! Franchement, il n'y a qu'ici qu'on embauche des hôtesse de l'air mortes de trouille au moindre coup de grisou ! Tu es ri-di-cule ! » plaisante-t-il, les yeux rivés à son ancienne maîtresse. La voix encastrée dans son corps ballotté ressort en donnant l'impression d'un hygiaphone tournant. Mélusine n'en revient pas.

Piteuse, Karen tente de masquer la misère en s'écrasant grossièrement les mains sur son soutien-gorge. Mais l'effet s'avère bien pire encore. Habitué tant aux vols tumultueux qu'à l'humour de Thomas, les autres passagers n'ont d'yeux que pour les deux énormes ronds étalés au centre du chemisier.

Finalement, Thomas aura le dernier mot, criant à son amie qu'elle a de jolies paumes, bien roulées. Des paumes en dôme, en forme d'utérus !

*

C'est en finissant sa virée nocturne que la vieille Miko, le nez au vent (renifle) le problème. Quelque chose va de travers dans ses statues. À califourchon sur son Ski-Doo, elle venait de quitter sa baleine géante devant la maison de René, plutôt satisfaite d'avoir pu finir les nageoires en une seule nuit.

Comme d'ordinaire, avant de rentrer se coucher, elle effectue ce tour de garde, histoire de saluer et de vérifier la bonne tenue de ses autres créations.

C'est ainsi que peu avant l'aube, dans un demi-tour express dont elle seule a le secret, Miko s'élance de nouveau dans la Grande Rue. Les skis de la motoneige vont si vite qu'ils râpent l'artère principale de Kuujjuarapik à grands coups d'étincelles. Au contact de la glace, ces flammèches provoquent un choc thermique qui se répand sous les deux pédales, si bien qu'au contact du moteur, les poils de ses bottes s'embrasent, lui donnant une queue aussi bizarre que fumante. Avec ce bouquet de paille au derrière, on croirait une sorcière sur un balai à moteur.

Passant devant l'église aussi fugace qu'un feu follet, elle se signe à toute allure. Agnostique, Miko croit aux dieux de la nature, aux âmes des arbres, à la souveraineté des pierres, aux maîtres des animaux, aux descendances indépendantes, aux puissances des humains, mais au cas où, par superstition et par respect des missionnaires catholiques, elle fait toujours son signe de croix devant les édifices.

À cette heure-ci, il n'y a guère que la camionnette des livreurs d'eau potable qu'elle risque de croiser sur sa route. Mais à vue de nez, leur véhicule doit s'apprêter à desservir les voisins du lac Guillaume-Delisle à plus de cent kilomètres de là. Miko en profite donc pour appuyer sur le champignon, taradée par les anomalies repérées sur ses sculptures du centre-ville.

D'habitude, aux premières percées du jour, la tension retombe et le sommeil lui saisit les os, signifiant qu'il est grand temps d'aller dormir. Mais ce matin, galvanisée par le devoir, elle franchit l'angle de l'école communale avec une mauvaise impression.

En quête de vérité, sa motoneige passe de baraquement

en baraquement, les phares dressés comme deux torches bravant les mystères de la nuit. Arrivée au pied d'un thon, elle arrête son moteur et le regarde, la larme à l'œil, le cœur dévasté.

Ne pouvant se résoudre à l'impossible, elle accuse encore les cris. « Les hommes-chiens ont encore frappé ! rugit-elle comme une bête. Mes sculptures, mes belles sculptures ont de la moustache et du poil dans les oreilles ! »

Se promettant de faire payer aux ennemis qui attaquaient ses ancêtres autrefois, cachés sous des peaux de bête, le prix de leur crime, Miko remonte sur sa selle et repart réveiller René sur-le-champ. Et tant pis si elle gâche la fête de son cadeau surprise au réveil.

Elle serait bien allée elle-même avertir le shérif municipal, mais il dort chez les Cris, dans la moitié du village où, mordicus, elle s'est toujours interdit d'aller.

*

« Aïe ! Ça fait mal ! Ça fait mal ! Comme de la laine de verre dans les yeux, ça crisse sur les rétines. »

Aveuglée, la tête sur son sac à dos, Mélusine ose à peine à respirer. Au contact de l'air, son corps lui donne la sensation de passer sous un karcher de laine de verre. Incapable de mettre des mots sur sa douleur, elle se tourne de façon à allonger ses jambes. La dureté du ciment lui met les côtes en charpie.

Sa plus grosse blessure d'enfant, l'attaque d'un gros chien, un jour, à Lusignan, le village de ses parents, lui paraît à présent si dérisoire comparée à la morsure du froid dans ce hangar à peine terminé, glacial comme la mort.

De violentes rafales réussissent à passer sous les tôles. Une porte claque. La tornade se propage, le vent parle comme un fantôme au travers des murs branlants. Pour

se protéger, Mélusine se retourne, mais c'est encore pire. Dans son mouvement, sa parka remonte jusqu'à la gorge et lui laisse le dos à l'air.

Les idées en vrac, les pupilles rongées par le givre et le bassin ankylosé, Mélusine croit mourir.

Puis elle entend Karen se chamailler avec Thomas.

« C'est de ta faute !

– Non, monsieur ! J'ai prévenu tout le monde avant d'ouvrir la porte, moi ! » crie-t-elle en pleurant en même temps, cherchant à se dédouaner de toute responsabilité.

Debout contre le banc de l'aérogare, Karen, sachant son ancien amant capable d'un rapport auprès de son employeur, s'évertue à faire comprendre à Thomas qu'elle a fait son travail. « Bien tout fermer, les paupières, la bouche, je lui ai dit à cette Française ! Maintenant, si mademoiselle ne veut pas écouter les ordres de la sortie en passerelle extérieure... »

Sur la piste joutant le hangar, on entend le petit appareil décoller et repartir vers d'autres cieux. Avant la prochaine escale à Kuujjuarapik, il effectuera un crochet par Umiujaq, plus au sud, pour récupérer un convoi de cousins fêtards. Cette année, chez les Inuit, avec le réchauffement, il a fallu reculer la fête de la glaciation de la banquise.

Les muqueuses à vif, Mélusine se souvient juste d'avoir dérapé. Qu'on ne lui demande pas comment elle a rejoint l'aérogare. L'idée d'y être arrivée dans les bras de Thomas la fait paniquer d'avance.

« Y'a toujours pas d'infirmierie dans ce fichu bled ? dit Thomas, haineux. Ces sauvages sont incapables de se mettre au travail ! »

Des villageois font tout à coup irruption par la porte latérale et, s'ébrouant de neige fondue, ils courent se réfugier au pied du mur d'en face en attendant que ça passe.

Affalée contre la tôle, une bonne partie du groupe s'assoupit aussitôt, les mains emmitouflées dans les poches de leurs vêtements de peaux. Deux d'entre eux éveillent la curiosité de Karen. L'hôtesse les voit coller des affichettes en tirant sur des cigarettes roulées. L'un n'a plus ses dents, l'autre a les ongles les plus noirs qu'elle n'a jamais vus de sa vie. Plus loin, une mère ballote un enfant dans un hamac de fourrure. Ses réflexes de Québécoise prennent aussitôt le dessus. Quel gâchis, songe-t-elle en regrettant tout l'argent dépensé pour racheter le passé. Des budgets extravagants qu'en guise de solidarité, le Canada s'oblige à dépenser pour dédommager les autochtones en guise de solidarité. Et puis quoi encore ? Dire que je paye des impôts pour ces alcooliques qui ne se lavent jamais, qui roupillent et qui fument à longueur de journée.

Par manque de temps, Karen ne relance pas Thomas. Mais pour avoir envisagé un nombre incalculable de fois sur l'oreiller d'écrire au gouvernement, elle le sait prolixo sur la question, et se réjouit secrètement de partager encore quelque chose avec lui.

« Ça brûle ! Ça brûle ! J'ai encore de la glace dans l'œil ! »

Pour un peu, Karen la bâillonnerait tellement cette jeune fille lui porte sur les nerfs.

Derrière elle, au-dessus du comptoir désordonné, trône une baleine décolorée en forme de thermomètre. Un vieux gadget d'Air Inuit au temps où la compagnie en offrait à ses clients. Sous son manteau de poussière, l'énorme mam-mifère est le seul à avoir le sourire et à se réjouir de la vie sur Terre. Sa queue ébréchée indique moins deux degrés Celsius à l'intérieur du hangar.

*

Le sexe nu, ouvert comme une femelle dominante, Naki écarte les jambes pour caler son corps face au miroir de poche que Pierre manipule sur le parquet. Attendant qu'il la rejoigne pour leur premier selfie d'après l'amour, l'adolescente empoigne son sac à main, cherche sa brosse à cheveux, mais ne l'y trouvant pas, elle empoigne le premier bibelot, un pêcheur que sa mère Miko a sculpté dans un reste de saponite, et se peigne le pubis avec le harpon du pauvre homme, se félicitant de la brillance de ses poils.

Auparavant, elle n'avait jamais vu de sperme blanc, uniquement le sirop transparent des huskies de traîneaux à la saison des accouplements. Elle n'avait jamais songé non plus à scruter son intimité.

Pierre et Naki. Naki et Pierre. Pour la première fois, sexe contre sexe, ils viennent de s'accoupler. Comme souvent les premières fois, l'acte a été gauche et s'est déroulé sous les posters de défilés de mode dans une chambre tonitruante. Volume à fond pour s'aimer à toute blinde. Par-derrrière comme ils ont vu faire avec les chiennes en chaleur. Par devant aussi, langue pendue dans le gosier de l'autre, en hommage aux chants de gorge des ancêtres, revenus à la mode avec la chanteuse électro Tanya Tagaq.

Sur la table de nuit, le lecteur CD tremble tellement qu'il a l'aspect d'une marmite oubliée sur le gaz. La mixture qui bouillonne à l'intérieur rassemble les générations. Sur un fond de synthétiseur, Tanya Tagaq aboie, crie et râle comme un animal. Dans le clip de cette musique moderne cousue sur des morceaux ancestraux, la chanteuse aboie dans les bouches de ses choristes. Sur la scène, toutes les femmes se hurlent dessus, visage contre visage, parodiant les jeux des nourrices d'autrefois dans les igloos.

Dans les attelages, il n'a jamais vu de préliminaires, alors Pierre s'est excité en trichant un peu, il est passé aux toi-

lettres avant. Et même avec ça, malgré tout le respect qu'il voue à Naki, il ne réussissait pas à dresser suffisamment son sexe, alors, dans sa tête, il a remplacé Naki par Tanya Tagaq. Il a pris le moment où, dans la vidéo du concert, elle se fourre le micro dans la bouche, la croupe en arrière, dans un corps à corps avec l'une de ses musiciennes. Et s'il n'était pas estropié, s'il pouvait bouger sur de vrais pieds, serait-il entré dans sa fiancée plus fermement ?

En tous cas, ce qu'il apprécie chez Naki, c'est que la nuit, la voie est libre. La maison est toujours vide puisque sa mère, Miko, part sculpter dans les rues du village. Bloquant la glace sur l'humidité de son entrejambe, Naki se roule une cigarette de pissenlits.

« Tiens, c'est pour toi ! Mon premier cadeau d'amour, cent pour cent écologique ! » lui dit Pierre dans son dos, posant la tête sur son épaule.

La découverte de leurs corps lui a inspiré l'idée d'un nouveau concept de selfie le « sexto bio. »

« À la une, à la deux, whisky ! Sourire Naki, sourire ! »

Voilà, c'est fait, le petit oiseau est sorti ! Il vient de lui offrir le reflet de son clitoris gonflé d'émotions. Jetant son téléphone comme une grenade dégoupillée, Pierre éclate de rire en le voyant exploser contre la porte de la chambre. La combustion du pissenlit aidant, pour la première fois de son existence, l'orphelin se sent grand, à l'égal de René.

Après s'être trituré la pointe des seins, excitée par son reflet, Naki demande une seconde pénétration. Sur le point d'entrer dans son postérieur, le sexe de Pierre laisse alors échapper un souffle d'air.

« Merde ! Le lièvre s'est déchiré ! » s'écrie Naki, au courant de grossesses survenues avec de mauvais préservatifs.

La cigarette au bec et l'esprit bien enfumé, Pierre se demande s'il est déjà entré, ou entré et déjà sorti, ou encore dedans.

Pour s'en assurer, il baisse les yeux et arrache de son appendice la protection de cartilage, fabriqué dans la cuisine à la va-vite, dans un intestin de lièvre congelé.

« J'en ai ma claque de cette tignasse ! »

Allongée, les bras ballants et les jambes écartées, Naki défait ses longues nattes tressées. Puis, d'une main experte, elle les étale et les écarte de façon à s'en faire une descente de lit. Ses os craquent. Elle passe un joint à Pierre. La fumée lui rosit les pommettes, elle sent ses membres se relâcher et n'arrête pas de ricaner en fixant les copies des dédicaces de DJ Geronimo et de Madeskimo, le rappeur écologique le plus adulé du Grand Nord.

Profitant du silence de fin d'une chanson, Pierre, la langue pendante, se met à aboyer, puis levant une patte, il secoue son moignon au rythme du morceau suivant.

Pas le temps de dire ouf qu'un bruit de moteur suivi d'un violent claquement de porte retentit dans le salon. Miko, hurlant comme une furie, pénètre dans la chambre.

« Regarde ce qu'ils ont fait ! »

Une touffe de poils dans chaque main, Miko frappe le sol d'un grand coup de *kanik*, des semelles de cuir de phoque qu'elle a elle-même enrichies de lacets en tendon de baleine.

Son coup de pied est si brutal que sous le lino, une planche de contre-plaqué se fend jusqu'à la moitié et reste en suspens.

« Les raseurs de chiens ont planqué les poils dans mes statues ! » crie-t-elle en brandissant le butin.

Nus comme des vers, les deux enfants sont si surpris que Naki en oublie de resserrer les jambes. Les fesses à l'air, il lui vient alors la même idée que Pierre : la vieille Miko vient de scalper les Indiens.

La logique aurait alors voulu que malgré sa fureur, la vieille sculptrice s'étonne de trouver sa fille dans cet état, en si bonne compagnie.

À croire qu'aveuglée par la colère, elle n'ait prêté attention ni à l'un ni à l'autre. Les plus jeunes amants de Kuu-jjuarapik l'entendent claquer la langue avant d'opérer un départ démantibulé, sur une seule botte, vers la cuisine.

Tout le couloir sent le diesel.

*

Comme les secours tardent à venir, Karen s'agenouille et regarde la victime transpirer à grosses gouttes dans un semi-coma. Dehors, il fait trop mauvais, l'hôtesse est restée en jupe, mais grâce aux nouveaux collants molletonnés de la compagnie, elle n'a pas froid.

« Un collègue, une fois, dit-elle pour tromper l'ennui, inconsciente de la portée de ses paroles. Pareil... il s'est pris le blizzard en pleine tête en sortant de l'avion, la glace lui a perforé la cornée. Depuis, il marche avec un chien, il est aveugle. »

Elle aurait sûrement continué, mais par chance pour Mélusine, Thomas réapparaît, refermant la porte du hangar d'un coup de talon. « Ça y est, j'en ai trouvé. »

À l'autre bout du hall, Karen voit son ancien compagnon avancer vers elle à petits pas, précautionneux, bras tendus et mains en obole.

« De la neige fondue, ça fera l'affaire en attendant le SAMU. Vérification faite, explique-t-il à l'hôtesse, c'est bien ce que tu disais. Il n'y a pas de points d'eau, pas plus à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'aérogare. Crois-moi, le shérif va en entendre parler ! Je le traîne devant les tribunaux s'il ne m'installe pas une bonbonne à eau sur-le-champ. »

Il veut continuer, mais à terre ; Mélusine se remet à gémir.

« Voilà, ça va s'arranger, ne vous préoccupez plus de rien », lui susurre Thomas d'une compassion impatiente et forcée, celle de certains médecins lassés de toujours devoir

faire bonne figure. Est-ce qu'on leur demande à eux s'ils vont bien...

Avec l'aplomb d'un gourou, il lui soulève les paupières, les arrose et l'encourage, tel un oiseau tombé du nid, à boire dans sa main.

Devant cette scène biblique, Karen fulmine. Assister à des gestes qu'elle a connus dans un lit, dans de tout autres circonstances, est au-dessus de ses forces.

Le ciel l'aurait-il entendue ? Dans l'instant, Mélusine lâche un pet monumental. Les fous rires venus en cascade de l'autre côté du hangar rebondissent sur tous les murs de l'enceinte. D'un regard d'aigle, Thomas fusille le groupe d'Inuit.

« Vous là-bas, police ! Cessez immédiatement de glousser ou je vous enferme en prison ! Vous savez qui je suis... » leur lance-t-il avant de revenir droit comme un cow-boy vers Mélusine. Le ventre en capilotade, elle est plus jaune que de la crème aux œufs.

« C'est l'effet de la neige glacée sur votre estomac. Un mal pour un bien ! Ne vous inquiétez pas, sourit Thomas, ça fait ça à tout le monde. Gardez vos yeux fermés et pleurez, pleurez toutes les larmes de votre corps. C'est douloureux, mais ça n'est rien de bien méchant.

– Entre la colique et un chien, moi, je choisis tout de suite ! » s'écrie Karen pour faire diversion, espérant des pesticides ou quelques traces de kérosène dans le breuvage de sa rivale.

Par miracle, l'eau agit immédiatement, et Mélusine parvient à rouvrir les yeux. Se hissant contre le pied du banc, elle soulève son bonnet et passe sa main dans ses cheveux, comme pour s'assurer d'être bien entière. « Vous êtes mon Saint... Thomas. Grâce à l'onction de vos mains, cher Saint Thomas, je revis ! »

Mais elle s'en mord aussitôt les doigts, regrettant son trait d'humour sur Saint Thomas « L'apôtre, lui avait-elle dit en changeant la formule, qui ne croit que ce qu'il touche. » Pourquoi cette allusion sensuelle ? Qu'est-ce qui m'a pris ? pense-t-elle en s'attendant à une obscénité, un retour de perche qu'elle lui avait elle-même tendue. Mais à sa grande surprise, Thomas ne l'écoute pas. La silhouette emmitouflée dans un gros blouson, l'avocat traverse le hangar en direction du groupe d'Inuit alignés sur de longues peaux de poils cousus.

De sa place, et malgré ses yeux endoloris, Mélusine peut apercevoir d'abominables trous noirs sur les gencives d'un jeune Inuit mort de rire, occupé à faire dodeliner la bouille d'un nourrisson kangourou, dont seule la tête dépasse d'une couverture de ventres camouflés. Soudain, des ricanements lui arrivent par-derrière, en écho.

« Le *Qallunat*, le Blanc est aveugle ! Celle-ci ne sait ni regarder ni apprécier la nature. Quand on se croit plus fort que la nature, la nature se venge ! »

Sans réaliser que l'ironie la concerne, Mélusine s'inquiète de Thomas, fonçant comme un forcené sur Aajuk, un petit homme aux cuissardes plus grandes que lui. De loin, elle voit le petit Inuit tenter de dissimuler son fou rire à la sauvette, dans sa manche de peau tâchée d'huile de moteur.

Avec un tel flot d'agressivité dans les veines, Thomas pourrait ressusciter la mer d'Aral.

Restées près du banc, Karen et Mélusine assistent alors à une scène incroyable. Arrivé au niveau des Inuit, Thomas s'arrête net, figé comme un soldat de plomb. Les deux femmes ne sauront jamais ce qu'il se passa à ce moment précis. La fureur du vent ? Un volatile entré par erreur dans l'aérogare ?

« Laissez-nous danser ! »

L'ordre est impérieux, diabolique.

Aussi étrange et confus que cela puisse paraître, elles auront d'abord l'impression d'ultimes paroles émises en plein égorgement. S'agissait-il d'une bête ou d'un humain ? Tout ce qu'elles pourront en dire plus tard, c'est que ces cris ressemblaient à une douleur extrême mêlée à de l'extase.

« Tu as dit quoi ? crie Karen en direction de Thomas.

– Hein ?

– Tu as entendu ça ? reprend l'hôtesse, apeurée.

– Moi ? » répond Thomas, surpris du son de sa voix.

*

D'une main d'expert, le regard sur sa console, René fait partir le générique du mercredi. « Bonjour à tous ! Vous écoutez Radio K.K ma radio communautaire, la Radio Kommunnautaire de Kuujuarapik, et c'est mercredi ! Comme chaque semaine sur notre antenne, le mercredi c'est libération, sortie de prison, réconciliation ! Restez à l'écoute, car le shérif nous emmène un coupable surprise ! Ce sera en seconde partie d'émission. Comme vous, je n'en sais pas plus, mais le shérif promet un cas difficile à trancher. Mobilisez-vous ! Aujourd'hui, nous aurons besoin de toutes vos voix. »

Un rap islandais gonfle les poumons de Kuujuarapik, transformé pour l'heure en village Dolby Stéréo. De leur côté, pour ne surtout rien rater de ce moment de vérité, les habitants se sont cloîtrés, rivés à leurs téléphones, à leurs ordinateurs ou, pour les plus rétrogrades, à leurs postes de radio.

Comme chaque mercredi, René profite de l'intermède musical pour ôter son casque et accueillir le shérif du village. Paré à l'exercice, l'homme de loi s'avance vers la

table du studio, les poignets enchaînés à un adolescent. Avec les menottes, leurs mouvements sont gauches, ils ont du mal à saluer. Mais René, qui n'a jamais aimé le protocole des poignées de mains, lance un bonjour viril et général, de façon à laisser le shérif installer tout son monde face aux micros.

La musique s'évanouit en douceur et René reprend la parole. « Ce mercredi, nous jugeons ce jeune Cri qui a photographié les blessures de sa victime pour alimenter son blog d'images de tortures. Des précisions, shérif ?

– Mon enquête le dira, mais pour l'instant, notre coupable refuse de parler... Je ne connais pas l'âge de sa victime. Et compte tenu de la nature des photos, il est impossible de vous dire c'est une fille ou un garçon.

– Et puis, précise René, le membre du corps est tellement mutilé qu'on ne sait toujours pas s'il s'agit d'un genou ou d'un bras.

– Affirmatif ! conclut l'officier.

Courte pause. Un spot d'appel à la paix et à la réconciliation des deux moitiés du village suivi de promotions. L'une pour des enjoliveurs de Ski-Doo tout juste arrivés, l'autre pour la commande de camionnettes à chaînes anti-dérapage exposées sur le parking du supermarché. Puis René reprend la parole, ironisant sur l'air de la publicité : « Ah ! Les belles camionnettes... Eh bien nous, sur Radio K. K, va-t-on aussi s'offrir un grand bol d'air frais avec notre radio qui s'écoute sur toute la bande FM ? Mais non, voyons ! Sur toute la bande arctique ! »

Constatant le bide à la mine de ses interlocuteurs, René oublie son humour vaseux en lançant le vote pour le châtiement du premier candidat.

« Message spécial pour ceux partis à la chasse et qui nous captent sur la banquise, vous pouvez voter aussi par talkie-walkie ou radio de traîneaux. Les autres, à vos

téléphones, à vos venues en direct en studio, ou à vos connexions Internet. Pour la justice, tout est bon ! »

Selon le rituel de l'émission, René pousse alors ses potards de suspens, une musique intrigante de *Qilaut*, le tambour à manche dont la toile est en gorge de narval. Chaque fois qu'elle retentit sur l'antenne, René se félicite de l'avoir choisie. Son rythme d'une lenteur de Sioux s'intègre parfaitement à l'ambiance d'un procès communautaire, puisque les musiciens, à l'instar des ancêtres, jouent la quête de l'unité perdue de l'Univers. L'époque où les plantes parlaient aux pierres, qui communiaient à leur tour avec l'air et l'eau pendant que les hommes frappaient la peau de leurs tambours.

Fin de la première partie. D'ordinaire, René aime se laisser guider par la surprise du « délinquant mystère ». Alors pourquoi aujourd'hui aborde-t-il cette seconde demi-heure d'émission avec un mauvais pressentiment ?

« Chose promise, chose due ! » lance-t-il la poitrine oppressée. Fidèle à son habitude, il parle le plus solennellement possible, de façon à faire monter la pression et à capter son auditoire. C'est alors que le shérif déplie en direct un bout de papier tout chiffonné et le tend sous les yeux de l'animateur. Le coup est si rude que René voit son ancien immeuble de Montréal lui tomber en vrac sur les épaules. Par respect pour l'officier et conformément au règlement, il ne laisse filtrer aucune émotion. En grand professionnel, parcourant le billet en diagonale, il improvise.

« Tout le monde s'en souvient, depuis deux ans c'est le fait-divers que vous suivez le plus sur notre antenne », annonce-t-il, à contrecœur. « Aujourd'hui, la vérité ! Toute la vérité sur le plus grand crime du village... Qui se cache sous le raseur – ou les raseurs – de chiens de traîneaux ? Qui se trouve derrière la porte de notre studio ? Shérif... vous pouvez y aller. »

C'est en découvrant Pierre, l'air penaud, claudiquant d'un pas de condamné, que René manque définitivement de s'étouffer. Il aurait parié sur n'importe qui, sauf lui, son protégé. Si bien que sur le moment, il doute du shérif et de l'accusation.

Comme si l'effroi n'arrivait jamais seul, René voit alors Pierre croiser l'autre délinquant attaché au shérif. À leurs regards, il devine que l'orphelin vient de reconnaître son agresseur, écraseur de moignon. L'espace d'un instant, il s'apprête à intervenir, mais, pressentant que ce n'est pas le moment de jouer au caïd ni pour lui ni pour Pierre, il le fait s'installer comme convenu à la table. D'un clin d'œil amical, Pierre lui fait comprendre qu'il simule son affliction, une mine aussi basse qu'on dirait un musher qu'on n'aurait pas nourri depuis deux siècles.

À Kuujjuarapik, la justice du village stipule qu'un criminel, quelle que soit la gravité de son acte, a dérangé l'ordre établi de la communauté. Mais à l'inverse des conceptions occidentales, il doit d'abord éviter la prison.

En guise de châtement, le règlement local dit que c'est à lui, au coupable, de trouver la tâche ou le service qui rétablira l'ordre à Kuujjuarapik, équilibre que son acte a bouleversé.

« Shérif, le micro est à vous », dit René en glissant discrètement ses lunettes de chasse en os de baleine dans la poche de Pierre. Puis, simulant un réajustement de micro, il se lève et se penche de manière à boucher la vue au shérif. D'une main derrière le dos, il indique le texte gravé au canif sur le revers des lunettes – en fait, un rébus à base d'images, l'antisèche susceptible de sauver l'orphelin. Le garçon comprend aussitôt le message et, après avoir présenté ses excuses à tous les Cris et à tous les Inuit de Kuujjuarapik, il se plaint auprès du shérif d'un glaucome

à l'œil gauche. Avec l'innocence d'un ange, René lance un disque, et annonce hors micro que les lampes de son studio sont en surchauffe, conseillant à ses invités d'enfiler leurs lunettes de soleil s'ils ne veulent pas finir leur vie plongés dans les ténèbres.

C'est ainsi que louchant sur l'inscription du bout de son nez, Pierre accapare le micro.

« Pour réparer mes fautes, je m'engage à aller à l'école ! » déclare-t-il en s'étrangeant, maudissant René pour ce mauvais coup.

S'il avait pris la peine de déchiffrer avant de prendre le micro, il aurait aussi évité d'annoncer qu'il s'engage à apprendre la couture des filets de pêche pour rapporter la plus grosse prise qu'ait jamais connue le village.

Pour tenter de le calmer et rendre aux promesses un semblant de sincérité, René regarde le shérif, en demandant à Pierre s'il est prêt, ici en direct, à l'écoute des deux communautés, à rapporter sa première bourriche pour le prochain match de hockey intercommunautaire.

« Promis, craché ! » fait le jeune prévenu, n'en croyant pas un seul mot.

Se sentant pousser des ailes, le shérif, ravi de son succès et de se débarrasser d'un cas problématique – parce que lui aussi, au fond, en dépit du sale caractère et des bêtises, il aime ce petit orphelin –, cloue littéralement l'assemblée.

« Grâce à toi, Pierre, nous allons renflouer les congélateurs de la réserve communautaire ! Tous les nécessiteux auront de quoi manger. »

Pierre s'avance alors avec une telle fougue vers son micro, que dans toutes les cuisines de Kuujjuarapik, on entend un énorme « plop ! » suivi d'un horrible crissement.

Au bord de l'implosion, les tympanes de René lui font comprendre que Pierre va tout gâcher.

« Shérif, je peux vous demander une faveur ?

– À ta guise !

– Je sais déjà qu'elle m'écoute dans sa cuisine.

– Qui ? » demande René en tentant de lui faciliter la tâche. Soulagé, il vient de comprendre...

« Miko ! crie Pierre en postillonnant sur la bonnette de son micro.

– Oui, Miko ? demande le shérif, qui, à l'inverse de René, a de plus en plus de mal à comprendre son prévenu.

– Miko pourra être mon institutrice de pêche ? Elle m'a déjà appris à ranger ses couteaux. »

À l'antenne, Pierre a prononcé Miko, mais c'est à Naki, la fille de Miko qu'il pensait.

Une fois les lumières du studio éteintes et les convives évaporés, René, resté en régie pour ranger son matériel, se met à regretter de n'avoir pas eu un merci, un seul merci de la part de Pierre. Penché sur une prise électrique, il pense à sa fille décédée qui lui manque tant, se demandant si c'est à cette mort prématurée qu'il doit ce besoin viscéral de construire aujourd'hui des chemins de paix entre ennemis d'autrefois. Il ferait n'importe quoi pour cette complicité avec Pierre. Je suis comme un père avec Pierre, se dit-il, les bras sur sa console comme un chef de navire. La similitude entre sa position d'animateur et les deux mots, « père » et « Pierre » le fait sourire. Parce qu'au fond, c'est vrai qu'il est comme un père avec Pierre, et ensemble ils ont eu chaud, mais ils ont fait la nique au shérif en transformant un procès qui aurait pu mal tourner en bonheur amoureux.

Finies les allées et venues chez les différentes mères adoptives. À l'avenir, son protégé dormira chez sa fiancée Naki, sa princesse aux cheveux noirs, soyeux et longs, qu'une roue de vélo va bientôt lui arracher tragiquement.

*

« Oh le mufle ! Je vote contre ! Je vote contre ! » s'écrie Thomas en écrasant l'autoradio de coups de poing comme s'il s'agissait d'un pilon à manioc. Hors de lui, il hurle au point d'en faire trembler les enceintes de la fourgonnette du SAMU. Délaissée sur la banquette arrière, Mélusine se réveille subitement. « Quelle heure est-il ? Où suis-je ? » demande-t-elle, frigorifiée, les pensées aussi brumeuses que le coton de neige dehors. « Oh ! Vous, la paix ! Dormez, et laissez-nous écouter », lui répond Thomas d'un ton sec, en continuant à marteler la radio avant de s'en prendre à son propre téléphone.

Sans le retard pris à cause de son accident sur la passerelle, il aurait déjà débarqué en studio pour interrompre cette mascarade de procès interactif, cette justice communautaire et solidaire qu'il hait de tout son cœur. Ce semblant de justice, fait à la va-vite et qu'il s'est promis d'éradiquer.

Évidemment, René ne répond pas. Ça m'aurait étonné ! Je l'aurai ce gamin ! Et ce shérif, une vraie mauviette. Il s'écraserait devant une araignée ! jure-t-il intérieurement pendant qu'au volant, Bertrand, le nouveau stagiaire du centre médical de Kuujjuarapik, un Canadien un peu simplet, sans la moindre agressivité, rempli d'amour et de croyances, baisse machinalement la vitre de sa portière pour cracher son chewing-gum et faire partir la tension qui l'opresse à ses côtés.

Alors que la camionnette avance avec prudence dans un brouillard venteux à couper au couteau, gyrophare en alerte pour ne pas percuter d'animaux sauvages ou de Ski-Doo abandonnés, Mélusine s'écrie :

« Je veux y aller !

– Où ? rugit Thomas sans même se retourner, emporté dans sa fureur.

– À la réserve communautaire ! Celle dont a parlé le shérif pendant l'émission.

– Moi, j’y suis déjà allé ! intervient Bertrand en levant le doigt comme à l’école.

Quel crétin celui-là, pense Thomas, se défendant de lui dire ses quatre vérités, car à l’instant, il décide de donner une bonne leçon à cette « niaiseuse », comme on dit chez lui, au Canada.

L’effet sur Bernard est fulgurant. Mis en valeur par une complicité virile, ce jeune chauffeur fait comprendre à l’avocat qu’il le suivra dans le piège tendu à cette Française trop curieuse. Après tout, elle l’a mis lui aussi en danger en oubliant de fermer les narines à la sortie de l’avion.

À ses côtés, galvanisé, Thomas lui donne un sérieux coup de coude.

« Laisse-moi lui expliquer, dit-il en faisant le malin. Chère mademoiselle, ou madame... on ne sait toujours pas, commence-t-il alors avec un sourire ironique. Hormis les personnes autorisées comme votre honorable serviteur, fait-il dans une révérence, sachez qu’aucun Blanc n’entre chez les Cris. Du moins, pas en ce moment.

– Mais ils font bien partie du village ? dit Mélusine, transie de froid.

– Nuance, mademoiselle... madame... Ils jouxtent le village ! reprend-il en écartant les lèvres comme en plein concours d’éloquence. Voyez-vous, il y a encore peu de temps de cela, les deux moitiés de Kuujjuarapik avaient déclaré la trêve.

– Tant mieux ! s’écrie-t-elle, l’interrompant.

– Pour fêter l’événement, René, l’animateur que vous venez d’entendre dans ce torchon d’émission de radio, n’a pas trouvé mieux que de faire déménager les congélateurs des deux réserves dans un seul et unique bâtiment.

– Et vous savez où ? lance Bertrand en étirant le cou dans son rétroviseur. Dans le hangar de l’ancien aéroport !

– Et c’est à cause du délinquant, ce jeune qui a rasé tous les chiens, que les Cris et les Inuit se sont de nouveau déchirés, les uns accusant les autres, et vice et versa. »

Se délectant d’un plaisir sadique, Thomas fait une courte pause avant d’enfoncer le clou.

« Ici, c’est le Far West ! Vous venez de débarquer chez les sauvages. N’oubliez jamais que les Cris sont des Indiens, et leurs voisins inuit ne valent pas mieux. Des graines de voyous, tout ça. »

Mélusine n’en croit pas ses oreilles. Où avait bien pu passer la tranquillité posée dont le juge-avocat avait fait preuve dans l’avion ? Cette façon de prendre plaisir à expliquer la violence la subjugue. Que penser d’un homme, juge le jour, avocat la nuit, assistant social à ses dépens, qui défend ses clients avec la même hargne qu’il met à les détester et à les punir ? Mais qui te dit qu’il les hait vraiment ? lui murmure sa petite voix intérieure. Peut-être est-ce justement parce qu’il aimerait les voir vivre dans un monde meilleur, qu’il en parle avec ce détachement ?

Occupée à penser en essayant de remonter sa couverture de survie, elle rate le nouvel assaut de Thomas. D’une tape sur sa chapka, il vient de sommer son acolyte de le laisser parler et de ne plus jamais intervenir.

« En période de glaciation de la banquise, continue-t-il, les Cris de Kuujjuarapik deviennent cannibales ! »

N’ayant visiblement pas compris le message, Bertrand s’interpose.

« Oui ! Ils dansent toute la nuit en coupant les extrémités de leurs ennemis. Il y a du sang partout. Les doigts des mains sont lavés et séchés pour accrocher les outils. Et quand il y a des restes, ils les mettent dans les congélateurs communautaires, à la place des victuailles réservées aux habitants. »

Effarée, Mélusine a d'abord du mal à le croire, mais elle repense aux caisses de rennes entreposées dans l'avion. Coupée par les tumultes du vol, elle n'avait pas eu le fin mot de l'histoire. Si ces caisses contenaient bien des rennes comme Thomas le signalait, il avait bien fallu les découper en morceaux pour les y loger ? Oui, se dit-elle, je suis là, envoyée spéciale pour casser les cadres et penser en dehors du modèle occidental. Je fonce ! Avec une énergie retrouvée, elle plonge la main dans le sac sous la banquette pour y extraire son dictaphone. D'un doigt lourd et engourdi, elle en fait démarrer l'enregistrement.

Mais avant même d'avoir pu se justifier, Mélusine reste scotchée à la banquette. Une décharge électrique vient de lui traverser le corps. La douleur est telle qu'un fer à repasser chauffé à blanc dans ses chairs n'aurait pas causé autant de dommages. Une terrible envie d'uriner la fait chavirer, elle manque de s'évanouir. De son siège, Thomas ne lui en laisse pas le temps. Apercevant le dictaphone, il enlève sa ceinture de sécurité pour lui remonter la tête sur le coussin. Puis, le buste tourné de tout son long, il lui ordonne de lancer l'enregistrement.

« Allez-y ! Vous voulez des explications, on va vous en donner ! »

Le coulis glacé continue sa route le long de ses vertèbres. Déboussolée et prise de cours, Mélusine ne sait plus si elle a chaud ou de nouveau atrocement froid. En vérité, elle n'a plus à se poser de questions. Thomas vient de renverser les rôles. À présent, c'est lui qui s'interviewe.

« Comment ? On ne vous a jamais parlé du "Bal" ? »

Le silence qui s'installe finit de la terrasser. Elle meurt d'envie d'en savoir plus, mais qui sait si Thomas dit vrai ? Sa voix a brusquement changé. Joue-t-il la comédie ? Il a pourtant l'air si sincère...

« D'après ce que l'on en dit, affirme-t-il, dictaphone en main, la cérémonie des glaces se déroule la nuit. Elle est destinée à assurer la profusion de la pêche et de la chasse pour l'année à venir.

– Et ce n'est pas la peine d'aller voir le Bal ! pouffe Bertrand qui n'arrive plus à s'arrêter de rire.

– Pourquoi ? demande Mélusine qui n'a qu'une envie, courir y assister.

– Oh là ! On ne s'excite pas ! Vous n'y arriverez pas. En tout cas, pas plus que les autres », rétorque Thomas, agacé devant des yeux aussi gourmands.

L'avocat a lancé le coup de grâce, il savoure sa victoire. « Personne, vous entendez ? Personne n'a vu ce "Bal", aucun historien, aucun sociologue, aucun journaliste... Tous ceux qui ont tenté s'y sont cassé les dents. Il paraît que ceux qui s'approchent du défilé ont les yeux instantanément brûlés vifs. »

Dans la tête de Mélusine, ces avertissements ne pèsent pas plus qu'un flocon de neige. Venue à Kuujjuarapik pour découvrir la souffrance en terrain hostile et primitif, elle enregistrera tous azimuts. Son intuition lui conseille de suivre les deux premières pistes suggérées par les premières conversations de son arrivée. L'orphelin aux pieds coupés et ce « Bal » macabre.

« On vous a bien eue ! piaffe Bertrand dans un fou rire aussi bruyant qu'une attaque de coléoptères.

– C'est une légende cri rapportée par les Inuit ! lance Thomas dans la foulée.

– Tout est faux ! parvient à articuler le chauffeur, frappant le volant pour donner du corps à son exultation. Autant vous dire qu'elle est archi, ar... chi orientée ! » ajoute-t-il, fier de lui, en claquant la langue comme un ivrogne.

Galvanisé par la réussite de son plan, Thomas en oublie même la familiarité du conducteur.

« Elle est fausse, la preuve : si cette légende existait vraiment, nous serions en plein dedans », dit-il ironique.

Mais sur le point d'ajouter quelque chose, il n'a pas le loisir de terminer. Une ombre énorme vient de se dresser devant les phares. Un hurlement retentit, les vitres explosent, l'ombre prend la fuite en boitant, et toutes les lumières du fourgon s'éteignent en même temps.

Quelques heures plus tard, quand on les interrogera au sujet de leur accident, pour la première fois depuis leur rencontre, Mélusine et Thomas tomberont d'accord. S'épongeant le front, l'avocat se souviendra d'un choc ressenti à l'avant du véhicule, penchant pour la thèse d'un renard bleu heurté en pleine course.

Or, ce que ni l'un ni l'autre n'osera avouer, c'est que ce bruit qui leur a déchiré les oreilles ne semblait pas provenir d'un mammifère, pas plus que d'entrailles humaines, mais d'une machinerie mal huilée, d'un moteur en panne... En tout cas, quelque chose de mécanique et de brinqueballant, comme si l'ombre aperçue ne collait pas avec ce cri mécanique qui disait tout et son contraire, à la fois criard et évanescent, sans commune mesure avec ce qu'ils avaient vu ou entendu jusqu'alors.

Peut-être même – songera Thomas les jours suivants, invoquant le surnaturel pour la première fois de son existence –, peut-être s'agissait-il d'un mélange. Homme, animal et robot : un démon ?

*

Sur fond d'écran, le visage de son père lui apparaît avec les accordéons alignés derrière lui. Depuis qu'elle est ici, le décalage est si flagrant que même son père, lui parlant en direct de sa salle de cours de musique, semble provenir de Mars.

Pas question d'alerter ses parents, mais l'avalanche d'accidents et de phénomènes étranges depuis son arrivée devient lourde à supporter. Il y a d'abord l'histoire autour de ce « Bal » d'animaux qui la hante. Dans la camionnette du SAMU, Thomas et le chauffeur ont joué avec son innocence, mais pourquoi, malgré leur démenti, y croit-elle dur comme fer ? Et puis leur accident sur la Grande Rue au retour de l'aéroport. Cette ombre échappée en boitant l'empêche de dormir et de travailler. Elle a besoin de savoir... Et ce n'est pas son chef ni ses amis à Paris qui la guideront. Seuls ses parents, habitués à observer les animaux de la campagne et fins connaisseurs des comportements de la nature, pourront la sauver.

« Alors, tu as vu des ours en vrai ? lui demande sa mère, les yeux brillants de vivacité.

À l'image, elle a beau reconnaître ses parents devant les pupitres et le banc des élèves de son père, ce début de conversation lui semble irréel, comme si, en pilotage automatique, elle réagissait en léger différé d'avec sa pensée. C'est finalement l'énergie de sa mère, gants de ménage et serpillière à la main, arrivée en retard, comme d'habitude, dans la pièce réservée aux liaisons Internet, qui lui remet les idées en place.

« Ils sont comme à la télé, tout blanc, les ours chez toi ?

– Tu me casses les oreilles ! dit son père, les mains sur ses sonotones. Pourquoi tu parles si fort quand tu t'adresses à l'ordinateur ? Assieds-toi et calme-toi ! » lui conseille-t-il, ayant retrouvé sa patience de professeur de musique.

« Bonjour, maman », sourit Mélusine, n'apercevant encore qu'une braguette de pantalon devant lequel pendouille un torchon. « Papa a raison. Baisse-toi, que je te vois à l'écran. La caméra est au-dessus, et le micro est...

– Oui, je sais, je sais ! l'interrompt sa mère exaspérée.

La caméra et le micro... Seulement, je ne les vois pas moi, tellement ils sont intégrés ! »

Et comme toujours, avec son art de dévier la conversation, sa mère la questionne sur ce qui impressionne le plus quand on débarque au Pôle Nord.

« Sinon, comment vas-tu, mon petit lapin ? Ça y est, ce mal de tête est parti ? Tu nous as fait une de ces peurs avec cette chute sur la passerelle. Si tu étais là, avec nous, à Lusignan, au bon air de la campagne, je te ferais des cataplasmes d'Arnica Montana pour éviter que ton sourcil ne gonfle. Comme après vos chutes de vélo avec Myrtille, tu te souviens, ma fée ? »

Pourquoi faut-il que les parents nous considèrent comme si on avait toujours cinq ans ? s'agace Mélusine en se sentant solidaire d'un grand nombre de trentenaires, considérés à vie comme des êtres stagnants. Elle adore sa mère médaillée du prix de meilleure institutrice du Poitou, une récompense que Mélusine a reprise à son propre compte, la transformant en meilleure maman du monde, mais il y a des moments où trop, c'est trop... S'apprêtant à riposter plus ou moins méchamment, un électrochoc la cloue alors littéralement sur place. Jamais son prénom dans la bouche de sa mère n'avait résonné de cette façon auparavant.

« C'est vrai, maman ! Je suis une fée, et je l'avais oublié ! »

Mélusine éclate de rire, heureuse d'appartenir à la légende du village et fière de régner sur les Mélusins, les habitants de Lusignan.

Dans l'écran, ses parents se regardent et, complices, ils rient sans bien comprendre pourquoi. Tandis que dans sa chambre de pension, elle se rappelle cette légende moyenâgeuse, la Fée Mélusine, princesse devenue sirène par la faute d'un mari trop curieux, roi de Lusignan et de Jérusalem.

À force d'entendre l'histoire de sa naissance, Mélusine

comprend qu'elle avait fini par ne plus entendre ni comprendre le sens de la légende.

« À l'époque, en m'appelant Mélusine, vous deviez déjà savoir que j'irais un jour chez les Inuit !

– Et pourquoi donc ? demande son père, intrigué.

– Le jour de mon arrivée ici, au *Caribou sympa*, la pension du village, j'ai découvert ma chambre tapissée de sirènes, une même femme à queue de poisson reproduite à l'infini sur les murs...

– Des gens bien ! s'exclame sa mère, persuadée de voir sa fille être la star du moment. Quel merveilleux cadeau de bienvenue ! Tu le mérites, tu travailles tellement.

– Moi, je n'y suis pour rien ! réplique son père. Je n'ai pas vendu la mèche sur ton prénom.

– Moi non plus, s'écrie sa mère dans un fou rire nerveux.

— Je sais bien, maman ! dit Mélusine. Tu n'as pas téléphoné chez Uugi le tenancier pour lui apprendre la légende de la sirène de chez nous. Mais quelle coïncidence ! Kuujjuarapik et Lusignan sont les deux seules villes du monde à s'être bâties sur une histoire de femme-poisson !

– Et la fée de Kuujjuarapik, elle s'est envolée elle aussi ? Parce que son mari l'a surprise toute nue, crie sa mère qui n'a pas baissé d'un ton, toujours prête à jouer aux devinettes.

– Tais-toi donc, laisse la finir ! réplique son mari, intrigué lui aussi par cette surprenante similitude.

– Tu y étais presque, maman ! À l'exception près que, d'après la légende, la femme transformée en sirène à Kuujjuarapik n'était pas une princesse, mais une simple villageoise. Une belle Inuit aux longues nattes brunes qui passait son temps à les défaire et à les repeigner avec les doigts pour séduire un chien de Kuujjuarapik.

– Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

– Son père lui a coupé les mains avant de la noyer !

– Mon Dieu, quelle horreur ! s'exclame sa mère, comme si sa fille parlait d'un fait divers.

– Son père, qui était pêcheur, ne voulait pas d'un mariage avec un chien, continue Mélusine. Il l'a donc emmenée sur sa barque et l'a lestée avec de gros cailloux pour la faire couler au large des îles Belcher.

– Eh ben ! l'interrompt son père, cherchant à se remettre de ses émotions.

– De ma chambre, je pourrai apercevoir les îles par temps clair. Elles sont juste en face de Kuujjuarapik.

– Pauvre gamine ! dit sa mère, le visage entre les mains, comme pour ne pas voir ce que son imagination faisait dérouler devant ses yeux.

– Chut ! Rassieds-toi donc, et tais-toi ! lui répète son époux, énervé par ses interventions intempestives, l'invitant cependant à ses côtés, d'un mouvement affectueux.

– Dans l'eau, la fille se débat tellement qu'elle parvient à se raccrocher à la barque. »

La joie mêlée au soulagement mutuel fait sourire Mélusine lorsqu'elle aperçoit les visages apaisés de ses parents.

« Mais aussitôt, le père prend son couteau et coupe les doigts de sa fille qui, depuis, vit toujours au fond de la mer gelée !

– Elle s'appelle Mélusine, comme toi, la fée de la banquise ? » lance sa mère, emportée par la magie.

De sa partie d'écran, Mélusine lève le pouce, signifiant à sa mère la pertinence de sa question.

« Pardon, j'aurais dû commencer par ça. Elle s'appelle Sanikiluaq. Ici, on dit que cette sirène malheureuse ne peut plus se démêler les cheveux. Si bien qu'aujourd'hui, à Kuujjuarapik, quand les pêcheurs reviennent bredouilles, c'est que les poissons sont restés prisonniers dans les cheveux de Sedna. Voilà, vous savez tout ! » conclut Mélusine,

étrangement soulagée d'avoir pu partager un morceau de son histoire.

Sur ces entrefaites, sa mère, soupçonnant sa fille d'être beaucoup plus angoissée qu'elle ne veut le paraître, cherche à lui alléger le cœur.

« Dieu merci, à Lusignan, toi, Mélusine, tu ne... Oh, pardonne-moi ! Je voulais dire, la fée Mélusine ne vit pas au fond de la rivière, mais dans un château qu'elle hante et qui est toujours là, devant chez nous, comme toi avec les îles de la petite Sedna ! »

*

À première vue, on dirait du bœuf bourguignon. Atablée auprès de la vieille Miko, Mélusine préfère ne pas imaginer ce que diraient ses parents, les plus grands amis des bêtes, s'ils savaient ce qu'elle a dans son assiette.

Dans un effort surhumain, elle tente de chasser l'idée de l'ours en sauce pour se concentrer sur Miko. Depuis le temps qu'elle attendait ça. Un premier contact en privé avec l'autochtone.

Le nez au-dessus de l'assiette, elle attend que ses cubes de viande refroidissent. Ses yeux scrutent le désordre de la pièce, puis s'intéressent au plat avec la précaution du laborantin sur une souche de virus Ebola. L'heure est grave. Pas à cause d'un nouveau microbe, mais de Thomas, le juge-avocat du village. Déterminé à coffrer le délinquant aux pieds coupés, il est déjà passé par là. Aux éclats d'os de baleine répartis sur le lino, aux armoires encore ouvertes et à l'état de la banquettes, Mélusine comprend la violence de la fouille. Foi de Miko, la vieille en connaît un rayon en matière de travailleurs canadiens, celui-là, ce fameux Thomas, lui a toujours inspiré le malheur. Maintenant que la tornade est passée, voilà sa prophétie vérifiée.

Après s'en être donné à cœur joie chez la sculptrice, Thomas a fait son tour dans Kuujjuarapik. Selon des témoins, il aurait inspecté chaque maison de fond en comble.

Des voisins l'ont aussi entendu injurier le shérif. Il paraît qu'ensuite, il a rhabillé la vieille sculptrice pour l'hiver. Elle s'en est pris plein la figure. Persuadé qu'elle cache l'orphelin dans son tablier, le suivant toujours à la trace, Thomas l'a traitée de bracelet électronique moustachu, foutu et ridé.

Prise de court, Miko n'a pas eu le temps de répliquer. Elle aurait pu lui bloquer la porte au nez. Mais par principe, un Inuit ne ferme jamais à clé son logis. Les maisons appartiennent à tout le monde. À Kuujjuarapik, comme ailleurs sur la banquise, on partage.

Les dégâts sont encore frais, mais pour le moment, l'urgence de Miko est ailleurs. Son fils d'adoption, Pierre, a disparu, et dans le même temps, elle s'est promis d'accueillir la jeune Française, venue spécialement pour parler.

Les visites d'étrangers sont rares à cette époque de l'année, Miko a sorti sa plus jolie vaisselle. Un récipient Tupperware en guise d'assiette et un couteau en plastique jaune vendu en lot au supermarché. Munie de cet attirail, il ne lui manquerait plus qu'une serviette autour du cou pour la ramener trente ans en arrière, à la cantine de l'école primaire de Lusignan.

La vapeur embue ses lunettes, mais elle n'a pas besoin d'y voir clair pour entendre la sculptrice se lever, éteindre la radio, ouvrir le frigidaire et venir poser la bouteille de ketchup devant son assiette.

« L'ours blanc, sans tomates, ça n'a pas de goût. »

La voilà prévenue. Bien que pour le moment, seul l'aspect filamenteux des carrés bouillis, dominés de grosses veines de cartilage marronnées et rouge foncé la préoccupent.

Pas d'odeur particulière. Mais si... C'est bien cela... La seule comparaison possible viendrait du bœuf bourguignon que sa mère leur cuisinait à l'époque où elle vivait encore à la maison avec Myrtille. Que dirait sa sœur devant une assiette d'ours blanc ? Si peu de temps depuis son départ de Paris, et sa famille lui manque déjà.

Mon Dieu, quelle chaleur dans cette cuisine ! Bêtement, Mélusine cherche sa fourchette avant de réaliser qu'elle doit, une fois pour toutes, apprendre à abandonner ses réflexes d'Occidentale. Les gerçures, les plaies et le noir qu'elle aperçoit sous les ongles de Miko, de minuscules mains bâties comme des quenelles lyonnaises, se sont posés sur ses mains. La souffrance qu'elles véhiculent lui prouve que la légende autour de Miko, la plus ancienne du village, dit vrai. La vieille a passé sa vie à se faire mordre par le froid.

« Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

– Avant hier, il jouait avec le vent. À la nuit tombée, il a pris mon Ski-Doo pour aller dans son igloo, comme il le fait souvent.

– Je croyais que vous en aviez la garde ! s'exclame Mélusine, déjà au courant. Le garçon ne dort plus ici ? »

Avant de continuer, Miko jette un coup d'œil furtif par derrière, puis vers le mur devant comme un Est-Allemand à la recherche d'oreilles de Moscou. À sa mine soudain défaite, Mélusine comprend l'effort pour se livrer, à brûle-pourpoint à une inconnue.

« Depuis tout bébé, il a besoin d'aller dans un igloo.

– Mais pour y faire quoi ? demande la jeune linguiste, étonnée.

– D'habitude, au petit matin, il revient. Je vous le dis, il jouait devant la maison. »

Avec une lenteur de plus en plus marquée du débit,

Mélusine devine les premiers signes de fatigue. Quel âge lui donner ? La politesse l'oblige à ne pas demander ; Miko saurait-elle d'ailleurs y répondre ? Pourtant, devant ses yeux d'une incroyable vitalité, on la croirait capable de soulever la banquise tout entière. Pour Mélusine, il n'est pas question de l'angoisser plus que nécessaire, mais pour sa mission, elle s'est juré de rencontrer l'orphelin. L'urgence de la situation nécessite quelques précisions.

« Que fait-il chaque soir dans un igloo ? »

La bouche de travers, la vieille femme aspire sa salive en giflant l'air ambiant. Une grande brassée dans le vide comme pour chasser les moucheron l'été, au bord de la rivière de la Baleine. À la pension, Uugi lui avait dépeint un portrait touchant, bariolé d'amitié et de profond respect pour Miko. Cependant, avec un soupçon de franchise en plus, le tenancier aurait mieux fait de lui parler des répliques cinglantes qu'elle envoie à tout bout de champ.

« Il va chercher ses pieds ! Qu'est-ce que j'en sais, moi ! Il boit, il fume, il joue à la console. Il fait ce qu'il a à faire... Personne ne sait. Quand il part, même ma fille Naki n'a pas le droit de le suivre. Qu'est-ce que vous voulez savoir ? »

Interloquée par la vitesse de frappe, Mélusine s'excuse d'insister.

« Miko, vous êtes formelle... »

– J'ai vu que la nuit tombait, et comme je vous l'ai déjà dit, il n'était plus devant la maison à jouer avec le vent. J'ai donc envoyé ma fille le chercher au saloon d'Uugi. »

La vieille, comme gênée aux entournures, hésite à ajouter quelque chose. Mélusine s'en rend compte, mais fait mine d'ignorer le malaise.

« C'est qu'il aime bien les mojitos... finit par lâcher Miko. Quand Naki est entrée dans le bar, Uugi passait le balai. Son saloon était vide.

– Peut-être est-il allé boire ailleurs ? Au supermarché, ils vendent aussi de la bière...

– Rien ! Naki a fait le tour du village. Pas de Pierre, nulle part et...

– Attendez ! l'interrompt Mélusine. Après le cours, c'est ça ? Vous avez bien dit qu'il a disparu après un cours... Pierre l'orphelin allait donc à l'école ? »

Elle ne comprend plus rien. Le matin même, en sortant de sa chambre à la pension du *Caribou sympa*, Uugi, déjà en train d'astiquer les bibelots de son bar, lui avait expliqué que Pierre, l'orphelin aux pieds coupés, purgeait sa peine de prison chez Miko. De plus, elle n'avait pas rêvé. Malgré sa sensation d'avoir le cerveau dans un bocal de formol à moins quarante degrés Celsius et ses entrailles fermentant dans un bac à compost, elle avait entendu l'émission de René dans la camionnette du SAMU. Comment ne pas se souvenir de cet animateur radio ? Une voix de prince charmant, douce et ferme à la fois. Si mes souvenirs sont bons, pense-t-elle, la peine prononcée pour le garçon raseur des chiens du village consistait à lui apprendre à réparer des filets de pêche pour rapporter de quoi dédommager les communautés cri et inuit, et ainsi rétablir l'équilibre du groupe.

« Cet enfant ne saura jamais lire un livre », se lamente la vieille femme.

À ses yeux mouillés et au mouvement de balancier du cou, Mélusine se demande si la Miko n'est pas en train de se maudire d'avoir agi trop vite, croyant que ses ennemis, les Indiens cris avaient fait le coup. C'est elle qui a retrouvé des poils de chien dans ses sculptures. C'est elle qui s'est aussitôt précipitée chez René pour qu'il aille réveiller le shérif.

« Vous avez beaucoup du chagrin », lui lance Mélusine avec l'envie de la prendre dans ses bras.

« Mais au fait, quel livre... ? » demande-t-elle soudain en repensant à leur conversation. Vous venez bien de parler d'un livre que Pierre ne saura jamais lire ? Répondez-moi, c'est important », continue Mélusine, les paumes sur les mains de Miko, savourant l'exquise chaleur de sa peau. « Miko, soyez franche. Je ne suis pas de votre culture, mais je veux vous aider à retrouver l'enfant. Pour cela, j'ai besoin du maximum de détails. »

Dans un élan de compassion, elle sort de sa poche un mouchoir en papier et le lui tend. Mais aussitôt, la vieille lui fait une vilaine grimace, snobe la proposition d'un rapide coup de double menton, se mouche dans sa manche et racle ses larmes sur son avant-bras.

« Le livre est ici, sur cette table, avec vous et moi. »

À cet instant précis, le cœur de Mélusine se soulève. Dans un élan d'espoir, elle scrute la nappe, puis, n'y trouvant rien, ses yeux reviennent sur le canapé, inspectent ensuite le parquet, puis la table basse, repartant en sens inverse de façon à couvrir tout le périmètre de la salle à manger. Son appétit féroce cisaille le moindre contour de mur, mais bien vite, malgré l'ampleur de sa bonne volonté, elle est forcée d'abdiquer.

« Il n'y a pas de livre ! » s'écrie-t-elle, mâchée par la défaite.

L'autre main en appui contre l'assiette, Miko pouffe de rire. Mélusine ne comprend plus.

« Ne cherchez pas là, mais là, là et là ! » lui dit-elle en écartant les bras vers le plafond, les murs, puis la fenêtre, comme Moïse face à la mer. Mélusine n'est guère plus avancée. Calme-toi, et réfléchis, s'oblige-t-elle à se dire pour ne pas renoncer. Si Miko était vraiment si sénile que cela, pourquoi jouirait-elle d'une si bonne réputation dans le village ?

« Mon enfant, vous croyez déjeuner chez une artiste, mais en réalité, vous êtes à l'école où plus personne ne va plus : l'école de la nature ! Et c'est moi l'institutrice ! explique-t-elle, fièrement.

– Ma mère aussi est institutrice, s'écrie Mélusine, rassurée sur la santé mentale de Miko.

– J'apprends à Pierre à déchiffrer la couleur du ciel et le son des pas sur la glace. La règle est aussi valable pour vous. Méfiez-vous, jeune fille !

– Me méfier de quoi ?

– Des filets de pêche ! Méfiez-vous des filets et de tous les pièges de la mer gelée. Vos pas sur le sol, écoutez-les. En ce moment, la nature bouge. Il faut la respecter. Nous sommes en période de glaciation. »

La présence d'un photographe dans la pièce aurait surpris Mélusine, cognant du poing sur la table comme un ivrogne. Se traitant de tous les noms, elle crie : « Le Bal ! La période de glaciation de la banquise ! Thomas m'a dit la même chose dans la camionnette. J'aurais dû y penser. Bon sang, quelle idiote !

– Doucement ! Doucement... dit Miko. Vous ne pouviez pas savoir. Chez nous les Inuit, la lecture ne se dit pas en un seul mot, mais en une phrase : "Se tracer un chemin, avancer sur la neige vierge." Aujourd'hui, les jeunes ne savent plus écouter le sol ni prévoir les dangers du ciel. »

Emportée par son enthousiasme, Miko s'essouffle. Aussitôt, Mélusine lui tend son verre d'eau et leur conversation repart de plus belle.

« Vous étudiez le langage, vous aussi, n'est-ce pas ? »

– C'est mon métier, oui. Je suis linguiste, et pour une mission de recherches, je dois rencontrer Pierre, l'orphelin de Kuujjuarapik. »

D'ordinaire, lors de venues de collègues étrangers à

Paris, Mélusine sait très bien faire miroiter l'aura de Paris, de sa tour Eiffel, de sa baguette, de ses restaurants. C'est sans doute la première fois qu'elle tombe nez à nez avec une interlocutrice totalement ignorante de ce qu'est la France, d'où elle se trouve et du prestige dont elle jouit de par le monde. De ses doigts boudinés, Miko lui serre les phalanges.

« Je vous apprendrai...

– L'inuktitut, la langue des Inuit, vrai de vrai ! s'exclame Mélusine, revenue en enfance, dans la classe de sa propre mère.

– Non, pas l'inuktitut, la langue inuit, lui répond sèchement Miko. Pour ça, quiconque au village pourra vous apprendre. Moi, je vous apprendrai à éviter les tempêtes. Vous fumez ?

– Non.

– Tant pis.

– Pourquoi tant pis ?

– Nous aurions pu avancer ensemble jusqu'à la rivière de la Baleine. Je vous aurais appris à fabriquer des joints de mousse de chêne polaire.

– Miko, C'est déjà très bien. Mille fois merci ! lui dit Mélusine en la serrant très fort dans ses bras. Nous allons le retrouver. Avec vous, Pierre est à la meilleure école du monde, dans la meilleure famille du monde ! »

Mais quelle étrange coïncidence, songe-t-elle tout à coup, en rajustant la nappe.

À ses côtés, Miko ne bronche pas. Fidèle à la nature de son peuple, elle laisse parler son interlocuteur. Les mots sont de grands enfants qui marchent tout seuls. Ils ne viennent que s'ils ont envie de se montrer. A-t-elle vraiment envie de savoir ce que la jeune occidentale a dans le cœur ? De toute façon, il lui suffit d'observer. La nature

parle d'elle-même. Dilatation des pupilles, accélération de battements sur les tempes, suee et changement d'odeur, Miko a le nez fin.

« Maîtresse ! lance Mélusine en la regardant droit dans les yeux. Je me trouve exactement dans la situation de Pierre, avec vous. Ma propre mère est institutrice, elle m'a appris à lire au Cours préparatoire. »

Visiblement émue, Miko lui reprend les mains. Les marques de sa fatigue ont totalement disparu.

« Avant de prendre sa retraite, renchérit Mélusine, elle a passé sa carrière en classe de CP, le Cours préparatoire, chez nous, en France. C'est l'année la plus importante de l'apprentissage. Il s'agit d'apprendre aux enfants les bases de la lecture. Ma mère s'est épuisée au travail, mais elle dit toujours que... »

L'émotion la submerge, sa respiration trébuche. Le souffle court, la jeune femme s'excuse, puis reprend la bonne rythmique d'une voix en apnée, nasillarde, venue de très loin.

« Ma mère dit toujours qu'elle s'est épuisée au travail, mais que pour rien au monde elle n'aurait choisi une autre classe que le CP.

– Je la comprends, sourit Miko. Moi aussi je connais cette satisfaction d'apprendre à lire, la joie de rendre nos enfants autonomes. Votre maman est une femme formidable. »

Contre toute attente, le visage de Mélusine se ferme.

« Maman... » se surprend-elle à dire à Miko. Un jet de salive rouge lui sort alors de la bouche. Bizarrement, comme si elle l'avait prévu, Miko lui tend la serviette en papier posée sous le couteau. Mélusine s'en empare et crache un morceau sanguinolent. Les deux femmes regardent ensemble l'intérieur du Kleenex. La force de sa mâchoire lui a coupé un bout de langue.

« Vous êtes la première, dit-elle à la sculptrice en zozotant. La première à savoir que j'étais jalouse à mort ! L'école ou la maison. Enfant, je ne savais plus faire la différence entre qui était qui. Ma mère institutrice ou ma mère maman, celle que j'embrassais et qui veillait sur nous. Devoir partager ma maman-maîtresse avec ceux que je n'aimais pas. Malade, oui, j'en étais malade. Cette jalousie me rongeaient les sangs. Il fallait que je m'en débarrasse. C'était elle ou moi. »

Pour l'apaiser, Miko lui caresse les cheveux. Or, comme sous l'emprise d'un sortilège, au lieu de la calmer, ce geste la rend encore plus agressive. Que m'arrive-t-il ? se demande-t-elle avant de sentir monter des ardeurs d'arracheur de tête. Une bouffée d'air chaud lui passe rapidement dans l'œsophage. Tel un ours blessé, elle fixe Miko et, ne s'appartenant plus, elle lui mord deux phalanges. S'ensuit une impression sensationnelle d'avoir planté ses crocs dans du boudin blanc.

« Vous savez ce que j'ai en fait de mes camarades du cours de CP à Lusignan ? demande-t-elle sans transition. Ces enfants me faisaient de l'ombre... Je les ai tous empoisonnés. »

C'est sans doute cette plénitude, ce sentiment diabolique de n'avoir rien à faire ni à penser, sinon d'être là, de respirer et de s'en contenter, que sa sœur Myrtille voulait lui expliquer quand Mélusine lui reprochait de gâcher son temps dans les spas des palaces parisiens. L'écoute silencieuse de Miko valait toutes les psychanalyses, tous les enfers, et toutes les crèmes apaisantes du monde.

Le sang jaillit de sa langue mutilée, et Mélusine aime sa douceur onctueuse. Pendant que le liquide lui remplit la bouche, elle l'imagine se mélanger à la sève des doigts de Miko. Curieusement, les deux femmes semblent ne rien

ressentir de leurs blessures, comme anesthésiées par l'intensité de la douleur. Auréole vaporeuse au salon, bien-être communicatif et silence profond que Miko, jusqu'ici impassible, n'hésite pas à briser.

« Votre ours est tout froid ! Attendez un peu, je vais vous le passer au micro-ondes. »

*

Comme à son habitude, sa mère avait parlé à toute vitesse, un débit de mitraillette, mais avec cette douceur et cette générosité qui en font une femme d'une intelligence rare, beaucoup plus préoccupée par les autres que par son propre bonheur.

« Prends le temps de t'asseoir ! » lui dit Mélusine, inquiète de la sentir si nerveuse.

Par précaution, elle a déplacé son bureau et tourné les tabourets en peau de caribou en face du mur de sa chambre, à la pension. De cette façon, sa fenêtre n'apparaît pas à l'écran. Depuis son accident avec la camionnette du SAMU, Mélusine se sent comme sa mère, anormalement agitée. Pourquoi s'attriste-t-elle de petits riens ? Par exemple, ce gris de banquise. Un sol décevant, constamment boueux avec, au loin, un ciel imperceptible tellement il est épais et brumeux lui aussi. Pour Mélusine, l'envers du décor est à des kilomètres des reportages télé, à l'opposé du blanc immaculé qu'elle s'efforce encore de faire miroiter à ses parents. Pourquoi cette frousse de les décevoir ? Heureusement pour elle, pour le moment, elle ignore encore qu'elle va vite s'enfoncer sur les mers et les rivières et découvrir la surprenante palette des blancs de banquise.

« Quelle prouesse technique ! » lance son père, après s'être extasié sur la qualité de la fibre optique en milieu polaire. Une image parfaite à des milliers de kilomètres du

Poitou, il a du mal à s'en remettre. En face de lui, en direct dans l'écran, sa fille aînée lui trouve un air coquin – cette malice qu'il a dans les yeux le jour des poissons d'avril ou lorsqu'il leur racontait, avec Myrtille les contes de Nif Nif, Naf Naf et Nouf Nouf, les trois petits cochons.

« Tiens-toi bien ! dit subitement sa mère, s'agitant sur sa chaise. Entre toi et nous, il y a 8202 kilomètres exactement !

– C'est pas formidable, ça ? commente son père, heureux de lui apprendre sa trouvaille, l'existence d'un nouveau logiciel de calculs de distances terrestres.

– C'est un coup du sort, ma chérie. Tu es tombée sur Kuujjuarapik, la jumelle de Lusignan. Les deux villages ont le même nombre d'habitants ! Ton père est allé spécialement à la mairie vérifier les chiffres. Pour Lusignan on compte aujourd'hui 2557 habitants. Le maire et tous les Mélusins sont au courant, ils sont fiers de toi. »

Avec l'arrivée d'un nouvel ordinateur dans la maison de son enfance, elle n'aurait jamais imaginé ses parents devenir de véritables geeks ! Sans jamais apprendre le langage ni les codes informatiques, ils ont compté sur leur seule intuition et ont adopté les règles de l'Internet en un temps record. Comment font-ils à leur âge pour rester aussi vifs d'esprit, prêts à s'engouffrer dans la moindre nouveauté des générations suivantes ? Les chiens ne font pas des chats, pense-t-elle tout à coup. Peut-être que je suis devenue linguiste pour ça, pour pouvoir comprendre les gens, moi aussi.

« Pour Kuujjuarapik on a ratissé large : leurs hameaux s'étendent sur des centaines de kilomètres. Ce n'est pas comme chez nous ! » précise son père, la coupant dans ses réflexions. Comment ils font là-haut, chez eux, pour organiser les réunions municipales ? lui demande-t-il séance tenante, prêt à lui donner tous les détails de ses démarches.

Par temps calme, mais surtout sans cette horrible ombre

qui lui ronge à nouveau l'esprit, Mélusine aurait trouvé la patience d'écouter ses parents, mais à l'heure qu'il est, dans un état de nerfs hors du commun, aussi brûlante qu'un parterre de sauna, elle bouscule son père, et par là même le cours des événements.

« Papa, tu veux me demander quoi ?

– Le maire, je l'ai rencontré à la boulangerie et...

– Zut à la fin ! Je m'en fiche du maire de Lusignan. Avance ! »

À se perdre dans les détails, son père ennuerait un iceberg. Mais elle connaît son humour et ses fantaisies, elle les a toujours appréciés, alors pourquoi avoir laissé échapper sa mauvaise humeur ? À présent, elle s'en veut. Pendant combien de temps encore ses parents devront-ils payer la rançon de son mal-être ? C'est sans doute la première fois que Mélusine ose les brusquer de cette façon. Pourtant, à l'écran, son père n'a pas l'air de s'en soucier ; elle le devise, le soupçonnant de ne pas avoir entendu.

« Pour les calculs de populations, une ville de petite taille comme Lusignan, c'est facile : tu as les bourgs, les lieux-dits, tu fais l'addition et le tour est joué. »

Sur l'écran, Mélusine le voit se frotter les mains avant de poursuivre avec l'assurance du connaisseur, celle de ses cours de solfège.

« Mais chez vous, là-haut, tiens-toi bien... fait-il en pointant le doigt. Les Cris et les Inuit qui t'entourent ont des cousins qui habitent aussi Kuujjuarapik, mais tellement loin sur la banquise qu'ils sont éloignés de plus de deux cents kilomètres les uns des autres. »

Dépitée, Mélusine préfère le laisser finir.

« Il faudra que tu m'expliques comment, avec des villageois aussi dispersés, ils font pour organiser leurs conseils municipaux en pleine semaine. »

Pendant qu'il s'interroge, Mélusine observe sa mère, surprise de la voir faire la danse de Saint-Guy. Ne tenant plus en place, elle se met à frétiller, les fesses comme sur un nid de puces. Puis, d'une grande claque sur l'épaule, elle bouscule son mari qui tousse pour lui faire croire qu'il n'a pas mal.

« Dis-lui ! dit-elle impatiente, tournée vers son époux.

– Oui, c'est qu'on se demandait...

– Vas-y, quoi ? s'écrie Mélusine, les trouvant tout à coup insupportables.

– On en a parlé au maire...

– Assez de blabla, papa ! Pas de manières, parle ! rétorque-t-elle sans y mettre les formes.

– Il est d'accord...

– D'accord pour quoi ? »

Sur l'image, la jeune linguiste voit son père et sa mère se regarder dans un même élan d'orgueil et d'amour.

« On a dit au maire qu'à ton retour, tu seras en sirène sur le char lors du banquet du jumelage.

– Quoi ? hurle-t-elle, soudain prise de panique.

– Tiens, tu vois ! Je t'avais dit qu'il fallait attendre avant de lui en parler !

– Ta mère voulait te réserver la surprise, mais Myrtille et moi, on a estimé qu'il valait mieux que tu le saches au plus vite. Comme ça, sur place, tu peux déjà préparer ton intervention.

– Qu'est-ce que vous racontez ? Le banquet ? Quel banquet ? Et Myrtille, qu'est-ce qu'elle a à voir avec ça ?

– C'est vrai que tu n'es pas dans nos têtes ! » sourit son père en cherchant le regard approbateur de son épouse. J'aurais dû commencer par-là, évidemment, dit-il en haussant les épaules. Vas-y, toi, fait-il en direction de sa femme.

– Vu ce que tu nous as dit sur la ressemblance des deux

fées dans les légendes de Kuujjuarapik et de Lusignan, nous avons créé le premier jumelage franco-inuit !

– Oui, ma chérie. Félicitations ! s'exclament-ils en chœur, se rapprochant de l'écran pour bien montrer leurs paumes.

Sans le mur derrière son tabouret et sans ce solide sens terrien, bien ancré au potager d'une famille qui l'a toujours sauvée de ses déprimés, Mélusine serait tombée à la renverse. Pourquoi une telle idée, et surtout pourquoi en son nom, elle qui n'a pas avancé d'un pouce dans sa mission ? À peine a-t-elle achevé la liste de ses questionnements qu'elle aperçoit au centre de l'écran une marionnette géante gigotant derrière ses parents. Incapable de mettre un nom sur l'animal en question, elle voit cette énorme bête brandir des nageoires en tissu.

« Mais, c'est... C'est...

– Oui ! C'est moi, ma caille ! Je suis une grosse baleine ! lui crie sa sœur, gonflant exagérément les joues tout en ôtant son déguisement. Avec pap » et mam », on a même commencé à fabriquer les costumes du char de la cavalcade du jumelage.

– Toi, Myrtille... À la maison ? »

Mélusine n'en revient pas. Myrtille chez les parents... Cette sœur, urbaine jusqu'au bout des doigts et qu'il faut d'habitude traîner pour qu'elle se rende à la campagne. Prise ainsi au dépourvu, elle a le sentiment d'être tombée dans un piège.

Ce stratagème familial s'avère d'autant plus difficile à supporter qu'elle se trouve à l'autre bout du monde, aux premiers jours de sa mission, entourée de visages dont elle ne comprend pas les codes, source de l'étrange sensation d'avoir été parachutée dans un monde laiteux dont elle n'a pas la notice.

« Qu'est-ce qui t'amène à Lusignan ? » redemande-t-elle à Myrtille, désolée de la banalité de sa question.

L'entourant de ses deux bras, sa mère, excitée comme une Américaine à Paris, entraîne Myrtille, sautillant d'une jambe sur l'autre avant d'inviter ses deux compères à danser et applaudir de concert.

« Myrtille est venue nous annoncer LA nouvelle ! »

L'entendant insister sur le « la », Mélusine se méfie. Quand sa mère parle comme ça, elle peut s'attendre à tout.

S'approchant de l'ordinateur, elle en scrute l'écran avec un air d'inspecteur des impôts. Impeccable, tirée à quatre épingles comme toujours ! songe-t-elle en dévisageant sa sœur. Paupières pourpres, rouge à lèvres pétant, chemisier de soie et collier d'or autour du cou ; sous son déguisement, Myrtille apparaît telle qu'elle a toujours été : une diva.

L'œil fixe, Mélusine observe Myrtille, prenant soudain conscience de leurs différences. D'un côté, Mélusine, l'intello qui se laisser aller, et de l'autre, Myrtille, princesse peu cultivée, mais comme un poisson dans l'eau dans son univers de mode et de design.

À dire vrai, aussi incroyable que cela puisse paraître, le luxe des vêtements et la qualité des bijoux de Myrtille la rassurent. Qui l'eut cru ? Mélusine, réconfortée par la mode, elle qui ne cesse de reprocher à sa sœur la futilité de son milieu.

L'inconfort et les paradoxes du Grand Nord ont cette vertu de décontenancer les préjugés les plus revêches.

Sans signe avant-coureur, Myrtille se détache de ses parents pour les embrasser à tour de rôle avant de poser ses lèvres sur l'écran en direction de Mélusine. Puis, bombant exagérément le torse, elle se recule lourdement, soupesant son soutien-gorge tout en se caressant le ventre.

« Je suis venue leur dire que... »

– Elle est enceinte ! » intervient sa mère qui ne peut plus tenir sa langue.

Pas une seconde pour en placer une. Avant d’avoir pu ouvrir la bouche pour féliciter Myrtille, Mélusine entend la joyeuse compagnie se racler la gorge dans un mouvement parfaitement synchrone. Le trio familial se met sur-le-champ en culotte, s’empare de perruques de feutrine à bec de bernache, les oies migratrices des régions polaires, de tutus et d’une paire de collants gris. C’est ensuite sa mère, juchée sur un escabeau, que Mélusine découvre en train de les grimer de moustaches de phoque avant de donner le coup d’envoi. Le récital jaillit dans une farandole aquatique, les trois ahanant les mains jointes, un ballon sur le nez, comme dans les attractions de Walibi.

« Lusignan-Kuujuarapik ! Kuujuarapik-Lusignan ! Une cousine est née ! Vive toi ! Vive les Mélusins, et vive les Kuujuarapikiens... Kuujuuarapikons... Kuujuarapikois ? »

La connexion hoquette. L’écran se brouille et meurt dans un silence qui en dit long.

Pendant ce temps, dans la salle de cours d’accordéon, les armoires à partitions et les instruments de concert sont toujours là, trônant derrière les fêtards.

La pièce a retrouvé son calme, mais chez les joyeux lurons, on se regarde et on s’inquiète :

« Ils s’appellent comment, là-bas ? Mélusine, au secours ! Tu ne nous as pas répondu ! »

*

Dans la maison de Miko, les réflexes reviennent en courant.

To be all thumbs, avoir tous les pouces, disent les Anglais pour traiter quelqu’un de maladroit. Pourquoi ces doigts l’ont-ils autant marquée à l’université ? s’interroge Mélusine en se souvenant de son étonnement sur les bancs

de la faculté, lors du premier cours de traduction comparée. Quinze ans la séparent de sa vie estudiantine, et pourtant, l'émotion reste la même face à l'écart de l'expression « avoir deux mains gauches » utilisée en France.

Dehors, une sorte de milk shake au yaourt, un brouillard pâteux colle aux habitations. Le vent n'a rien à voir avec celui des tempêtes de ces derniers jours, mais il souffle quand même suffisamment fort pour empêcher un groupe de sternes arctiques de se poser sur la banquise. Grâce à Uugi, le tenancier de la pension qui l'a prise sous son aile, Mélusine sait maintenant reconnaître leur vol au-dessus du village. Il lui a fallu du temps pour les distinguer d'autres oiseaux, mais elle a fini par leur trouver une ressemblance avec les canards colverts que ses parents observent près des plans d'eau. À la différence des colverts, les sternes ont une queue en deltaplane et un bonnet de plumes noires sur le haut de la tête. Par sécurité, Uugi a fait conduire Mélusine chez la sculptrice. Un de ses cousins s'est chargé de l'affaire en Ski-Doo.

Avant de partir, Mélusine a eu droit à une série d'explications sur les périodes de migrations des oies sauvages. Avant que la couche de glace ne devienne trop épaisse, les grands oiseaux profitent de zones d'herbes et de mousses encore découvertes pour voler plus près des toits. En une seule vie, raconte le vieil Uugi, la sterne, qui se déplace d'un pôle à l'autre, aura accompli près de trois allers-retours de la Terre à la Lune.

Arrivée à bon port, Mélusine s'est d'abord sentie étouffer tant la maison de Miko est surchauffée. Sur les chaises en plastique, elle se brûle les fesses, mais ravie d'avoir convaincu la sculptrice de lui apprendre l'inuktitut, elle se tait, tentant d'oublier la sueur de son pantalon. Brusquement, ses yeux tombent sur la trace de ses crocs, deux

plaies encore bien rouges sur les doigts de Miko.

Comment a-t-elle pu lui faire ça ? L'incompréhension, le remord, mais surtout la honte et l'impuissance à réparer son crime lui donnent le sentiment d'avoir été scalpée de l'intérieur. À cause des rides sur la peau écorchée, la croûte n'a pas pu sécher, les blessures forment une demie-lune surmontée d'un liquide visqueux aux reflets orangés, comme de la crème caillée.

À la fixer avec une telle intensité, Mélusine songe aussitôt à sa mère, ou plutôt aux oranges givrées. Si les Jeux olympiques des oranges givrées existaient, sa mère remporterait la médaille d'or des oranges givrées. Sa mère les cuisine à merveille à base de lait concentré sucré. « Encore ma mère ! » s'exclame Mélusine à voix haute, comme si le son allait la débarrasser de ses idées fixes. Ses échanges avec Miko lui ont fait comprendre que la vieille était plus ou moins sourde, elle peut être tranquille. Mais pourquoi cette lubie, depuis mon arrivée, de tout ramener à ma mère, à mon père, à Myrtille et à notre jeunesse passée à Lusignan ?

Sa famille lui manque-t-elle à ce point ? Non, bien au contraire ! se dit-elle en songeant à sa colère face au culot de ses parents. Avoir décrété dans son dos ce jumelage entre Lusignan et Kuujuuarapik... la voilà dans de beaux draps !

Maintenant que les autorités des deux villes sont averties, comment faire pour ressouder les Inuit avec leurs voisins, les Indiens cris ? La découverte du criminel raseur de chiens suffira-t-elle à calmer les esprits ? Ou sera-t-on obligés de couper le char de la kermesse en deux ?

Ce n'est pas dans sa nature de jouer les Cosette, mais force est de constater que les malheurs s'enchaînent. Quelle injustice ! Aucune nouvelle de l'orphelin aux pieds coupés, René, l'animateur radio, rivalise avec le juge Thomas, les deux recherchent l'enfant comme des fous, et pendant ce

temps, ses interviews prennent du retard. Son seul bonheur reste pour l'instant cette première leçon de langue. À ses côtés, Miko s'est murée dans un silence perplexe. Mais à l'instar de ses parents, lorsqu'ils fomentent un mauvais coup, ses yeux semblent se réjouir de la prochaine surprise en cours.

D'un geste furtif, Mélusine lui montre les fiches de lecture que la sculptrice lui a préparées sur la table basse. Puis, lorgnant un dossier débordant de son sac, elle en lit le titre, machinalement : *La souffrance a-t-elle une expression universelle ?*

À peine a-t-elle recommencé à parler, qu'une paire de talons aiguilles lui passe devant les yeux, aussitôt suivie d'un raz de marée qui la renverse de sa chaise. Les fesses sur le lino, Mélusine voit une touffe de poils lui tomber dessus en criant : « La souffrance humaine a-t-elle une expression universelle ? »

La façon de scander ces « r » roulés lui rappelle aussitôt les sonorités d'Afrique noire. Festif et vivant, ce pompon de laine lui tourne autour dans un français parfait. Puis, se redressant, la boule touffue balance ses bras désarticulés comme font les chats à ressorts dans les restaurants japonais.

« Fée, que fais-tu ? Que Fée-tu ? » s'écrie l'étrange perruque sans visage en riant de son jeu de mots. L'espace d'un instant, Mélusine croit reconnaître la voix de sa sœur, mais devant l'impossibilité de l'hypothèse, elle se ravise, entendant cette voix en stéréophonie, à droite, à gauche... À quatre pattes sur le lino, on lui tourne autour et elle ne sait plus où donner de la tête. Des aiguilles de stiletto rouge sang s'enfoncent alors dans sa cuisse. Pas le temps de réaliser que l'intitulé de sa mission : « La souffrance a-t-elle une expression universelle ? » lui résonne de nouveau aux oreilles.

Montée sur d'incroyables talons aiguilles parsemés de diamants, la forme crépue enlève son masque. Découvrant Myrtille, sa sœur hilare, Mélusine a la chair de poule.

*

Il ne va pas peut-être pas à l'école, n'empêche, il sait toujours comment s'occuper.

À cause du froid dans l'igloo, son téléphone s'est déchargé. Qu'importe, il lui reste sa montre. Pour remédier à la douleur, Pierre avale cul sec une pleine bouteille de vodka polonaise, la meilleure, celle à l'herbe de bison. Couché sur le ventre, il la laisse agir. D'habitude ça marche tout de suite, mais cette fois, au lieu de voir apparaître l'esprit du morse, il rote. Échec de connexion. Seconde tentative. Il suce le bouchon et implore. Mais nouvel échec, la liaison se perd dans un rot tonitruant. N'ayant plus de vodka, il décapsule une canette de bière. Nouvel appel, nouvelle imploration. Échec. Suivi d'un autre, puis d'un autre... En garçon entêté et résolu, Pierre grommelle, sort son couteau, cale le chrono de sa montre, finit les dernières gouttes de bière et s'ouvre une mignonnette de gin qu'il avale dans la foulée. Montre en main, il rapproche un sac bourré de petites bouteilles d'alcool du même genre.

Il n'en faudra finalement pas plus pour que le morse se faufile par l'entrée principale.

« Les leçons commencent à rentrer, fiston ! » lui dit le gros animal, réjoui d'être au chaud dans un abri.

Autrefois, chez les Inuit comme chez les Indiens cris, l'usage voulait qu'on s'adresse à son père les yeux baissés.

Pierre, qui sait flatter le côté vieille France (on dira plutôt vieille Terre de Baffin) de son interlocuteur, garde les yeux clos tournés vers le sol. Le craquement de ses côtes en compte lui rappelle la gravité de son accident. Quel sagouin a été fou pour sortir au volant d'une camionnette

en pleine nuit de blizzard ? Dans cette position, son dos lui fait souffrir le martyre ; pourtant, une bouffée d'orgueil l'envahit.

Sur le modèle du coucou des bois, un oiseau qui, sans le moindre scrupule, colonise le nid des autres, Pierre se choisit toujours un igloo de chasse sur la banquise. Ces cabanes de fortune, taillées à même la glace par les chasseurs-pêcheurs surpris par la tempête, n'ont rien en commun avec les igloos d'habitation de ses ancêtres, fabriqués de murs de pierres, de tourbe et recouverts de neige.

Une fois de plus, il a trouvé celui-ci en un rien de temps, du premier coup d'œil, malgré l'absence de ses phares, tous les deux éclatés pendant le choc. Comme dans tous ceux où il part se réfugier la nuit, ici, pas d'armature de bois, pas de couloir ni de couchette surélevée, mais une simple couverture en poils de caribou. Du travail de débutant, s'est-il dit en constatant les contours grossiers du tapis de sol. Aux extrémités, sur les pattes écartées de la bête, ce tanneur visiblement peu expérimenté a laissé les griffes. Mais en situation d'urgence, c'est connu, on fait moins le difficile.

Songeant sur le coup à son carambolage nocturne, Pierre se rassure en se disant qu'il n'a vraiment rien vu venir, et qu'après sa chute du Ski-Doo de Miko, il n'y avait pas mieux à faire que de venir le planquer derrière un igloo. Vu l'état du moteur et celui des jantes écrabouillées, il se demande encore par quel miracle il a pu se déplacer jusqu'ici.

« Papa ! J'ai taillé l'entrée de la maison à ta mesure, dit-il en grimaçant de douleur.

– Bon boulot ! » s'écrie le morse en calant la brique de glace devant le trou. Ni trop bas, ni trop large, ajoute-t-il en se couchant à ses côtés. Tu vois, cette fois les ours ne nous chasseront pas. »

Tirant toute la couverture à lui, il s'étire d'aise avant de souffler sur *l'Ikuma*, la lampe à huile que Pierre a accrochée au plafond. Serré dans l'obscurité contre le corps gluant de son aïeul, le garçon sent une odeur d'excréments lui empester les narines.

Reconnaissant l'haleine des estomacs pleins, il sait à quoi le spectre de son père a passé ses dernières heures.

– Alors, fils, raconte... Quoi de neuf au village ?

– Rien. Le vent, comme d'habitude, répond Pierre en bâillant.

– On s'ennuie... J'ai chaud ! » s'écrie son père en balayant la couverture du dessus.

Les calories absorbées commencent à faire effet. Leur combustion suffit amplement à chauffer l'intérieur de l'abri. Mais aux claquements de dents et aux moulinets que Pierre amorce dans le vide juste au-dessus d'eux, l'animal devine que quelque chose ne tourne pas rond.

« Ton procès, il en est où ? » lui demande-t-il d'une voix neutre pour ne pas le brusquer. Il sait qu'avec Pierre, la vérité vient avec la patience. « Tu en as mis du temps à revenir... Je te pensais déjà en prison.

– Rien de sérieux », lui répond l'orphelin d'un ton désabusé de caïd de banlieue. Ses efforts pour tenter de cacher sa souffrance le font suer à grosses gouttes. « J'ai écopé d'une peine de travaux généraux. »

Surpris, mais alourdi par une panse enflée comme une cornemuse, le morse retrouse lentement ses deux longues défenses d'ivoire et émet un long sifflement.

Pouah ! Une odeur pareille, ce n'est même pas pensable ! se dit Pierre, dégoûté. Soupçonnant le spectre d'avoir avalé une cagette de moules pourries, il prend son mal en patience et attend l'évaporation totale du relent puant atrocement la vase.

« Cours de pêche. Une peine sans sursis, réussit-il à dire dans l'obscurité. Son corps tout entier imbibé d'alcool lui donne la voix rauque d'un moteur de tracteur.

– Et c'est tout ? Une minuscule peine de pêche ?! Le juge Thomas est tombé sur la tête ma parole ! De mon temps, il n'aurait jamais laissé passer ça. »

Combien de temps peut-on tenir, la poitrine compressée de côtes cassées sans dévoiler son accident de Ski-Doo ?

Un nouveau rot, puis un début de hoquet restent coincés quelque part entre le sternum et le pancréas. Aussitôt, Pierre serre les dents : un atroce point de côté lui ankylose la moitié du corps.

Ralentissant son débit, il écrase ses phrases contre son coussin, un bout de veste découpée dans du cuir de rennes, abandonnée par les derniers occupants.

La peau raidie de froid lui maintient le menton, elle le rafraîchit et lui fait un bien fou. De plus, comme son sang circule mieux, ses os broyés se font oublier et l'assurance revient.

D'une voix de crooner, il explique à son père que René lui a sauvé la mise lors du procès communautaire.

« Mouais, mouais... maugrée le morse, peu convaincu. Je vois ça d'ici, le juge Thomas va revoir le jugement. Tu es son pire ennemi. Méfie-toi. Il ne doit pas rôder bien loin.

– Je m'en fous ! » s'écrie Pierre, sans se douter des ravages qu'il vient d'engendrer.

Au craquement de biscottes qui retentit alors dans l'enceinte de l'igloo, l'animal comprend que des planches de bois se sont fracturées quelque part. Puis, se traitant d'imbécile vu que l'igloo est taillé de parpaings de glace, il demande :

« C'est toi ? »

La profondeur du silence qui s'ensuit l'angoisse d'autant

plus qu'il sent un drôle de tremblement contre son ventre tendu. Sans crier gare, une lave de grumeaux s'abat dans son cou avec un cri venu du fond des âges.

« Anaana ! Anaana ! »

À fleur de peau, le spectre hurle de stupeur. Prêt à tout pour soulager ce fleuve de macédoine de légumes, il s'empare du coussin de Pierre pour éponger.

« Anaana ! Anaana ! » se plaint l'orphelin, comme s'il n'avait que ce mot à la bouche.

Éreinté par ses lamentations, le spectre de son père se hisse sur l'une de ses nageoires, et de l'autre, il lui flanque une bonne trempe. Au hasard dans le noir, la claque lui arrive pile au milieu de la poitrine.

« Anaana ! Anaana ! Maman, j'ai mal !

– Anaana ! Quoi, ta mère ? Qu'est-ce qu'elle a, ta mère ? »

Hors de lui, le morse décide de ridiculiser son fils en imitant sa voix de chochette.

« Maman ! Maman ! Sale gosse, lui dit-il ensuite, revenu à son timbre habituel. Tu mérites une bonne correction. »

Se maudissant d'avoir engendré un ivrogne, l'esprit de morse lève le coussin, se bouchant les narines, avec la ferme intention de le faire manger à son fils.

« Arrête, papa ! Arrête ! hurle le garçon à deux doigts de s'évanouir. Je vais mourir, j'ai eu un accident de moto. »

« Tu ne pouvais pas le dire tout de suite ? » crie l'animal.

La tête à même le sol, Pierre pleure dans son écume. Son père est paniqué à l'idée de devoir gérer un *Inuk*, un humain qu'il entend de nouveau supplier comme un damné.

« J'ai mal Anaana ! Maman, Anaana !

– Arrête de te plaindre », lui dit l'animal faussement résigné. Car en vérité, il sait très bien que pour rien au monde il n'abandonnerait son fils à la merci des ours et des attaques de bœufs musqués.

« Debout, fils ! Courage, serre la mâchoire et débrouille-toi. Moi, je ne sais pas faire les pansements », lance-t-il dans un mensonge aussi gros que lui.

Sa nouvelle vie au royaume des morts l'a débarrassé des chasseurs et des querelles de famille, il a signé pour l'éternité et compte bien continuer.

« Anaana ! Anaana ! Maman ! Maman ! » ânonne Pierre avec le visage du Christ en croix. L'énergie lui manque, son esprit décline. Une immense fatigue le fait tout à coup sombrer dans le sommeil.

« Bravo, mon fils ! Ta maman, c'est la solution ! »

Son rôle d'excitation s'enveloppe rapidement d'une brise marine. Aussitôt, Pierre, ne sachant plus s'il est dans un rêve éveillé, sent ses douleurs s'évaporer dans une douce et mystérieuse magie. Un délicieux fumet de coquillages entre alors dans l'igloo et leur rappelle à tous les deux l'exquise odeur de la mer à la fonte des glaces.

« Ton téléphone, vite ! Donne ton téléphone on appelle ta mère au village, elle viendra te soigner !

– Mais, papa...

– Quoi ? l'interrompt le morse, dépité.

– Je suis un orphelin. Des mamans à Kuujjuarapik, j'en ai beaucoup, dit-il en se délectant du parfum.

– Oh, mince ! C'est vrai, fiston, tu as raison ! Alors laquelle de toutes tes mères veux-tu pour venir te sauver ? »

Dans son coma, Pierre n'a pas fini d'y réfléchir qu'aussitôt, le spectre de son père disparaît. Et c'est Miko, en chair et en os, qu'il trouve près de lui au réveil.

*

Mais comment fait-elle ! Oui, comment fêe-t-elle ? se demande Mélusine, obsédée par les mots. Arrivée sur la zone à l'improviste, sa sœur, qui refuse toujours de lui dire

ce qu'elle faisait chez Miko, depuis combien de temps elle est ici et les raisons de sa présence à Kuujjuarapik, lui parle déjà d'histoires de fesses et paraît à l'aise comme un poisson dans l'eau.

Allongées côte à côte sur le dessus-de-lit de sa chambre au *Caribou sympa*, Mélusine et sa sœur ont retrouvé leurs gestes d'antan quand, dans la maison de leurs parents, à Lusignan, elles se confiaient l'une à l'autre. Exactement comme ça, chuchotant en cachette sur le ventre, les jambes en l'air ramenées sur les fesses, alternant les fous rires et les crises de désespoirs.

« Le bateau, là, qu'est-ce que c'est ? dit Myrtille en montrant le dessin d'un prospectus de trek blanc subtilisé dans l'aérogare de Kuujjuarapik.

– C'est un kayak, répond Mélusine.

– Perdu ! Perdu, ma caille ! lui rétorque sa sœur, les poings serrés de bonheur. C'est une pénétration ! »

Passé encore pour les « Ma caille ! » que Myrtille utilise à tous bouts de champs et que Mélusine déteste. Mais cette façon provocante de pincer les lèvres comme une lolita, ça non, elle ne peut plus !

Affligée par les airs d'enfant gâtée et le niveau déplorable des devinettes de sa sœur, Mélusine lève les yeux au ciel et se détourne en soufflant. Elle se rappelle tout à coup les allusions sur l'igloo, l'utérus de la banquise, que le juge Thomas avait faites dans l'avion, et comme pour lui, les références sexuelles de sa sœur la mettent mal à l'aise.

« Ce que tu peux être coincée ! lui lance Myrtille en dépliant le document. Fais un effort, à ton avis pourquoi est-ce... »

– C'est un kayak, point ! l'interrompt Mélusine. Franchement, je ne sais même pas comment je peux...

– Une pénétration, ma caille ! Chut ! »

Afin d'avoir la paix et le temps de s'expliquer, Myrtille lui pose calmement son pouce sur la bouche. « Chut ! » Une invitation à la patience qu'elle accompagne d'un index ramené sur ses propres lèvres avant de continuer.

« Écoute, tu vas adorer, c'est géant ! Chez les Esquimaux, le kayak symbolise le corps de l'homme. En gros, l'*usuujag*, c'est la coque, une étrave longue comme un pénis ! Et le trou où on se glisse pour pagayer, c'est le *pa*, avec deux "a". CQFD : un pénis, un trou, égalent une pénétration ! C'est fort, non ?

– Alors là ! » conclut Mélusine, estomaquée.

Regardant sa sœur comme si elle était la reine d'Angleterre, la jeune linguiste lui demande :

« D'où tu tiens ça, toi ?

– C'est Thomas ! Tu le connais ? Il est juge et avocat en même temps. Apparemment, il vient toutes les semaines à Kuujuarapik. Je l'ai rencontré à l'aéroport de Montréal, une bombe ce mec ! Il m'a fait des trucs, waouh ! »

Lui foncer dans le lard, lui foutre son poing dans la gueule, la pendre par les trompes de Fallope, lui arracher ses oreilles de pute. Dans la tête de Mélusine, la folie monte crescendo, en violence et en vulgarité.

Si elle ne savait pas sa sœur enceinte, Mélusine l'aurait tuée.

*

À son réveil, Pierre a l'air d'une bougie sur le feu. Agonisant sous une lourde couverture de poils, son petit corps potelé perle de graisse et de sueur mélangées.

Il n'a aucune idée de ce qui s'est passé durant son sommeil, mais sa nuque repose à présent sur les genoux de Miko. Sa bouche est encore pâteuse, il se sent incroyablement fatigué, mais il n'a plus ses douleurs à la poitrine.

Tout lui semble maintenant plus léger. La substance qu'il sent sur ses lèvres aurait-elle un rapport avec sa guérison ? Il n'a pas de miroir pour vérifier, mais ce liquide onctueux et gras lui dit vaguement quelque chose. Il connaît cette odeur de crème qui n'a rien à voir avec les yaourts du supermarché, ni avec sa propre salive, pas plus qu'avec les desserts goûtés jusqu'ici.

La tête lui tourne un peu. Il laisse ses paupières jouer avec le rais de poussières sous le dôme de l'igloo. Leur lumière cristalline indique que le jour s'est levé.

Sur sa couchette, la vieille sculptrice lui apparaît par en dessous. Dans les vapes, il observe deux bouts de semelles en peau de phoque débordant du menton, en contre-plongée. D'un œil curieux, il demande :

« Qu'est-ce que tu fais ? »

– Ah, ça y est ! Regarde, Oural ! Il s'est réveillé ! » se réjouit-elle, la bouche pleine, avant de s'arrêter de mâcher.

Miko n'a pas fini sa phrase que sa couverture de poils disparaît et qu'une bandelette rose et collante comme du sparadrap lui râpe la joue en bavant.

« Du calme Oural ! » s'écrie Miko en riant.

À l'appel de sa maîtresse, la chienne Oural baisse la queue et s'arrête de japper. Mais la trêve ne dure que quelques instants, l'animal se remet à le lécher en lui sautant gaiement entre les cuisses.

« Tu pues ! Va-t'en ! »

Pierre ne sait plus très bien s'il a encore mal ou pas, mais par précaution il préfère repousser la chienne de Miko. L'instinct de survie lui rappelle tout d'un seul bloc, l'accident de Ski-Doo sur la route de l'aéroport, sa fuite en boitant, l'arrivée dans l'igloo, la discussion avec le spectre de son père, mais surtout, ses côtes cassées.

« Laisse-la faire... », lui dit Miko, aussi placide qu'un chef sioux.

Genoux repliés et talons sous les fesses, la vieille recommence à mâchouiller.

« N'aie pas peur, elle ne te piétinera pas le thorax », assure-t-elle en allumant une seconde lampe à huile pour le réchauffer.

Oural peut te marcher dessus les yeux fermés. Elle t'a veillé et réchauffé toute la nuit, et elle sait parfaitement quelles côtes tu t'es fêlées. Si tu vis encore, c'est grâce à son lait. »

Relevant douloureusement le cou, le garçon regarde Oural uriner sur un coin de tapis. Effectivement, à la grosseur de son ventre, il aurait pu en deviner le contenu.

« Oural attend des petits ? »

Son mouvement lui a permis de sentir le corset qui lui entoure à présent la moitié du dos, mais au fond de lui, Pierre préférerait parler d'autre chose que d'Oural. Dans un silence gêné, il se demande si Miko sait que sa chienne a fait partie de ses victimes. La boule à zéro, rasée, comme les autres.

Pour conjurer le sort en faisant oublier leur discussion sur la grossesse de l'animal, il prend son air énamouré et lui reparle de ses semelles.

« Pourquoi les mords-tu ? »

– Je ne les mords pas, je les ramollis. Tu devrais savoir faire ça à ton âge. »

Mais en vérité, la vieille Miko ne croit pas une seule seconde à ce qu'elle vient de dire. Car dégeler les bottes en les réchauffant avec la bouche est une tâche ancestrale qu'elle a faite des centaines de fois en attendant le retour de la chasse de son homme dans les igloos. Les igloos d'autrefois en pierres et en tourbe. Cette technique de femmes des milieux extrêmes ne fonctionne qu'avec les cuirs de morse et de phoque. Pierre aurait eu des bottes d'Occiden-

tal, en porc ou en vachette, elles n'auraient pas survécu aux températures de la nuit. On les aurait retrouvées brûlées et raidies par la sueur gelée. Comme Oural vient d'aboyer pour demander à sortir, Pierre en profite.

« On sort, on y va ? »

– Où veux-tu aller encore ? lui répond-elle sèchement.

– À la maison, pour jouer avec Naki. »

La réponse lui semble si évidente qu'il hausse les épaules.

« Certainement pas ! Toi, tu restes caché là jusqu'à ce que je revienne.

– Mais...

– Personne ne doit savoir que tu es là, compris ? »

Pierre n'en dira pas plus. Miko, qui a recraché ses semelles, vient de les lui enfoncer encore pleines de salive profondément dans la gorge.

Se reculant ensuite comme un chef de guerre, elle se frotte les doigts et lui annonce que l'ennemi, le juge Thomas, le cherche partout comme un enragé, et que s'il ne veut pas moisir dans les geôles de Montréal, il a intérêt à l'écouter.

Quand elle prend cette voix-là, l'orphelin sait qu'il ne faut pas lutter. Il la voit reprendre sa respiration et tendre le bras pour y accueillir un oiseau affolé. Au bord de l'épuisement, un petit mergule s'étrangle dans ses cris et lui tombe dans la paume comme un fruit mûr. « Toi aussi, tu sens que la mort approche ? » dit-elle à voix basse, étrangement résignée.

« Regarde Pierre, fait-elle en décollant quelques plumes. Le brouillard lui a gelé les côtes à lui aussi. Tu entends ? Tu entends comme on piaille quand on a perdu sa mère ? » dit-elle, ironique, avec l'animal dans le creux de ses mains.

Attendri, le garçon se rapproche. Mais au moment où il cherche à lui caresser la tête, la vieille sculptrice le repousse.

D'un revers de bras, elle tourne son ceinturon pour s'emparer de son *ulu*, et lui tranche les deux ailes à l'aide du petit couteau à lame d'acier arrondi. Resté près d'elle, Pierre sent deux météorites visqueuses lui rebondir sur les joues, avant qu'un giclement de sang achève de l'aveugler.

« Encore un qui n'a pas écouté sa mère ! Adieu, j'abrège ses souffrances. Là où il va, il pourra dire bonjour à ton père. »

Avec la détermination des tueurs, Miko embrasse l'oiseau, le caresse avant de lui décalotter le crâne d'un coup sec.

« Deux Françaises sont arrivées au village, dit-elle en jetant le petit cadavre sur la brique de glace d'entrée dans l'igloo. Elles sont sœurs et l'une est enceinte. Mais c'est de l'autre, la bavarde, dont il faut se méfier », continue-t-elle en crachant sur le tapis, énergique et pensive. On aurait dit une chef pirate préparant le sabordage d'un navire.

La gorge remplie de cuir mou, Pierre est incapable de lui demander à boire. Il meurt de soif, et il aimerait savoir pourquoi ces deux sœurs l'inquiètent autant. Concentrée, Miko claque la langue.

« C'est une curieuse qui veut tout voir trop vite. Elle va se brûler les doigts. »

De son côté, et malgré la soif qui le tenaille, Pierre lui roulerait bien un joint de lichen pour l'apaiser, s'il le pouvait. Depuis qu'il connaît Miko, c'est la première fois qu'il la voit aussi perturbée.

« Quelqu'un l'a mise au courant pour le Bal des animaux. Mais qui ? Elle connaît aussi l'histoire de notre légende et la vie de la sirène Sedna. Ce n'est pas normal pour une Occidentale.

– Mfmm ! Mfmm ! » fait Pierre, en tentant de répondre au travers de son bâillon. Dans l'état où il est, Miko, en parlant de légendes, lui a mis l'eau à la bouche. Prisonnier comme il

est, un petit remontant, une histoire de Kuujuarapik serait la bienvenue. Depuis combien de temps n'a-t-il pas entendu la légende de la fille aux doigts coupés ? Il adore cette histoire et tente de se faire comprendre avec les yeux.

« S'il te plaît, raconte-moi l'histoire de cette fille aux cheveux noirs qui ressemble à ta fille, Naki. S'il te plaît, Miko... »

– Silence ! » ordonne-t-elle, magique, comme si elle arrivait réellement à l'entendre.

Pierre s'étonne de la voir passer de la gravité à la douceur. D'une main humide pleine du sang et de plumes, elle lui caresse le front. L'odeur lui rappelle le soufre de son briquet quand il laisse la flamme chauffer trop longtemps. Le bout d'une plume lui rentre dans le nez, mais il laisse faire. Le regard fixe, Miko le dévisage.

« Écoute-moi. Cette femme s'appelle Mélusine, et elle te veut du mal. Tes moignons l'intéressent. Elle veut les toucher de près. Tu comprends pourquoi je dois te laisser ici ? »

N'ayant aucune confiance en lui, elle lui retire ses bottes avant d'ajouter : « Qu'ils te cherchent donc tous ! Le défilé des animaux approche... Moi vivante, ni cette fille ni le juge Thomas n'arriveront jusqu'à toi. »

Le laissant seul et bâillonné, Miko écrase le cadavre du mergule, ôte le parpaing de glace et se faufile dehors.

« Ils sont les vrais rois de la banquise », lâche-t-elle, pleurant, ventre à terre, en rentrant son cou dans l'épaisseur de sa veste. Dans sa voix, l'orphelin devine une telle détresse qu'il ne sait plus vraiment de qui elle parle.

*

Ça caille, mais au moins, il fait beau. Pour la première fois depuis son arrivée, le soleil brille.

Exit Thomas, welcome René ! Le premier, avec ses

méthodes de voyous, il ne faut plus lui en parler. Heureusement, aujourd'hui, il y a René, son deuxième soleil, rencontré au bar d'Uugi, à la pension du *Caribou sympa*. Ils sont ensemble, allongés à même la glace, le nez à la surface de l'eau, autour d'un trou de respiration de phoque.

« Ici, ils appellent ça "la profonde patience", dit l'animateur avec un lourd accent canadien. Pour tirer un phoque, ou l'un de ses prédateurs – un ours, par exemple – qui attend sa proie autour du trou, les Inuit sont capables de rester là, bien vêtus et sans bouger des journées entières.

– Vraiment ? » s'écrie Mélusine, frigorifiée.

Sous l'effet de leur course en traîneau, ses lèvres se sont durcies. Toutes ses extrémités, le nez dans son entier, ses pommettes et ses oreilles sont passés du blanc au violacé. Sous sa parka, elle tremble, mais pour rien au monde elle ne laisserait filer un bonheur pareil.

Quel changement radical ! À son arrivée, elle avait été attristée de découvrir de la boue et du gris partout autour du village, et maintenant, elle découvrait l'au-delà, l'étendue d'un paysage féérique. Il fallait attendre le soleil. Et ce qu'elle pensait être la banquise le long des routes n'était que l'épaisse couche de glace souillée par les moteurs de 4X4, les Ski-Doos, des engins de travaux et les déchets d'usine près du barrage hydraulique de la rivière de la Baleine. La mer qu'elle voyait à présent partait de ses pieds et s'étendait à l'infini, avec de temps en temps des oasis comme celui-ci, un puits d'eau noire creusé dans un blanc de robe de communiant. Ce contraste, avait-elle dit à René, elle n'aurait même pas pu l'imaginer dans ses rêves les plus fous.

Pour flairer les amourettes, il n'y a pas mieux qu'Uugi, le vieux tenancier de la pension. Quand il a vu René débarquer avec tous les autres chasseurs au comptoir de sa pension, allez savoir pourquoi, il a tout de suite pensé à Mélu-

sine. C'est lui qu'il faut remercier pour les présentations.

La battue à la recherche de Pierre n'ayant rien donné, René avait offert sa tournée pour remercier des efforts fournis, demandant aux villageois de se tenir prêts à tous moments. Il l'avait expliqué avec angoisse à Mélusine. Le juge Thomas était reparti pour affaires urgentes par le premier avion pour Montréal, mais le répit risquait de ne pas durer bien longtemps. Sans que Mélusine n'y comprenne quoi que ce soit, selon René, si le juge était rentré si précipitamment à Montréal, ça n'était que pour mieux revenir.

« Venez, je vous emmène au glacier. Les phoques ne viendront pas, on a fait trop de bruit. »

Arrivé près de ses chiens, patientant sur le derrière, la langue pendante au pied du traîneau, l'animateur fait un signe à Mélusine et tente de lui faire oublier le froid dans un grand éclat de rire. Malaxant la gueule d'un de ses Samoyèdes comme le boulanger pétrit son pain, il s'approche du museau : « Oh oui ! C'est mon chien, ça ! Mon bolide, ma Bugatti ! »

Amusée et touchée, Mélusine trouve à sa voix, à ses gestes, à la vitalité de ses caresses un romantisme fou. Quelques minutes auparavant, René venait de lui expliquer la différence de caractère entre les chiens meneurs et les autres attelés derrière dans la meute. Tous sont nécessaires à l'équilibre de la course, surtout quand le poids du chargement est important. Les Samoyèdes étant les plus doux et les plus lents. Un profil de gardiens de rennes plutôt que chefs de cordée.

À son corps défendant, elle soulève ses jambes transies. Au glacier, elle le sait, d'autres merveilles l'attendent, mais elle n'a aucune envie de bouger. Parka contre parka, elle se sentait si bien auprès de cet homme qui lui fait oublier son fantôme, l'ombre mystérieuse de l'accident de SAMU qui,

la nuit, la réveille en sursaut. Allez, oublie tout ça, profite de l'instant présent. Et puisqu'il faut y aller, se dit-elle, le nez encore au bord du trou, autant couper le cordon et ne pas trop s'écouter.

Juste avant de se relever, René lui crie quelque chose au loin. Se tournant dans sa direction, Mélusine le découvre à quatre pattes, avançant le long des chiens avec les pieds rentrés et le ventre en avant. « J'imité la maman ourse ! » Il est tellement cocasse que Mélusine manque de s'étouffer de rire. Toussant comme une toute perdue, elle voit René courir à sa rescousse pour lui donner quelques coups dans le dos, amicaux, mais suffisamment vigoureux pour lui faire reprendre sa respiration.

« Vous savez à quoi on reconnaît une femelle d'un mâle chez les ours ?

– Pas du tout ! s'écrie Mélusine, en soufflant sur ses gants dans l'espoir de se réchauffer les doigts.

– Les mâles marchent les pieds parallèles tandis que les femelles font des pas en chasse-neige. C'est drôle ça, non ? »

À rester plantée là, à le regarder, vêtue bien trop légèrement avec sa parka de Paris, elle finirait par mourir d'hypothermie. Dans un premier temps, ses membres souffriraient des mêmes symptômes que l'insolation, la fièvre des grandes chaleurs. Ensuite, sans pouvoir résister, le corps s'endormirait tout entier. Faute d'oxygène, le cerveau, le cœur, les reins et les poumons réclamant trop d'énergie, s'arrêteraient lentement, avec quelques soubresauts, comme on arrête un orchestre en répétition ou on achève un mort vivant. Alors, pourquoi resterait-elle des siècles comme ça, à plat ventre, fascinée par René et le blanc de peau d'un désert sans dunes qui lui éblouit les yeux ? Il y a si longtemps que je n'avais pas senti mon corps, que je finissais par oublier que j'en avais un ! se dit-elle, se

trouvant ridicule d'être habillée comme un Bibendum et pourtant, de se sentir plus nue et plus légère que sur une plage au mois d'août.

Dans son souvenir, cet effort atroce pour s'extirper d'un plaisir intense la ramène une fois de plus à Nif Nif, Naf Naf, et Nouf Nouf, dans le conte des *Trois Petits Cochons*. C'est effectivement dans la chambre de ses parents, à Lusignan, que le dimanche, avec Myrtille, elles vibraient sous les couvertures à l'approche du méchant loup. La séance du dimanche, avec leurs parents et leurs fameuses histoires d'animaux, était toujours effrayante ou émouvante.

Merci, dit-elle, à la cantonade, tout en enfonçant ses bottes dans la neige à la rencontre de René. Aucune raison ne la pousse à remercier ses parents ; pourtant, elle s'entend leur faire hommage dans le silence et la merveille du paysage. Combien de fois s'est-elle réfugiée dans leurs bras pour ne pas voir la maison de paille de Nif Nif s'envoler ?

Arrivant près des chiens avec, en tête, ces gens qui relisent des livres et visionnent des films des dizaines de fois sans se lasser, elle lève son petit nez glacé et se surprend à demander à René :

« Ici aussi, ils aiment les histoires dont ils connaissent la fin ? »

Malgré le froid, malgré l'humidité, malgré les engelures sur ses doigts, elle aurait voulu rester suspendue pour l'éternité à ses yeux d'anges, à ce stentor à la barbe fournie et aux manières de bûcheron. Immobile, René lui sourit avec l'aplomb de quelqu'un qui a de la suite dans les idées...

Sur le traîneau, les bras autour de la taille de son chauffeur, Mélusine entend ses oreilles siffler. Le fouet des chiens claque sur le bord des skis. Des nuits entières, elle le regarderait bien, lui aussi, des nuits entières sous les couvertures, imiter la femelle ours du Grand Nord.

*

« Tu les veux sous cloche tes Esquimaux, c'est ça ?
Englués dans la naphthaline... »

Myrtille, rouge de colère, tourne les pages du cahier de notes de Mélusine et ne se maîtrise plus.

« Te rends-tu compte, Mélusine, que tu es un mouton ?
Tous les magazines et les reportages sur les Inuit parlent de ça, du changement climatique et de la sédentarité. À force d'en faire des victimes alcooliques et suicidaires, vous les rendez pires que des enfants, vous les figez dans leur histoire. Vous les empêchez d'évoluer, vous les bambifiez !
Ma sœur, les journalistes, OK, je veux bien comprendre, mais toi... une chercheuse renommée ! »

Un ton de donneuse d'ordres que Mélusine ne peut plus supporter. D'un geste, elle récupère son cahier et le jette violemment contre le mur. Les pages s'écrasent sur les sirènes Sedna gravées à mi-hauteur du papier peint, mais elle s'en rend à peine compte. Mouchée par les critiques de sa sœur, Mélusine se dit qu'elle aurait encore préféré une sœur kleptomane ou sourde et muette.

« C'est la meilleure ! s'offusque la linguiste à bout de souffle. Non seulement tu débarques ici, sur mes plates-bandes, sans vouloir m'en dire les raisons... Au passage, je te rappelle que pas un seul coup de fil pour m'avertir... Et tu t'immisces maintenant dans ma mission en me disant comment je dois penser ! Non, mais qui c'est, la chercheuse dans la famille ? »

Leur accrochage lui brise le cœur, mais depuis son arrivée surprise à Kuujjuarapik, Mélusine ne reconnaît plus sa sœur.

Assise sur le bord du lit, elle s'apprête à la mettre à la porte, mais apercevant le petit ventre de Myrtille, elle se pose une question : est-ce la grossesse qui la change à ce point ?

C'est bien la première fois qu'elles se querellent avec autant de hargne. Que leur arrive-t-il pour lui laisser ce sentiment amer qu'à Kuujjuarapik, leurs rôles se sont inversés ?

En un tour de main, Myrtille ne venait-elle pas de lui couper l'herbe sous le pied en lui reprochant d'écrire des généralités sur les Inuit ? De plus, dans une bouffée de génie créatif, cette sœur légère, attachante, drôle, peu cultivée certes, mais cette sœur généreuse, dont Mélusine a toujours admiré la fantaisie et le talent dans ses créations de coutures, vient sous ses yeux de créer un nouveau mot. Bambifier... se répète Mélusine, partie dans ses pensées. Je bambifie, tu bambifies, il bambifie, nous bambifions... Bambi le faon du dessin animé de Walt Disney, ce verbe « bambifier » pourrait-il signifier « infantiliser » ? se demande-t-elle, par réflexe professionnel. Quelle maturité dans la réflexion... Myrtille a-t-elle inventé ce mot ou l'a-t-elle entendu quelque part ? Je vérifierai au labo si le mot « bambifier » a déjà été utilisé, se dit-elle en se levant vers la lampe. Mais à mi-chemin, ses yeux tombent sur son cahier froissé, gisant comme une carcasse d'abattoir sous la table de nuit, le cœur entrouvert, à l'agonie.

Plus loin, debout face au miroir de l'armoire de la chambre, Myrtille est occupée à se remaquiller. Son visage s'est apaisé comme si, ayant dit ce qu'elle avait à dire, la journée pouvait commencer ! Oui, elle a changé, songe sa sœur en l'observant se redessiner le contour des yeux. Et soudain, pendant qu'elle l'observe, elle croit rêver en apercevant sa mère dans le reflet de la glace de l'armoire.

Avec le sentiment désagréable d'être découverte le doigt dans la confiture, Mélusine remonte le temps jusqu'à l'origine de leur dispute. Sa mauvaise foi l'emporte. La voilà qui se rassure en martelant à voix basse que ce n'est pas de

sa faute, que c'est sa sœur qui a commencé ! Il s'agissait de la blague de Myrtille sur Miko, la glace Miko. « Miko, ce n'est pas un prénom, c'est un cornet au chocolat ! » avait lancé Myrtille voulant plaisanter. C'est là que Mélusine s'était emportée. Une affaire d'éducation. Depuis l'enfance, Mélusine écoute ses parents. Chez eux, le respect des aînés, c'est sacré : on ne touche pas aux ancêtres.

Se rasant trop rapidement, Mélusine accroche sa manche à l'attrape-rêves suspendu à la lampe. Le cercle de bois éclate sur le parquet, entraînant une tige en os, des bouts d'ivoire, une plume et de minuscules coquillages qui se fracassent ensemble en mille morceaux.

« Oh ! Chié ! » s'écrie Myrtille, compatissante, la paupière entre les doigts. Elle regarde Mélusine à l'envers dans la glace, tentée de réparer sa faute.

« C'est quoi, cette raquette ? demande-t-elle à Mélusine qui s'est baissée pour rattraper la plume sous le lit.

– Un attrape-rêve », répond-elle à quatre pattes, le menton contre le sol.

De sa place, Myrtille n'aperçoit plus qu'une moitié de corps. La tête et le buste sont partis fouiner sous le sommier.

« Ça sert à quoi ?

– À ton avis ? À capturer les cauchemars, voyons ! »

Myrtille n'entend pas la réponse tant la voix de sa sœur est lointaine et nasillarde, étouffée par l'épaisseur du lit.

Voyant Mélusine réapparaître à genoux sur la descente de lit, Myrtille s'élance pour l'aider à rassembler la breloque.

« Hé ! Ces petits coquillages me rappellent les œufs en chocolat, les matins de Pâques, dans le jardin à Lusignan. Tu t'en souviens ? Tu te souviens comme c'était bien... »

Se relevant les cheveux en bataille, Mélusine ne fait aucun commentaire, se demandant bien ce qui, ici, à Kuu-jjuarapik, peut bien les pousser, elle et sa sœur, à retomber

en enfance, comme s'il fallait toujours évoquer ou se référer à leurs parents.

« Uugi, le propriétaire, explique-t-elle à Myrtille, en met partout dans sa pension pour éviter les malheurs. Autrefois, les attrape-rêves étaient mis pour les enfants à l'entrée des igloos.

– Je vois... le folklore ! Aujourd'hui, c'est pour les touristes comme nous ! » s'exclame Myrtille, sûre d'elle. Puis, en un instant, sans que Mélusine comprenne pourquoi, le visage de sa sœur se ferme, ses yeux se brouillent, ses lèvres commencent à trembler. À sa grande surprise, Myrtille lui tombe en pleurs dans les bras.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui ne va pas ? » lui demande Mélusine, désolée. Machinalement, elle retrouve un geste de jeunesse, lorsqu'elle lui caressait le front lors de crises d'asthme à répétition.

« C'est un mauvais présage, j'en suis sûre... pas vrai ? » demande Myrtille, les yeux baignant dans le rimmel et le nez encombré.

– Dis-moi, toi, lui dit Mélusine, en lui relevant le menton pour lui parler bien en face. Depuis le début, tu me caches quelque chose... Pourquoi es-tu venue ici, me rejoindre dans le Grand Nord ?

– C'est pour mon bébé ! »

La réponse a fusé. Mélusine en reste sans voix.

« Je veux trouver un bon chamane, finit-elle par avouer.

– Mais pourquoi ? » dit Mélusine, intriguée.

Cependant, sans savoir exactement pourquoi, quelque chose lui dit que Myrtille ne va pas lui donner la vraie raison.

« Je ne sais pas qui est le père.

– Et alors ? rétorque Mélusine qui n'a jamais adhéré aux penchants mystiques de Myrtille.

– Ma sophrologue, à Paris... commence-t-elle à expli-

quer en reniflant. Quand je lui ai parlé de ta mission à Kuu-jjuarapik, elle est tombée raide ! C'est son rêve de pouvoir en rencontrer. D'après elle, il n'y a pas mieux sur la planète. Même les Mongoles ne leur arrivent pas à la cheville. »

Comme prévu, Mélusine n'en croit pas un mot. Son ton, ses larmes, les informations hésitantes et emberlificotées... tout sonne faux. Aussitôt, cherchant à la convaincre, Myrtille ajoute :

« Les chamanes inuit donnent aux bébés le nom des morts. De cette façon, ils ont un second souffle pour toute la vie.

– Et... ? » demande Mélusine, hautaine. Les bras croisés, les yeux au ciel, elle la provoque volontairement, sentant sa colère partir en vrille. N'en pouvant plus, elle prend Myrtille par les épaules et la secoue violemment.

« La vérité ! Pourquoi es-tu venue ? Réponds Myrtille, dis-moi la vérité. »

– Aie ! Aïe ! Maman ! Tu me fais mal !

– Myrtille ! » hurle-t-elle, en lui compressant le cou si fort que des veines ressortent, ses yeux commencent à enfler. Mélusine ne se reconnaît plus, jamais elle n'a été si violente, si jalouse et si fragile à la fois que sur ce territoire gelé rempli de préfabriqués surchauffés.

« Tu vas me le dire, hein... Qu'est-ce que tu viens faire ici ? M'espionner ? Me prendre René ? »

Elle l'aurait étranglée tellement elle retrouvait la petite sœur de Lusignan, entêtée, pleine de mauvaise foi, faisant ses coups toujours par-derrière.

Le bras tendu, Mélusine se prépare à la gifler.

« Le bébé, Mélusine... Ne me frappe pas, pense au bébé ! »

D'habitude, ses airs de princesse effarouchée l'insupportent, mais cette fois, il y a de la sincérité dans la terreur de sa sœur.

Hoquetant comme une pénitente, Myrtille pose ses ongles vernis sur ses joues pour en balayer les larmes, puis elle passe aux aveux.

« Le jumelage Lusignan/Kuujjuarapik. Je suis venue préparer la fête. »

Dressée devant elle, Mélusine s'attend à la voir éclater en sanglots, mais sa sœur, un mouchoir de soie à la main, se mouche et découvre en même temps sa joue. Mélusine aperçoit alors la marque rouge de sa propre paume. Les genoux à terre, recroquevillée sur elle-même, sa sœur, présageant le malheur à venir, rentre fissa son visage dans ses mains.

« Je te jure que c'est vrai, Mélusine ! Demande à René et à Miko, ils sont au courant, on travaille tous ensemble. Moi, je suis chargée de ta robe de Fée ! »

*

Midi à Kuujjuarapik. Dix-huit heures à Lusignan.

Sur le coup, elle n'avait pas compris la dimension poétique de la tarte aux pommes ! Il aura fallu dix ans, un aller dans le Grand Nord, une mission au point mort, et la froideur de Miko pour que Mélusine réalise l'ampleur de ce que sa mère avait voulu lui dire, un jour, après la classe, pour la consoler de son premier chagrin d'amour. « La vie c'est comme la tarte aux pommes. Tu mets tous les ingrédients dans la bouche : la farine, l'huile, les œufs, les pommes, le sucre... Mais au final, ce que tu avales, ce n'est pas une tarte aux pommes. Ma chérie, l'amour, c'est pareil, tu verras. La vie est longue, et malgré les embûches et les pleurs, on finit toujours par trouver chaussure à son pied. »

Sur le chemin de la maison de Miko pour son cours d'inuktitut, les oreilles au chaud sous la chapka que René lui a offerte au retour de leur balade en traîneau, Mélu-

sine se demande pourquoi elle a tant de mal avec la vieille sculptrice. La mayonnaise ne prend pas, s'inquiète-t-elle en regardant un tas de jerricans de fuel, vides et amoncelés, abandonnés au bord de la route. S'il y a bien un être au monde qui ne lit jamais son horoscope, qui ne croit pas aux signes et qui n'a jamais joué au loto, c'est elle. Alors pourquoi, enjambant la trace d'un pneu de 4X4 sur un sol de graviers, de glace et de goudron mélangés, repense-t-elle soudain à sa sœur, terrifiée à l'idée du sortilège de l'at-trape-rêves dans la chambre du *Caribou sympa* ?

L'angoisse commence à monter. La fin approche. Une toute petite semaine. Que vont en conclure les psychiatres à Paris, si j'échoue à leur rapporter une théorie sur l'expression de la souffrance ? Y aura-t-il quelqu'un d'autre embauché sur-le-champ après moi, comme avec la précédente, la photographe anglaise découverte dans un fossé de la savane australienne ?

S'efforçant de retrouver son calme, elle inspire un grand bol d'air, elle sent aussitôt ses narines se colmater de froid. Exactement la même sensation sur ses muqueuses lors de sa chute sur la passerelle de l'avion. Le même coup de canif, la même brûlure, comme si on lui tranchait le nez d'un coup sec.

L'orphelin reste introuvable... C'est pourtant lui, à tout prix, qu'il lui faut rencontrer. Sans parents, un statut à part dans la communauté et des pieds mutilés. À lui seul, ce garçon incarne ce qu'elle cherche, la souffrance psychique et la souffrance corporelle. S'il n'y en avait plus qu'un à enregistrer d'ici son départ pour la France, c'est lui. Mais combien de temps ? Combien de déceptions ? Combien de coups de théâtre faudra-t-il encore subir pour découvrir ce qu'ils cachent tous ?

C'est simple, remarque-t-elle en serrant les poings dans

les poches de sa doudoune. Entre ces animaux qui s'apprêteraient à défiler la nuit prochaine pour célébrer leurs migrations sur la banquise, entre la froideur de Miko, et maintenant René qu'elle sait aussi de mèche avec sa sœur dans le but de la faire monter sur un char en femme-serpent, plus elle connaît et plus elle voit de monde, plus elle a l'impression de tout confondre et de ne rien comprendre.

Et si Myrtille avait raison ? se dit-elle soudain en envoyant valser un monticule de neige qui traînait sur sa botte. S'il fallait me contraindre à envisager d'autres pistes, chercher ailleurs, chercher ce que je ne veux ni démontrer ni trouver...

Mais comment faire ? Comment oublier toutes les lectures d'avant ma mission sur les Inuit ? Les yeux clos, Mélusine revoit les monticules de magazines et de photocopies sur son bureau. S'ils ne relataient pas l'alcool, les viols, le chômage et les enfants battus, les articles ne parlaient que de glaciers qui fondent à vue d'œil.

L'arrachant à ses souvenirs, un Ski-Doo la dépasse à toute allure, manquant de lui écraser les pieds. Elle entend aussitôt un juron. C'est de l'inuktitut ; elle n'en comprend pas le sens, mais le ton suffit, et le cœur battant, elle se sent toute déstabilisée. Les yeux ancrés à la route, elle continue sa marche, mais bien vite, un moteur revient, et dans une queue de poussière de neige, le conducteur lui fait une grimace. Sous son bonnet, ce mystérieux chauffeur porte des lunettes de soleil étirées, taillées, comme pour la plupart des conducteurs de traîneaux, en os de baleine. Une armature principale trouée aux deux extrémités et une cordelette blanche pour tenir la monture. Les trous pour les yeux sont allongés comme des meurtrières sur les façades des châteaux forts. Contre l'effet loupe du soleil sur la glace, lui a expliqué René, il n'y a pas mieux.

Après lui avoir tourné autour, le dos recroquevillé, il file de nouveau à toute vitesse, cigarette à la bouche, en continuant de hurler. Le chauffeur de la motoneige lève le bras et dans le reflet du rétroviseur, elle en est certaine, il la tient en ligne de mire. Bouleversée, Mélusine se range sur le bas-côté, et dans son esprit, les contradictions se bousculent.

Cette violence dont elle ne possède pas encore le code, elle la sent partout, dans la beauté des paysages, dans les brûlures des visages, dans l'inattendu des comportements, dans ce jeu de dupes dont elle se sent l'objet. Et même dans le silence, à la nuit tombée. Tentant de définir ses sensations, Mélusine s'aperçoit qu'elles l'écorchent physiquement de l'intérieur, exactement de la façon dont elle avait vu faire son charcutier avec l'enveloppe translucide des muscles et des viscères. Passées les généralités, comment approcher au plus près de la vie, des souffrances de ce peuple de chasseurs qu'on dit passés trop vite à des habitudes de soirées pizza, affalés devant la télévision ?

Au coin du gymnase, les ruelles se croisent. Changement d'échelle. L'espace se dilate. Le centre-ville perd le saloon, le supermarché, au profit du centre médical, de l'école et d'une enfilade de préfabriqués. Devant chaque habitation, Mélusine observe les géants laissés en cadeau par Miko. Des baleines dressées, des morses et des scènes de la vie courante d'hommes et de femmes à jamais figés.

La tête vers l'horizon, là où les gris de la terre et du ciel se confondent, elle soupire devant ces glaçons qui, à force, lui sont devenus familiers. Dans sa poche, elle sent le paquet de chips qu'elle offrira à Miko. René lui a dit qu'il n'y a que ça qui lui fait vraiment plaisir. Contrairement à ce qu'elle aurait pu penser, ces sculptures gigantesques lui rappellent les miniatures qu'elle fabriquait avec sa sœur

autrefois, dans un jeu de moulages pour enfants. Cette fois, le choc la terrasse. Sa poitrine joue du tambour, son haleine brûle. Ce jeu de société, réalise-t-elle soudain... le jeu s'appelait : « Miko Moulages » !

À partir de maintenant, elle se promet de croire à la féerie de la vie et, le cœur léger, elle arrive chez Miko en croyant dur comme fer à la théorie de la tarte aux pommes.

Si la route n'était pas si glissante, elle sauterait de bonheur.

Pour comprendre leurs douleurs de l'intérieur, se dit-elle en éclatant de rire, je dois découvrir leurs plus grands bonheurs !

Une superbe barque sculptée et dressée au pied de la maison de Miko l'oblige à oublier tout ça. Mais quand même, se dit-elle, le pied sur la première marche des escaliers, ce village joue au yoyo avec mes humeurs. Kuujjuarapik, remarque-t-elle, est un confetti sur le globe, mais un immense continent d'espoirs et de désespérances.

Arrivée au bas de la porte, elle trouve l'entrée entrebâillée. À l'intérieur, Miko, un joint à la bouche, s'est replongée dans une partie de Candy Crsuh. Le nez sur son jeu numérique, elle prend à peine le soin de saluer sa jeune élève.

Déboussolée, Mélusine repense à la théorie de sa mère. Maman, tu as raison, l'amour entre les êtres, c'est comme la tarte aux pommes, ça prend ou ça ne prend pas !

Elle est loin de se douter que ce premier cours d'inuktitut va bouleverser sa vie, et qu'il répondra à toutes ses questions.

*

« On dirait une vraie ! s'extasie Mélusine, tournée vers la barque.

– Entrez, entrez, il y a la même sur la cheminée, là, à l'intérieur. »

Détournant les yeux vers le mur opposé, Mélusine aperçoit une planche sur le haut de la cheminée. Tenant dessus en équilibre par la grâce du Saint-Esprit, des bébés phoques, des thons miniatures et de petites queues de baleines en pierre de savon la regardent, impassibles, alignés en bataillon.

« Elles sont magnifiques ! s'écrie la jeune femme, subjuguée par les détails des statuettes.

– Oh ! Ce sont juste quelques bricoles pour vendre à Montréal. »

Sans bouger de son canapé, Miko crache sa cigarette et tend le bras en direction de Mélusine, partie mettre son nez sur trois chiennes déposées sur un journal près du canapé. Ce n'est que de la pierre, alors pourquoi l'énorme ventre et les mamelles gonflées la choquent-ils autant ? Sans savoir pourquoi, Mélusine constate que Miko a sculpté ces chiennes plus grandes, et toutes identiques.

« Ne touchez pas à ma chienne, elle sèche ! C'est Oural, je viens juste de la finir. »

Miko crache par terre et claque la langue.

« Et pourquoi trois modèles semblables ? demande Mélusine en retirant d'urgence son doigt d'une des chiennes.

– Une pour ma fille, l'autre pour Pierre... si on le retrouve, dit-elle en baissant ses yeux humides. Et la troisième sera pour la chienne, elle mérite bien ça. »

Mélusine croit percevoir une pointe de sarcasme dans le ton de la vieille femme, mais elle préfère ne pas surenchérir.

« Quel âge a-t-elle, votre fille ?

– Naki ? Environ, treize ans. »

Réalisant l'incongruité de la réponse, Mélusine se promet que lors de son prochain rendez-vous chez sa gynécologue, elle demandera par quel mystère de la nature une femme de son âge peut avoir un enfant si jeune.

« Treize ans et déterminée. Elle vient d'obtenir une bourse d'études, elle s'est mise dans la tête de devenir costumière de DJ Geronimo ! Demain, elle part pour le sud, à Montréal. Cette statuette d'Oural, c'est son cadeau.

– Vous offrirez le même à Pierre l'orphelin ?

– Il finira bien par revenir, répète-t-elle, l'air faussement contrit. Ces trois-là sont inséparables, dit-elle ensuite d'un air désinvolte en écrasant son joint sur la table basse.

– Vous voulez dire ces deux-là sont inséparables ? la corrige Mélusine.

– Non ! J'ai bien dit ces trois. Naki, Pierre et Oural, répond-elle sèchement. Chacun sa statuette, comme ça, les enfants et la chienne pourront se parler à distance. »

Se tapotant ensuite l'oreille, elle ajoute : « Au printemps, Naki sera de retour. Je lui ai déjà passé commande... Mes piles à sonotone sont usées. J'ai des problèmes, au centre médical ils m'ont dit que ça s'aggrave. »

Compatissante, Mélusine hausse gentiment les épaules, mais elle ne parvient pas à quitter des yeux les ventres et les mamelles d'Oural.

« Elle en attend huit ! Huit chiots. Et dire qu'Oural, bébé, ne pouvait pas m'approcher sans montrer les dents, et depuis qu'elle porte ses petits, elle me suit partout, essoufflée comme une petite grand-mère. »

C'est en voyant Miko bâiller, la bouche grande ouverte et les yeux rougis par les vapeurs de lichen, que Mélusine a une révélation. La vieille sait où se trouve l'orphelin, elle me le cache, se dit-elle, persuadée d'être cette fois sur la bonne voie. De son côté, Miko se roule une seconde cigarette. Si elle le considère vraiment comme un fils, pourquoi reste-t-elle si patiente ? Elle pourrait remuer ciel et Terre... Alors qu'ici, sur son divan, elle a l'air si dégagée, songe-t-elle en énumérant les raisons de son raisonnement. Thomas

a promis d'avoir sa peau ; et il y a ce verdict du rasage des chiens, elle doit lui apprendre à pêcher pour réparer son crime. Alors, pourquoi est-ce qu'elle n'insiste pas plus pour le retrouver ?

L'odeur du nuage végétal au travers duquel elle aperçoit Miko lui rappelle les tisanes au thym que sa sœur lui a fait connaître un jour, lors d'une cure de jeûne. Résolue dans la seconde à connaître la vérité, elle envoie un message écrit sur le téléphone de René.

Sa marche dans le froid polaire lui a donné envie d'uriner.

« Ce n'est pas très poli, demande-t-elle s'efforçant de ne pas croiser le regard de la vieille femme, mais où sont les toilettes ? »

S'essuyant les lèvres sur son tablier, Miko ne prend pas la peine d'ouvrir la bouche. D'un mouvement de main, elle balaie la fumée en indiquant le bout du couloir.

En chemin vers les cabinets, Mélusine passe devant la table basse et reconnaît les lettres caractéristiques de l'inuktitut, des triangles et d'étranges losanges inversés inscrits sur une enveloppe de papier déchirée.

De retour au salon, elle trouve Miko affairée sur les fiches de langue et s'assied, docile et impatiente de recevoir sa leçon.

Elle n'est pas très fière de sa trouvaille, mais puisqu'il faut en passer par là... Reprenant sa parka, elle fouille dans sa poche et en sort des chips qu'elle lui tend en cadeau. Mais alors que Miko, réjouie, approche sa main, Mélusine, dans un jeu démoniaque dont elle ne gardera aucun souvenir, se recule et brandit le paquet de biscuit au-dessus du canapé. « Si tu tiens vraiment à vendre tes statuette aux marchands de Montréal, dit-elle à voix basse, la fixant droit dans les yeux, convaincue qu'avec sa surdité, la vieille ne l'entendra pas, tu me livres l'orphelin, et le lieu du Bal des

animaux. Je peux te trouver des clients, et je peux aussi nuire à ta réputation, c'est très facile... »

Revenue à elle, Mélusine, l'air de rien, s'empare d'une fiche d'inuktitut avec la ferme intention de lui faire cracher le morceau. Se penchant sur son institutrice polaire, elle s'empare du sachet de pétales salés et lui en dépose un, délicatement, au creux de la main. Ni le goût ni la qualité des chips n'ont de rapport avec le drame qui va suivre.

Miko, les joues soudainement creuses, plus enragée encore qu'une adepte des régimes Dukan, écrase tellement fort son précieux sésame qu'elle l'engloutit sans mâcher, léchant les restes sur sa paume gluante, les yeux remplis de larmes, la langue aussi huileuse qu'une flamme de lampe d'igloo.

La vieille venait-elle d'avaler sa mort ? L'avait-elle senti dans ses biscuits ? En avait-elle entendu craquer les miettes, imaginant ses os s'effriter ? Est-ce l'appel de l'au-delà qui affame ainsi, comme si les défunts voulaient profiter d'un ultime bonheur de gourmandise ?

Son dernier souffle aura pué la chips rance. C'est lamentable de penser cela à un moment aussi tragique, se maudira Mélusine quand, bien plus tard, elle repensera à la mort de la vieille Miko.

*

Ils viennent tout juste de s'embrasser dans le Venise de la banquise. Un décor de rêves, un mur de falaises de glace échancrée. Et plus Mélusine s'entête à en apercevoir la ligne de fond, plus cet infiniment blanc lui tire la langue, se dressant en maître des lieux, fier et magnifique au-dessus de la mer.

Depuis combien de temps n'avait-elle pas embrassé un homme ? La bouche encore pleine du baiser de René,

Mélusine sursaute en entendant un énorme coup de feu résonner dans la vallée.

« René ! Quelque chose a explosé ! crie-t-elle, en se réfugiant dans ses bras.

– As-tu entendu, ça, toi aussi ? »

Il sourit avec un fort accent canadien. Les poils de sa barbe sont gelés, il se frotte contre la joue de Mélusine et secoue ses joues énergiquement comme un petit animal. Puis, lui remontant le visage, il se tourne vers la mer.

« Regarde comme c'est beau. Tu entends ce bruit ? C'est un iceberg qui vèle ! »

L'espace d'un instant, ses réflexes de linguiste la font hésiter entre un mot de chez elle et une faute de français.

« Mais qu'est-ce que tu racontes ! » répond-elle en voyant un pavé gros comme un paquebot se détacher de la falaise et tomber dans l'eau, tête la première. Un autre coup de feu retentit, la vague explose, puis s'affaisse, et Mélusine comprend.

« Vêler, on dit ça pour les vaches ! À la campagne, chez moi... enfin... chez mes parents, précise-t-elle en réalisant combien elle reste attachée au Poitou, “vêler” signifie “mettre bas !” »

Le spectacle devant leurs yeux les amène à admirer en silence. Comment imaginer qu'un paysage puisse s'effondrer de tout son long dans une pareille majesté ?

« Mélusine ! Non... que fais-tu ? Ne t'approche pas, tu vas tomber ! Attention... Cette glace est encore tendre, c'est un vrai terrain miné ! crie René en lui courant derrière.

– Laisse-moi, je veux voir, c'est tellement... »

Ce qui devait arriver arriva. Mélusine termine sa phrase dans un puits d'eau. L'une de ses jambes, enfoncée jusqu'au mollet, lui donne la sensation d'être amputée sur-le-champ, sans anesthésie.

« Ta sœur a raison... Tu ne veux pas écouter », lui dit René au-dessus du trou.

La tirant par la taille, il la ramène sur la glace en expliquant qu'il y a des choses à Kuujuarapik qu'il ne faut pas chercher à comprendre. La vie locale a ses mystères qu'elle doit elle aussi respecter.

« Le Bal, par exemple ? Pierre l'orphelin ? » lui rétorque-t-elle, fielleuse.

– Parfaitement ! »

Énervé, René est sur le point de lui dire méchamment ce qu'il en pense, quand il la voit tout à coup devenir toute bleue.

« Déshabille-toi ! » ordonne-t-il, en lui montrant son pantalon trempé. Mélusine ne sent plus sa jambe ; elle tente d'accélérer la cadence, mais ses doigts transits l'en empêchent. René, le visage grave, prend alors le relais.

« Tu es fou ! Je gèle, René ! Laisse-moi mon pantalon. Mes doigts... mes doigts ! hurle-t-elle affolée. Je ne sens plus rien.

– On déshabille, je te dis », crie-t-il, hors de lui.

Cette fois, il a parlé comme un capitaine de tranchées. Mélusine se rend compte de l'urgence du moment. Transie jusqu'aux os, incapable du moindre mouvement, elle le regarde lui ôter ses vêtements comme on pèle une banane.

Les fesses à l'air, elle s'arrête tout à coup de respirer. Ainsi appuyée contre la selle de la motoneige, elle a l'air d'un bébé de géant que René serait en train de changer. D'un mouvement rapide, il lui enfle une combinaison de rechange toujours laissée dans les coffres des Ski-Doos et lui réchauffe les doigts en l'affublant de nouveaux gants de peau fourrés.

« À moins quarante, si tu n'as pas de gants de caribou, tu es foutue ! lance-t-il familièrement pour la détendre. Tu vois ce poil court ? Avec du synthétique, tu peux toujours

y aller... Si ton vêtement est mouillé, tu l'enlèves, il gèle sur place. Alors qu'avec le caribou, leurs poils absorbent l'eau, le cuir du dessous est sauvé. Comme toi ! Sauvée comme toi ! répète-t-il niaisement. » Les dents claquant de froid, Mélusine observe ses deux jambes bâillant dans un long vêtement deux fois plus large qu'elle. Elle ne sait plus quoi dire ni penser.

« Avec cette queue, je ressemble à la sirène Sedna de Kuujjuarapik ! plaisante-t-elle, dans un effort surhumain, pour se sentir en vie et se rassurer. La fille qui s'accrochait à la barque de son père, ajoute-t-elle en fixant René, curieuse de sa réaction. Le même qui lui a coupé les doigts.

- Oui ! lance-t-il le plus innocemment du monde. D'où l'importance des tenues de rechange. Regarde bien ça », lui dit-il en souriant, un set de couture à la main.

Mélusine l'avait vu fouiller dans son coffre de Ski-Doo sans voir ce qu'il y avait pris. Le découvrant deux énormes aiguilles en os de baleine et une pelote de fil à la main, elle lui dit : « J'ai vu les mêmes chez Miko !

- C'est elle, justement, qui m'a donné cette technique de survie. Depuis qu'elle m'a dit ça, je garde toujours ça dans le Ski-Doo. Allez ! En carrosse ! »

Il installe Mélusine sur la selle et lui enlève ses gants pour lui sucer les doigts.

« Pour faire circuler le sang, dit-il, l'air volontairement lubrique.

- Cela aussi, c'est Miko qui te l'a appris ? demande-t-elle dans un spasme orgasmique.

- En voiture, petite sirène de Lusignan. Tu n'es pas Sedna. Tu es la fée Mélusine de Lusignan, et c'est très bien ainsi. Qui va bientôt défiler dans les rues de Kuujjuarapik, hein ? C'est toi ! Attention, c'est parti ! s'exclame-t-il, le pied sur l'accélérateur. Je te dépose à la pension ? Naki doit

déjà t'attendre depuis un bon moment. »

Sa chute au travers de la glace lui a fait tout oublier. Affolée à l'idée de son retard, Mélusine lui répond volontairement très vite, d'une toute petite voix, réservant ses forces pour tenir sans s'évanouir jusqu'à la pension.

Les yeux rivés aux lames de la motoneige, elle sent la vitesse lui compresser les oreilles sous sa chapka. Ses pensées, ou plutôt ses craintes, tournées vers la petite Naki.

Comment a-t-elle encaissé la mort brutale de sa mère, Miko ? Le regard sur les pédales chromées, elle la revoit avec ses nattes si longues et si noires qui l'avaient émerveillée lors de leur première rencontre. Dans ses gants, elle sent revivre ses doigts ; c'est à ce moment précis qu'elle songe aux mains de Naki. Des mains de future couturière... Mais avec le décès de Miko, va-t-elle renoncer à son école de styliste à Montréal ? Sur le coup, elle s'étonne de ne pas y avoir pensé plus tôt. Songeant à sa sœur, elle se dit que Myrtille a déjà dû la mettre au travail pour le projet du défilé du jumelage.

Pourquoi, à la différence de Myrtille, n'ai-je pas hérité, moi aussi, du talent de notre mère, capable de vous transformer un haillon en tenue de Lido ? Cette même mère qu'elles adorent et qui recoud encore leurs accroc lors de leurs visites à Lusignan. Émue, Mélusine trouve à ses mots une poésie qui lui rappelle l'incroyable pouvoir de ses parents, à même de la consoler de tout. Nos parents ont vraiment quelque chose avec les mains ! se dit-elle ensuite avec tendresse, reprenant la maxime de son père lors des concours d'accordéon : « Si le trac t'envahit devant le jury, ne regarde surtout pas tes doigts, mais avance... Tu as répété ce morceau des centaines de fois, la mémoire de tes mains suffit, elles te guideront. »

Faisant le parallèle avec les ordres de René sur sa curio-

sité malsaine au sujet du Bal des animaux et de l'orphelin de Kuujjuarapik, elle se sent tout à coup menacée dans cette course vers le centre-ville. Les musiciens, les peintres, les couturières... L'expression française est bien trouvée, se dit-elle. « S'en mordre les doigts ! » On ne fait pas mieux pour exprimer le regret. Combien de gens sur Terre s'arrêteraient de vivre si leurs doigts gelaient au point de les amputer ?

Toutes les questions prévues pour Naki lui reviennent alors en mémoire. Les moignons de Pierre, ces mots « Anaana ! Maman ! Maman ! » que sa mère a répété plusieurs fois. Le ramassage trop brusque de ses statuettes, cette peur sous la lune, sa mère prostrée au pied de la barque glacée avant l'arrêt cardiaque. Comment Naki va-t-elle réagir, en plein deuil, à l'écoute de mon enregistrement ?

C'est René, hurlant au travers du vent, qui la réveille de ses méditations.

« Va voir Naki à la pension, et moi, je file rejoindre ta sœur pour les derniers essayages. »

Tenue au secret, Mélusine ne sait toujours pas où sa sœur, René et le reste du village ont entreposé le char du défilé.

« Pendant que j'y pense, lui crie-t-il, une main se détachant des poignées, en détournant légèrement la tête. Ta sœur, elle a toujours été comme ça ?

– Comment est-elle ? lui demande Mélusine, avec une pointe de jalousie.

– Un peu fofolle, non ? Tu as déjà vu quelqu'un débarquer sur la banquise avec des talons hauts dans sa valise ? Des talons hauts comme mon bras, rouge vif comme mon sang. En tout cas, précise-t-il en pinçant les lèvres d'admiration, c'est une couturière hors pair. »

René, conduisant à toute vitesse, aggrave son cas.

« Avec ses costumes de fées, elle va rabibochoer le village.

Il était temps, le match intercommunautaire de hockey entre Inuit et Indiens cris s'est arrêté en pleine partie il y a un an. Le shérif venait de découvrir le premier chien rasé. »

Les bras autour de sa taille, Mélusine tente une dernière fois : « René, pourquoi, tu ne veux pas me dire où il est ?

– Le char ?

– Non, Pierre, l'orphelin. J'ai besoin de lui parler.

– Arrête, Mélusine. Arrête avec ça. Naki s'en occupe, et elle a du mérite. Sa mère est morte, son petit ami est blessé, tu ne crois pas qu'ils en ont assez bavé comme ça ? assène-t-il, en ramenant sa main sur le guidon. Occupe-toi de ce qui te regarde, tu es venue pour étudier leur façon de penser, non ? Alors, respecte leurs coutumes et leurs interdits. Continue ton travail sans penser à la fête des animaux. Vraie ou pas vraie, personne, aucun humain ne doit assister à cette cérémonie. »

Au même instant, le téléphone de René se met à sonner. Le moteur couvre le son, mais elle sent la vibration contre son ventre. Tenant son Ski-Doo d'une seule main, René sort l'appareil et devient blême.

« Merci, Karen. Je fonce ! Merci mille fois. Sans toi, il était mort.

– Karen ? demande Mélusine, d'une voix provocante, pleine de doutes.

– L'hôtesse d'Air Inuit, une amie. Laisse tomber.

– Elle te fait un effet... Que t'a-t-elle dit ? Tu as l'air tout chose. »

L'espace d'une seconde, René rétablit ses roues dans les traces déjà marquées de la piste. L'air est glacé, la vitesse du Ski-Doo lui saisit le visage. Au même instant, il comprend qu'il ne pourra jamais revivre avec une femme. Trop de suspicions, trop de temps perdu à toujours devoir se justifier. Néanmoins, ils se connaissent à peine, et Mélusine

lui plaît, quitte à rester amis, se dit-il dans une bouffée de lucidité, espérant une fin heureuse à leur histoire.

« Thomas est en route, s'écrie-t-il, le dos tourné à la jeune femme. Karen vient de confirmer mes craintes. Son retour précipité à Montréal n'était que momentané. Vite, Mélusine ! Je sens que l'heure du dernier round a sonné. Thomas a pris le dernier vol pour Kuujjuarapik. Il a obtenu gain de cause ; s'il apporte les preuves, la justice canadienne l'autorise à coffrer Pierre.

– Le salop !

– Il faut à tout prix détruire les poils... je veux dire, les preuves.

– Où ?

– Chez Miko. Avant de mourir, elle m'a confié son secret. C'est elle qui a récupéré tous les poils. Thomas doit s'en douter.

– Mais Thomas a déjà mis les préfabriqués sens dessus dessous !

– Il cherchait le gamin, pas les poils de nos chiens.

– Pourquoi Miko ne les a pas jetés ?

– C'est pas le genre ! Pour ses sculptures, elle gardait le moindre caillou. Désolé, ma petite fée, lui dit-il en donnant un sérieux coup d'accélérateur. Mais avant de te déposer, je t'emmène vider un édredon ! »

Une invitation que René finira par regretter, car elle va mener sa bien-aimée au pas de course, au Bal interdit.

*

À leur grande surprise, ils trouvent Naki sur le canapé du salon. Sur le coup, cela rassure Mélusine, débarrassée sur-le-champ des scrupules du retard à leur rendez-vous au *Caribou sympa*. Pourquoi la fille de Miko a-t-elle préféré rester chez sa mère, sur le tapis où Mélusine l'a vue mourir

d'un terrifiant arrêt cardiaque, plutôt que de venir lui parler à la pension ? La linguiste est sur le point de lui demander quand, dans le sillon de René, elle voit Naki en pleurs, la tête recroquevillée dans les bras. Ses longs cheveux lâchés font l'effet d'un napperon de poils sur la table basse. Un noir tellement vif et brillant qu'il les fait davantage ressembler à du crin d'animal qu'à une chevelure humaine. Songeuse, Mélusine trouve à ces cheveux quelque chose d'irréel, de fantastique. Elle repense alors à ce peintre français, Pierre Soulages, inventeur des « Noirs », ces grands tableaux noirs qui lui ont appris à observer les couleurs. Selon l'artiste, il est possible de peindre une infinité de noirs selon l'épaisseur du trait ou la brillance de la peinture.

Enchantée de faire revivre le passé, sa mémoire lui rappelle que c'est en fait comme ça, dans son imaginaire d'enfant, qu'apparaissait la femme-poisson quand on lui disait qu'elle portait le nom de la sirène de Lusignan, la princesse Fée Mélusine qui interdisait à son roi de la regarder prendre son bain le samedi dans leur château.

« Kaï ! » Un gloussement aussi strident qu'une aiguille dans une chambre à air la coupe dans ses pensées.

« Saloperie de renard bleu ! » crie René avant de jeter le cendrier contre la porte du garage du fond. Touché à la cuisse, l'animal polaire ressort en boitant aussi rapidement qu'il était entré. « Ne reviens pas gratter chez Miko, ou je te massacre ! »

En le voyant revenir, Mélusine se rend compte que dans leur précipitation, ils ont oublié d'ôter leurs bottes. René ayant de la neige collée aux semelles, le tapis regorge maintenant d'une bouillie aux grumeaux de cacao.

« Naki ? » demande René de sa voix la plus douce en remontant les cheveux de l'adolescente.

Un torrent de larmes inonde alors le napperon. Effaré et

peiné, René se relève, cherchant le regard de Mélusine.

« Il est trop tôt, suppose-t-il à voix basse. Elle est encore sous le choc. S'il te plaît, fais-le en hommage à sa mère, attend un peu avant votre entretien. Si elle avait vraiment voulu te voir, elle serait déjà à votre rendez-vous, à la pension. »

S'agenouillant sur le tapis tout contre Naki, Mélusine lève les yeux sur René puis, d'un signe de tête, lui montre son approbation.

« Ne t'inquiète pas, je respecterai son rythme », lui fait-elle comprendre dans un silence chargé de tendresse.

C'est la première fois qu'elle revoit Naki depuis la mort de Miko. D'aussi près, leur ressemblance la frappe. Mise à part la mâchoire édentée et la fine moustache, les mêmes joues rebondies, les mêmes paupières tirées, le même menton potelé. Debout, René les observe et reste silencieux. Préoccupé par la recherche des poils canins, il part dans le couloir. Puis, se retournant, il pose l'index sur sa bouche pour lui signifier la discrétion :

« Reste avec elle, le temps que je... »

Comprenant aussitôt le message, Mélusine reconnaît aussi que Naki n'a pas besoin de savoir, surtout en ce moment. L'annonce du retour du juge Thomas ne ferait qu'ajouter de la panique au chagrin. Grâce à René, lors de leur balade en traîneau, Mélusine a été mise au courant des amourettes de Naki et de l'orphelin. D'un mouvement rapide, il enlève son gant et le secoue au-dessus des deux femmes en signe de connivence.

« Naki, c'est nous, René et Mélusine. Ne parle pas si tu n'en as pas envie. »

Aucune réaction. En position de fœtus, l'adolescente reste claquemurée dans ses sanglots. N'oubliant pas l'urgence de sa mission, René part en direction des chambres.

« Je suis désolée pour ta maman », dit Mélusine en lui caressant la nuque. Jamais ses mains n’avaient touché de soie aussi pure. Les cheveux de Naki lui filent entre les doigts. Ils sont si étranges et si difficiles à retenir qu’elle a l’impression d’un velours évaporé au contact de la peau. « Miko avait beaucoup de talent. Tu sais combien on l’aimait, René et moi. Tous les Inuit du village l’adoraient... Naki ? »

En vain. Mélusine a beau lui redresser le visage, aussitôt qu’elle le relâche, il retombe.

« Je suis la dernière personne à lui avoir parlé vivante. C’est pour cela que je tenais à te voir, Naki. »

Exactement comme l’ombre échappée dans les phares du SAMU lors de son accident sur la route de l’aéroport, l’horrible mort de Miko revient la hanter par à-coups, à n’importe quels moments de la journée.

Fouillant dans sa poche, elle en sort son dictaphone et le pose sur la table basse.

« Le jour où ça s’est passé, elle t’attendait, tu sais. Elle venait de finir ses petites sculptures et voulait absolument te donner la statuette de la chienne Oural. » Par précaution, elle préfère taire l’existence des deux autres exemplaires destinés à Pierre et à la chienne.

Contre toute attente, Naki se décide alors à lever les yeux. Devant cette troublante ressemblance avec sa mère, Mélusine revoit toute la scène. Partie aux toilettes avant de l’interviewer, elle était sur la cuvette des W.C. quand, par la porte entrebâillée, elle avait surpris une peau tendue en triangle dans la baignoire de la salle de bain.

« Miko ! Il y a un tipi d’Indien dans la baignoire !

– Malheur taisez-vous ! Ne parlez pas d’Indiens dans ma maison, c’est un ours dans la cuvette ! » s’était écrié la vieille, hurlant d’effroi, laissant à peine le temps à Mélu-

sine de reconstituer la forme, le museau, les pattes et deux trous au-dessus du museau remarquablement découpé.

Elle avait remonté son pantalon à toute vitesse et s'était précipitée pour y regarder de plus près. Sur le rebord de la baignoire, Mélusine avait reconnu l'ulu, le couteau bombé avec lequel Miko, lors de leur première rencontre, lui avait fait goûter son assiette de viande. La lame ensanglantée reposait sur un tas de griffes arrachées au fond d'une cuvette bleue. Des restes d'intestins marinaient dans un jus de poils courts, marron et rougeâtres comme ceux de King Kong. Dans sa tête, aussi bête que cela puisse paraître, il n'y a pas d'autres comparaisons possibles qu'avec les oranges-outangs. L'épaisseur des griffes paraissait plus tranchante que des poignards de fakir.

En l'entendant paniquer dans la pièce d'à côté, Mélusine avait d'abord eu la sensation d'un incroyable décalage entre la cuisine équipée et le pelage d'un ours en train de sécher sur un promontoire au-dessus de la cuvette en plastique.

À son retour dans le salon, Mélusine avait retrouvé Miko, les deux jambes en l'air, pestant contre elle-même. « Je suis tombée ! Mes vieux os... » avait-elle dit en s'agrippant au tapis.

« Les animaux sont Nous, et nous sommes Eux ! avait-elle ajouté aussitôt, brassant l'air dans un souffle d'épuisement.

– Attendez, je vous aide » se voit lui répondre Mélusine en se baissant. Grande et gauche, elle se souvient s'être trouvée ridicule avec ses genoux tremblants.

Un si grand poids dans un si petit corps... Comment est-ce possible ? Un autre détail l'avait surprise. Elle venait de cramponner Miko par les dessous-de-bras, et la tête, tout contre sa joue, elle avait entendu une sorte de prière lancinante que la vieille ne cessait de réciter très

bas, en fermant la bouche, comme pour mâcher ses paroles. Mélusine ne saurait jamais la vérité, mais on aurait dit une sorte d'incantation destinée à chasser l'Indien que, par mégarde, elle avait fait exister dans la salle de bain.

Laissant Miko reprendre ses esprits, elle s'était emparée de son dictaphone et l'avait glissé dans sa manche, se disant que c'était le bon moment, à son insu, pour la faire parler du « Bal des animaux ».

Sans comprendre pourquoi ni comment, Miko avait profité de ce court instant d'inattention pour se volatiliser. Mélusine se rappelle juste qu'elle s'était retournée ; elle l'avait alors vue revenir après quelques pas dans un escalier, une montée qui lui avait paru, à la sonorité, être dans un autre tronçon de la maison – sans doute des combles ou un grenier. La première chose qui l'avait marquée était cette petite boîte verte qu'elle tenait au creux des mains.

Le visage baissé, elle la manipulait si maladroitement qu'elle ne parvenait pas à en ôter le couvercle. S'avançant pour lui donner un coup de main, Mélusine n'avait pas pu s'empêcher de rire tant cette boîte était familière.

Des chips « Pringles » au goût poivron !

À Lusignan, elle grignotait les mêmes en cachette, la nuit, sous la couette avec Myrtille.

Revoir le paquet de son enfance chez les Inuit, avait quelque chose d'émouvant et d'incongru. La tête tournée vers le sol, la vieille s'était agenouillée d'un seul coup, s'acharnant sur le plastique du couvercle. Sa férocité était presque choquante. Comment faisait-elle pour récupérer aussi vite ? s'était-elle dit, constatant que deux minutes auparavant, elle la récupérait à bout de force, les membres perchus d'arthrose

« Ah ! Voilà... ! »

Le couvercle avait sauté jusqu'à l'autre bout du canapé.

Dans la boîte, quatre feuilles d'essuie-tout remarquablement pliées autour d'une tête de baleine en saponite. La lenteur avec laquelle elle s'évertuait à déplier le Sopalin lui avait paru suspecte.

« De la saponite verte, c'est très rare.

– Miko, combien y aura-t-il de baleines cette année au Bal des migrations ? »

Penchée sur ce berceau de fortune, Miko malaxait la boîte en caressant jalousement la sculpture dans son tablier.

« On a bien compris, Miko... Ce que je vous demande, c'est de me raconter l'histoire des chasses à la baleine, ici, dans le Grand Nord canadien. Je rêve d'en voir une. René m'a promis de m'emmener au poste de la Baleine sur la banquise. Est-ce que vous en avez déjà attrapé ?

– Non ! La pêche, la chasse, ce sont une affaire d'hommes. Nous, les femmes, on nourrit, on élève les enfants, et on cuisine la baleine.

– Vous la mangez en entier ?

– On la découpe en morceaux dans la chambre de Naki. Le meilleur c'est le maktaaq, la langue, le morceau le plus lourd et le plus noble. »

D'un air emprunté, Miko parlait avec sa voix de professeur d'inuktitut.

« Le maktaaq ! La langue de la baleine ! s'était exclamée Mélusine, subjuguée par cette nouvelle coïncidence de mots.

– Demandez à Uuugi. Quand il y en a au retour de pêche, il en cuisine à la pension. Une langue de baleine nourrit le village entier, elle pèse plus que vous toute habillée. »

Elle avait alors pensé à autre chose, et là encore, ce fut entendant Miko lui parler de l'autre bout de la pièce qu'elle réalisa son second envol ! Droite comme un « I », la

vieille sculptrice avançait en somnambule, le visage mystérieusement rajeuni.

« Kuujjuarapik garde la langue ; le reste, c'est pour les cousins du territoire. On en fait partir dans les avions d'Air Inuit. Et puis les déchets, on les met à la réserve communautaire.

– La réserve communautaire ?

– Les congélateurs des pauvres. »

Tout en expliquant, elle s'était échappée dans la cuisine. Dans le même temps, Mélusine entendait des sachets se froisser et le bruit de la porte du réfrigérateur.

« La réserve est anonyme et gratuite. »

Après avoir ouvert le robinet, Miko avait pesté contre les pillards, les Indiens cris, « les mangeurs de sel ».

Au détour, Mélusine avait appris l'un des préjugés les plus tenaces entre voisins, les Inuit étaient réputés pour ne pas rajouter de sel sur la viande.

« Ils nous volent régulièrement... en plein jour. Alors que chez nous, les mères de famille ont tellement honte quand elles y vont, qu'elles doivent attendre la nuit tombée. »

Songeant naïvement aux entrepôts des Restos du Cœur, en France, Mélusine lui avait redemandé de parler du « Bal », et c'est à ce moment-là que tout avait basculé. Un gourdin de viande à demi décongelée s'était abattu quelque part entre la nuque et le sommet de son crâne.

« Mangez ! »

Brandissant le morceau de viande froide, Miko se prosternait à ses pieds. Elle avait alors reçu l'horreur de son visage en pleine face.

« Ch'est bon ! Regarde le maktaaq comme ch'est bon ! Tu partages et je te raconte ! Chez nous, on partage tout. »

Les yeux injectés de sang, Miko se pâmais. Une jouissance masochiste où la douleur se mêlait à l'ivresse. Ses

paupières écorchées avaient l'air d'avoir été cousues de cordelettes à gigot. Rouges de sang, ces points de suture morbides faisaient tomber sur ses joues des particules roses, semblables à de la pulpe de pamplemousse. Plus bas, débordant de sa bouche, le gras de l'animal lui faisait briller les lèvres.

« Je l'aurais, cette histoire ! »

Mélusine croquait sa part de viande en y plantant ses incisives. Le râle et la rage avec laquelle elle tentait de briser la surface congelée lui bloquaient la respiration.

« Si c'est le prix à payer, tu me la donneras ! »

Par la suite, en mâchant, la texture gluante sous les dents l'avait d'abord dégoûtée avant de lui rappeler le goût fumé du jambon vendéen. La baleine lui coulait au fond de la gorge tandis que des gouttelettes de sang imbibaient la laine de son pull-over.

« Ça y est, Miko, j'ai tout avalé. Maintenant, raconte... »

– Je ne sais rien !

– Si tu sais ! Tu sais et tu ne veux pas me le dire !

– Non !

– Si !

– Non ! »

*À bout d'arguments, Miko s'était effondrée sur le canapé.
« Les Cris, il ne faut pas y aller ! »*

Le corps torturé, la vieille aveugle tremblait de tout son long. Jusqu'ici, c'était elle, qui semblait mener le jeu.

Dehors, le décor s'était métamorphosé sous la pluie d'une lune rousse ; Kuujuarapik baignait dans un lac de reflets éclatants. « Anaana ! Tu ne toucheras pas à Naki. Tu ne toucheras pas au village. Je suis Anaana ! Annana, la mère ! »

Après l'avoir bousculée, la sculptrice avait fini sa course à terre en ramassant la boîte de Springles, le Sopalin et

toutes ses statuettes. Agrippée à sa moitié de baleine, elle l'avait serrée contre son sein avant de se lancer dans dix tours de table à genoux, le visage vers la lune, en éructant de l'inuktitut avec la gorge. Mélusine avait reconnu les chants de gorges propres aux femmes inuit, nés dans les igloos pour tromper le temps. À cause du contre-jour provoqué par la lune, Mélusine n'arrivait pas à voir son visage. Mais dans un cri de bête, Miko s'était rapprochée pour exhiber ses yeux, des globes blancs complètement ressortis et brûlés. Pressentait-elle sa sortie de scène ? En tout cas, tout de suite après, elle lui était tombée raide morte dans les bras.

Le seul espoir pour Mélusine d'y comprendre quelque chose résidait dans sa manche. Le micro avait tout enregistré.

« J'ai froid ! »

Enfin ! Elle parle ! Avec toute la compassion dont elle est capable, Mélusine prend Naki dans ses bras. L'enveloppant du plaid de laine du canapé, elle la berce comme un bébé.

« Pleure, laisser couler... ça va te soulager. Veux-tu que je te prépare quelque chose de chaud ? Un thé ? »

Le nez dans ses cheveux, Mélusine respire leur parfum. Un mélange de shampoing et de cigarette froide.

« Miko est morte sans avoir souffert, s'efforce-t-elle de dire pour la rassurer. Son cœur s'est simplement arrêté. »

Pas moyen de faire mieux. Quel atroce sentiment d'avoir à parler pour combler le vide.

« Un chocolat au lait ! »

Naki venait de demander, sans dire le « s'il te plaît » de politesse. Regrettant de lui en vouloir dans un moment aussi fatal de sa vie de femme, Mélusine s'était précipitée dans la cuisine. Elle aurait grimpé l'Himalaya pour agir, faire n'importe quoi plutôt que de sentir impuissante. Revenue à la raison, une tasse de chocolat chaud dans les

mains, elle s'installe à ses côtés sur le canapé.

Brûlant d'envie de lui soutirer les vers du nez, elle serre les dents et dans l'instant, pour la mettre en confiance, lui raconte l'un de ses plus gros coups durs... un jour, dans les rues de Paris. Comment, un matin, elle s'était retrouvée impliquée dans un accident de moto. Comment, simple piétonne, elle fut confondue avec une infirmière.

Comment, dans l'urgence, la bouteille d'oxygène lui fut plaquée dans les mains par un pompier, à la tête du blessé, un jeune homme blond renversé en scooter.

Comment elle reçut l'ordre de découper son pantalon pour faciliter la respiration. Comment elle dut maintenir cette bouteille au-dessus de la chevelure inanimée.

Comment, finalement, vers midi, ce garçon de dix-neuf ans est mort dans son coma, après une demi-heure de défibrillation.

Pourquoi avait-elle choisi cette histoire ? Sûrement pour faire comprendre à Naki que la mort fait partie de la vie. Mais quelle idiote ! se dit-elle en entendant le grabuge de René, occupé à ouvrir et fermer des tiroirs dans la chambre du fond. Elle repense à la visite du renard bleu, au talent de ses parents pour les narrations du conte des *Trois Petits Cochons*. Si René l'avait entendue, il lui aurait dit qu'ici, en milieu extrême, Naki, comme tous les autres jeunes, vit entourée de morts brutales et de récits de morts-vivants, où les animaux et même le paysage possèdent une âme.

Collée à elle, Naki avale son bol comme une goulue. La boisson lui a fait reprendre des couleurs. Mélusine la regarde faire comme les enfants, raclant le fond avec son doigt jusqu'aux dernières traces de cacao. L'entendre ensuite roter la bouche grande ouverte rassure Mélusine.

Il était temps. Parce qu'à faire revivre le traumatisme de l'accident de moto à Paris, les yeux de Miko lui sont

réapparus. Mélusine revoit leur chair calcinée, et elle a beau faire, les chairs boursoufflées peu avant la mort s'accrochent au cerveau comme de vieilles sangsues.

« Je suis enceinte de Pierre ! lâche Naki, en lui envoyant son souffle chargé de sucre dans la figure. Tout est fichu, ils ne voudront jamais de moi au sud, à l'école de Montréal. »

Il faudra qu'elle s'y fasse : atterrir dans le Grand Nord change la perspective des hémisphères et des thermomètres. Parler du sud pour un Inuit, c'est parler de la douceur estivale de Montréal, à un ou deux degrés au-dessus de zéro. Elle comprend maintenant toute l'attitude de l'adolescente. Naki ne pleurerait pas de chagrin, mais de peur d'être renvoyée de son école de mode avant même d'y avoir mis les pieds.

« Tu nous bassines avec tes histoires de bonnes femmes ! » s'écrie une voix de caverne venue du couloir.

Engoncées dans le creux du divan, les deux femmes se regardent, étonnées, voyant ensuite débouler un géant barbu à l'entrée du salon. De ses mains pendouille une sorte de papier à mouche étiré que René fait voler au-dessus de leur tête.

« Regarde ce que je viens de trouver, dit-il à Mélusine comme un flic de brigade en peine enquête. C'était dans la poubelle de la cuisine. Combien de fois encore vas-tu nous faire le coup ? » Sa tendresse a disparu. Il observe gravement Naki avant d'expliquer à Mélusine ses lubies d'adolescente, persuadée d'être enceinte de Pierre à répétition, plusieurs fois dans l'année.

« C'est à moi, René ! Redonne-le-moi ! s'écrie l'adolescente en levant les mains comme pour attraper la queue de Mickey.

– Tu as quel âge, rappelle-moi ? » lui demande René, l'œil sévère, repliant le cordon en tir bouchon dans le creux de ses paumes.

Sur les nerfs, il sent l'humidité du test de grossesse lui envahir les mains. Grognon, les genoux repliés, Naki recommence à sangloter.

« Treize ! Treize ans ! lui hurle-t-il en lui tirant les oreilles. Et à treize ans, précise-t-il tout en fixant Mélusine pour s'assurer de sa complicité... À treize ans, si on n'a pas ses règles, ça ne veut pas dire qu'on va enfanter ! »

Suffisamment solide pour ne pas avoir à se justifier, René se fend tout de même d'une brève caresse sur ses joues. Sans en comprendre les raisons, Mélusine devine que Naki veut grandir trop vite en accélérant les événements.

« Maman est morte pour te protéger, lui envoie-t-elle à la figure tout en jetant son test sur les fiches d'inuktitut laissées sur la table basse. Regarde... elle a tout écrit ici, en inuktitut pour que ça te pousse à apprendre plus vite notre langue !

– Donne ! » lance Mélusine, effarée, en tendant le bras, aussi crispée et pressée que devant un trésor caché.

– Dès le début ma mère s'est méfiée de toi. Avec toutes tes questions incessantes sur le bal... Chez nous, il faut de la patience pour découvrir les choses.

– Je sais, et je te demande pardon, dit Mélusine en baissant les yeux. Mais quoique tu penses du rôle que j'ai pu jouer dans la mort de ta mère, sache que j'ai toujours agi en pensant bien faire. »

Le souffle court, elle sent la chair de poule gagner tous ses membres en posant la question vitale, celle qui lui permettra de résoudre tous les mystères, celle qui lui ouvrira les portes, celle qui lui fera remplir sa mission. « Naki, Naki... demande-t-elle en joignant les mains en prière. On parle d'animaux découpés, comme ceux des statuettes de Miko. Toi qui comprends l'inuktitut et le français, traduis-moi ces notes. Où a lieu ce Bal, ce soir ? Donne-moi au moins un ind...

– J’en étais sûr » l’interrompt René reparti vers la chambre. Il n’a pas entendu un mot de leur conversation, mais il s’arroge le droit d’ajouter : « C’est certain. La vieille Miko a provoqué sa propre mort parce qu’elle se sentait trop âgée pour le village. Les anciens font ça chez les Inuit, c’est dans leur culture de ne pas devenir un poids. Appelle cela comme tu voudras, de l’autorégulation ou de la survie de communauté.

– N’importe quoi ! s’écrie Naki avec ses yeux d’effron-tée. C’est à cause de Mélusine, redit-elle en montrant les fiches. Tout est inscrit là... »

À genoux sur le canapé, Mélusine ne sait plus à quel saint se vouer. S’en vouloir à vie et s’effondrer en larmes ? Ou tout de suite, s’emparer du testament, la forcer à parler et sauter sur un Ski-Doo voir le Bal ?

« Regarde toi-même, René, si tu ne me crois pas, suren-chérit-elle en direction de l’animateur, en rivale de longue date. Maman a tout écrit. Mélusine n’est pas la seule, les marchands de Montréal voulaient aussi apprendre le secret du Bal. »

Dans un même mouvement, Mélusine et René, revenu sur place, lorgnent sur les notes de Miko et découvrent, interloqués, le devis d’une facture. Mille euros pour le moulage des statuettes du Bal. Refondant en larmes, Naki reprend la bandelette de son test. « Un jour, Pierre me don-nera un bébé... »

Avant qu’elle n’ait pu replonger la tête dans un coussin fourré, René la secoue violemment par les épaules. Une odeur de morue pourrie lui entre dans les narines.

« Arrête Naki, arrête avec ce test, arrête avec ça ! hurlet-il, exaspéré par leurs lubies d’enfants précoces. Combien de fois vais-je encore te le répéter ? À Kuujjuarapik, on ne se marie pas avec un orphelin. Tu ne sauras jamais si ton

enfant a des ancêtres cris ou inuit, et ça, ça vous portera la poisse, à toi et à ton bébé.

– Stop ! On ne s’entend plus ! » lance alors Mélusine en se bouchant les oreilles. Les paumes serrées contre les tempes, elle ne sait plus si son geste s’adresse à leur vacarme ou s’il correspond à l’impossibilité de les écouter parler de bébé et de grossesse.

Bouleversée, elle brandit les notes puis, le doigt sur le dictaphone, encore plein des dernières paroles de Miko, Mélusine lance la lecture de son interview : « *Anaana ! Tu ne toucheras pas à Naki. Tu ne toucheras pas au village. Je suis l’Anaana ! Annana, la mère !* »

« La vache ! » fait René à haute voix, admiratif comme un savant fou. Pourquoi ne l’a-t-il pas vu plus tôt ? La ressemblance des deux femmes assises devant lui est flagrante. Les yeux au plafond, René fait une brève prière pour remercier Miko de cette lumière fugace.

Sacré destin qui a mis ces deux villes minuscules et distantes de milliers de kilomètres sur sa route... Le lien entre Kuujuarapik et Lusignan... songe-t-il avec cette odeur de poisson grillé qui lui revient au nez.

C’est en s’agrippant à lui sur le Ski-Doo que Mélusine lui avait raconté qu’à Lusignan, le fantôme de la fée Mélusine hantait toujours les rues. Aujourd’hui encore, aucun projet, aucune nouvelle industrie, aucune construction n’y tient vraiment bien longtemps. Seuls les aïeux des générations de ses grands-parents gardent à l’esprit la petite gare dont les rails étouffent aujourd’hui sous les pissenlits. La dernière fois qu’un épicier a voulu s’installer sur la place de l’Église, il est mort : son magasin a brûlé.

« Allez, fini les plaisanteries. Maintenant, on va brûler tout ça ! »

Réjoui et soulagé à l’idée d’avoir réussi à ramasser tous

les poils cachés dans un édredon, René déclenche les fous rires. D'une main il se bouche le nez ; de l'autre, il prend des touffes entières cachées dans ses poches.

« On m'appelle mademoiselle Moustache ! fait-il en dansant la valse devant Naki.

Tout à coup, les rires se figent. Le téléphone de René vient de sonner. Coupé dans son élan, l'animateur tend son téléphone à Mélusine. Dans une écoute commune, leurs visages deviennent aussi blancs que le plâtre. À l'autre bout du fil, Karen les informe que le juge Thomas est déjà au centre-ville, on vient de l'apercevoir sur la grand-route en direction du préfabriqué de Miko. Sans réfléchir, Mélusine bondit, part dans la chambre ramasser les derniers poils tombés de la couette. « On a fait une connerie, René ! s'exclame-t-elle, on aurait dû les laisser dans l'édredon, c'était la meilleure des cachettes.

– Non. Je connais Thomas. Depuis le début, il est persuadé que Miko est une complice. Sa première fouille a échoué, il va remettre ça en venant ici, et cette fois, il aurait découvert la couette. Elle empeste le chien mouillé. »

Affolée à l'idée de voir entrer Thomas, Mélusine ne peut refréner sa panique : « Maman... Qu'est-ce qu'on va faire, René ? Nous sommes perdus. »

Debout, en chaussettes près de la table basse, René la regarde piétiner le lino avec l'impression d'avoir une enfant face à lui.

« Hello ! Hello ! Ben dites donc, quel accueil ! Je sens le bœuf musqué, ou quoi ? s'écrie alors une voix familière dans l'embrasure de la porte. Il faisait grand jour, et oups ! Je n'ai rien compris. Une nuit orange est tombée tout d'un coup. Mes amis... quelle couleur incroyable ! On se croirait sous les feux de l'opéra de Paris.

– Myrtille ! » s'écrie Naki, en s'élançant dans ses jambes.

Surprise et piquée de jalousie, Mélusine regarde Naki l’embrasser et lui entourer la taille avec affection. D’un œil, elle fixe sa sœur, apparue dans toute sa splendeur dans l’embrasure de la porte. Couverte de neige, elle s’affaire à se déchausser pour enfiler ses talons hauts.

Même dans un camp de Roms, se dit trivialement Mélusine, ma sœur saurait rester chic jusqu’au bout des ongles.

Apercevant le monticule de foin au milieu du salon, Myrtille ne semble pas étonnée du tout : « Laissez ! Je m’en charge ! »

Éberluée, Mélusine voit alors sa sœur ôter ses talons aiguilles et courir vers la salle de bain prendre la peau du dernier ours en cours de séchage. Puis, retournant la peau tannée, elle se retourne victorieuse.

« Qu’est-ce que tu veux faire ? Je ne comprends pas... » dit Mélusine, craignant le pire, tant elle la sait capable de toutes les élucubrations possibles.

Du salon, retentit alors un vacarme qui leur fait bondir le cœur. Quelqu’un est entré par le garage.

« Thomas ! chuchote René, les invitant à se plaquer contre le sol.

– T’occupe ! lui répond Myrtille.

– Mais qu’est-ce que tu vas faire, Bon Dieu ? lui demande René, le corps plié comme un soldat dans les tranchées.

– Qu’est-ce que je vais faire ? » répète Myrtille, hautaine, avant de rechausser ses talons. Le sourire en coin, le regard droit, elle le regarde avec l’index sur ses lèvres rouge vif. Ayant gardé dans ses jupons Naki ébahie d’admiration, Myrtille les observe tous avec une moue faussement songeuse.

« Que vais-je faire ? » dit-elle princière, laissant traîner le « r », tout en dégageant sa main. « Que vais-je faire ? reprend-elle, mystérieuse. Vous me demandez à moi,

artiste, couturière de mode, ce que je compte faire de cet amas de poils ? »

Abasourdie par l'audace de sa sœur, Mélusine reste sans voix. Dans le couloir résonnent les pas de l'ennemi. Au volume de sa voix, ils comprennent que cette fois-ci, il n'y aura pas de seconde chance. Le juge Thomas ne repartira pas de là sans avoir trouvé Pierre, ou du moins, un indice sur sa cachette. Mais pendant que René s'attarde à se demander où peut bien se cacher son jeune protégé, il se promet de ne jamais oublier le flegme et la dignité avec lesquels Myrtille fait front. Il la regarde, aussi rapide que l'éclair, envoyer valser ses talons hauts sous le canapé. « Facile ! J'en fais une peluche géante pour le char du jumelage ! Mesdames et messieurs, demain, un orphelin se transformera sous vos yeux ébahis en ours... Non, en nounours ! »

Se dérobant par une petite porte arrière, aussi basse et creuse que celle de Marie-Antoinette lors de sa fuite du Château de Versailles, René entraîne Mélusine, et après un baiser, il lui déclare tout bas : « Ta sœur est royale, un génie ! »

*

Dans son igloo, Pierre est de mauvaise humeur : son téléphone n'a toujours pas de batterie. Il aimerait pourtant rappeler Miko pour connaître la fin de l'histoire la plus longue du monde, celle qui fait dormir les enfants. En partant, elle lui a bien dit de ne pas bouger, du moins tant que Thomas serait au village. Connaissant la haine du juge, il sait qu'il a tout intérêt à lui obéir, mais il ne tient plus. Il a faim, il a soif, et avec tout le cuir que la sculptrice lui a mis dans la bouche, sa langue a doublé de volume. Enfermé sous ce dôme glacé, il se sent prisonnier, et une question le taraude.

En temps normal, quand il vit au village à l'abri du dan-

ger, ses moignons le laissent en paix. C'est bien simple, il ne les sent même pas. Alors pourquoi en cet instant, ses pieds fantômes, ceux qu'on lui a coupés à la naissance, le font-ils autant souffrir ? D'ordinaire, chaque fois qu'il a du chagrin, Pierre se précipite chez Miko pour qu'elle lui raconte une histoire. Jusqu'ici, Miko parlait, et lui, il l'écoutait sans se poser de questions. Mais puisqu'enfermé, il n'a plus que ça à faire : il se demande pourquoi la vieille sculptrice dit que son conte favori, celui de l'orphelin déguisé en phoque et qui s'endort dans sa barque, s'appelle *L'Histoire de l'humanité*.

Se calant la tête contre le coussin en peau de caribou, il ferme les yeux et tente de se concentrer pour oublier le trou qu'il sent s'agrandir à vue d'œil dans son estomac. Au passage, sa côte fêlée le rappelle à l'ordre. S'il pouvait l'appeler, il dirait à Miko de se presser et de revenir avec du lièvre aux aînelles. Le regard rivé au plafond, il entend les grenouilles dans son ventre et pense aux Tupperwares à viande que Miko remplit toujours à ras bord. Elle ne devrait plus tarder maintenant. Il n'a aucun moyen de la joindre, mais rien qu'en pensées, il se promet qu'à la prochaine histoire racontée, il ne s'endormira pas avant de connaître la fin de *L'Histoire de l'humanité*. Pour s'occuper, il joue aux osselets avec des galets de rivière laissés dans l'igloo.

Les heures défilent, et toujours rien.

« Je ne te jette pas la pierre, Pierre ! Lâche ces pierres, Pierre ! »

En pétard, Pierre, qui venait juste de soulager ses nerfs en envoyant ses osselets contre la brique de l'entrée, croit d'abord rêver.

« René ? demande-t-il timidement en levant le cou, reconnaissant la puissance de la voix.

– Lâche ces pierres, Pierre ! » lui ordonne-t-on au travers de la cloison.

Engoncé dans son sac de couchage, le garçon n'a pas le temps de se dégager pour le voir entrer. Néanmoins, au bruit de ramonage qui s'ensuit, il devine que l'ouverture prévue pour de petits gabarits va rappeler à René ses complexes sur son ventre et le mettre de mauvaise humeur.

« Fous-leur la paix à ces cailloux ! Les pierres sont comme les hommes, elles respirent, elles souffrent, elles gèlent sous la glace, et meurent de froid. Tu vois bien l'été, elles se fracassent comme de l'os. »

Le grand barbu avance à quatre pattes, puis s'ébroue de tout son long, comme ses chiens de traîneaux. Au village, Pierre a entendu les litanies de René plus d'un millier de fois, mais parce qu'il est couché et en position de faiblesse, il fait le mort avant de tendre le bras pour aller repêcher ses cailloux. Après l'avoir contraint à leur faire des caresses et de petits bisous ridicules, René le libère de son bâillon.

« Comment tu m'as trouvé ? se réjouit Pierre en éjectant un cri venu du fond de son cœur. C'est Miko qui t'a dit ? »

Tout au long de la route, René s'était torturé l'esprit pour savoir comment lui annoncer la mort de la sculptrice. Mais surpris de le voir blessé, le teint aussi blafard qu'une voile de catamaran, René remet cela à plus tard.

« Non, c'est elle qui m'a mené jusqu'à toi. »

Il n'a pas terminé de siffler à l'aide de ses deux doigts, qu'aussitôt, Oural revient et se faufile en lui aboyant dessus.

« Doucement, la chienne, doucement ! lui redit Pierre en se protégeant la poitrine.

Contrairement à ses attentes, René découvre un garçon affaibli, qui n'a pas pour autant perdu le sens de l'honneur. Jouant les costauds, Pierre lui rétorque :

« Et ta poule, la nouvelle petite Française, elle est venue avec toi ? »

Éberlué de le savoir déjà au courant de son histoire avec

Mélusine, René se retient de lui flanquer son poing dans les omoplates. Cela lui coûte, mais, par amour, il se dit qu'il peut bien faire ça pour celle qui veut à tout prix le rencontrer.

« Il paraît qu'elle est pire que les paparazzis, qu'elle se croit plus forte que tout le monde. Elle veut voir le Bal des animaux et mettre le nez sur mes moignons !

– Me cherche pas des noises « ! réplique René, en regardant sa montre. Il se demande où ce garçon blessé et affamé peut trouver la force de faire le mariole. Son visage est passé du plâtre à la jaunisse.

« Elle, comme tu dis, elle a un prénom. Elle s'appelle Mélusine, et à l'heure qu'il est, elles y sont déjà, les filles, au Bal des animaux ! Je n'ai pas pu les retenir... »

– Prends-moi pour un demeuré, René ! lance Pierre en oubliant de se demander de quelles filles parle l'animateur. Jamais personne n'y est allé à ce Bal. Ce n'est pas pour les humains, tu me l'as toujours dit, c'est interdit ! »

Quel bonheur de se savoir obéi ! Touché par les paroles du garçon, René sourit en coin et prend son accent canadien.

« Tu vas devoir gérer, toi aussi, avec ta blonde. Les femmes, c'est pas facile... »

René s'arrête pour voir sa réaction. A-t-il compris que Naï est partie au Bal avec Mélusine ? Pour être honnête, il ne sait même pas si l'orphelin est au courant des tests de grossesse que sa fiancée achète à foison au supermarché du village.

Si Miko n'était pas morte, René n'aurait pas eu tant de pitié. Il lui aurait même certainement frictionné le corps avec de la neige glacée, histoire de lui apprendre à vivre. Mais parce qu'il a découvert le Ski-Doo tout abîmé derrière l'igloo, il sait qu'on ne plaisante pas avec les accidents.

Face à cet épais gamin aux allures de petit Bouddha,

René songe à sa dernière partie de chasse. La tempête l'avait surpris en pleine course sur le chemin du retour. Incapable d'avancer, il avait stoppé son traîneau et s'était taillé un igloo à la hâte pour s'abriter avec ses chiens, qui, bizarrement, ne voulaient plus en ressortir. René n'avait pas vu que derrière l'igloo dormait un morse. Réveillé par l'odeur des chiens et d'un sandwich que René avait dans la poche, l'animal s'était approché avant de paniquer. Subjugué, le Canadien l'avait vu, sous ses yeux, briser la glace d'un seul coup. Vingt centimètres de profondeur brisés rien qu'avec la tête.

Revenu à lui, il s'agenouille près de Pierre en se disant que, peut-être, si tous les écoliers de Kuujjuarapik avaient des accidents de Ski-Doo plus souvent, ça les obligerait à jeûner, et ils perdraient leur double menton. Froid polaire ou pas, l'animateur a toujours trouvé qu'il y a trop de petits obèses au village.

« Quoi ? Tu as laissé filer Naki ?

– Mets-la en sourdine, tu veux ! »

René est tellement vexé qu'il mime le bec de canard avec ses mains.

« Les filles sont parties en trombe. Je n'allais pas leur mettre un coup de fusil !

– Prends-moi encore pour un bleu ! hurle Pierre, hors de lui. Je les connais toutes, les mères du village. Miko ne les aurait jamais laissées faire. Qui a révélé le lieu du Bal ? Ce n'est pas Miko. Même enchaînée au fond de la rivière de la Baleine, elle ne dirait rien. »

René le voit parler avec une telle conviction qu'il retient ses larmes. Mais apercevant, coincé dans le tapis, le sac plastique bourré de mignonnettes d'alcool et de canettes de bière, il commence à comprendre comment Pierre a pu supporter tous ses malheurs.

« Miko, continue le garçon, c'est la mère que je préfère, elle est l'amour du fond des mères.

– L'amour du fond des mères... Tu fais de la poésie, maintenant ou quoi ?

– Ta gueule, René ! Les filles, faut pas les laisser faire. »

S'il avait su, en cet instant, où trouver une machine à remonter le temps, Pierre aurait couru dedans.

Galvanisée par les cris du garçon, Oural s'est remise à japper. Retrouvant les vraies raisons de sa venue, René pense au juge Thomas, qu'il faut à tout prix éviter sur la route du saloon d'Uugi, où les attend Myrtille pour déguiser Pierre en ours. Ne demandant pas son reste, René détache sa chapka, lui enfonce jusqu'aux yeux et, le plus délicatement du monde, il hisse le petit corps boudiné par la sortie. Un trou qu'il empreinte ensuite lui-même, le ventre en avant, pestant contre ces portes d'igloos, taillées pour des petites souris.

*

Mélusine n'a jamais fait de Ski-Doo, mais elle a des restes de scooter. Et pour elle, c'est largement suffisant.

Une pression sur le démarreur, et c'est parti. Le moteur grogne, la machine tremble, mais bientôt, les lames larges comme des hors-bord commencent à s'élancer sur la neige. Du pied, elle cogne la botte de Naki. Pourtant parée à l'engin, l'adolescente, déséquilibrée, a du mal à trouver ses marques sur le siège arrière. Pas le temps d'y songer. Il s'agit d'aller vite, et Mélusine ne prend pas la peine d'attendre. Les propulsant toutes les deux sur une route rouge et givrée, la motoneige a l'assurance d'un motoculteur.

« Le Bal nous attend. Cramponne-toi, Naki, ça va secouer ! »

En chemin, elle repense à tout ce que vient de lui révéler sa jeune passagère.

« Au fait... on tourne où pour rejoindre le frigo communautaire ? »

L'air glacé leur pince les joues, elles portent toutes deux des bonnets, mais le froid traverse la laine et Mélusine ne sent déjà plus ses oreilles. Derrière, elle entend pouffer Naki. « Pas le frigo, la réserve... communautaire ! »

Leurs lèvres ankylosées ont du mal à articuler, mais Naki trouve la solution. Pour s'économiser, elle avance le menton sur l'épaule de Mélusine, au plus près de son visage.

« Tout droit ! Tu files sur la route de l'aéroport. Je te taperai deux fois dans le dos quand il faudra bifurquer. »

Sa voix tremble, car la route est cabossée. Des larmes coulent sur leurs visages mordus par la vitesse. D'un coup de langue rapide, Naki s'essuie le bas des joues comme un animal.

« Maintenant, je sais pourquoi maman m'empêchait d'y aller.

– Tu peux encore renoncer, je me débrouillerai seule, lui dit Mélusine en gardant les yeux au-dessus du guidon.

– Surtout pas ! Je suis contente. On va chez les Indiens cris ! Grâce à toi, je vais aller où maman n'a jamais osé aller. »

Tout en maintenant le cap, Mélusine songe à cette adolescente, à sa vie dans un pays entourée de croyances et de légendes. À Paris, les jeunes de son âge ne comprendraient pas, mais ici, ce hangar d'ordinaire plein de victuailles pour les pauvres gens de Kuujjuarapik deviendrait, une fois l'an, le lieu de toutes les transgressions. Et pour l'âge rebelle où l'on fait des bêtises, ce doit être encore plus jouissif qu'aller voir son premier film porno.

« Pour me faire peur, ma mère disait que c'était le repère des animaux découpés en morceaux.

– Excuse-moi, mais j'en ai été témoin. Ici, vous avez

tous dans vos maisons des moitiés d'animaux, de phoques, ou de poissons...

– D'accord, mais nous allons le voir. Pendant le Bal, ces moitiés séparées se réuniraient.

– Si cette cérémonie existe vraiment, Naki, cela signifie qu'il faut que ces moitiés d'animaux sortent de vos maisons et voyagent sur la route ? »

C'est en se rendant à l'évidence que Mélusine pense tout à coup à l'ombre lors de son accident de SAMU. Peut-être est-ce que cette silhouette difforme et boiteuse s'enfuyant dans la nuit était une nageoire de phoque partie retrouver sa moitié au cortège des migrations. Elle ne saurait dire pourquoi, mais cette vision l'apaise.

« Même qu'il paraît que certaines parties d'animaux, parties chez des cousins, reviennent à Kuujjuarapik en avion ! » lance Naki, comme s'il s'agissait d'un mariage entre amis. Elle hausse les épaules, puis reprend : « Il y en a qui viendraient aussi à la fête en Ski-Doo ! Mais comme ils ne sont pas entiers, les Ski-Doos avancent tout seuls, sans conducteur, avec juste une patte de cygne siffleur ou une tête de thon assise sur la selle. »

Heureusement pour elle, et pour le maintien de son équilibre mental, Mélusine est bien calée derrière ses mannettes. Toutes les pièces du puzzle de sa mission ne sont sûrement pas encore réunies, mais elle le sent, le jeu est à portée de main.

À l'arrière, Naki semble s'être retranchée dans un silence pensif. Rêvant à on ne sait quoi, les yeux rivés aux lames de la motoneige. Inquiète, Mélusine se met de biais et la voit se parler à elle-même, à voix basse. Ses propos ne laissent aucun doute, elle s'adresse aux morts.

« Ataata, papa, tu n'aimais pas toutes ces querelles avec Anaana, quand on parlait du Bal à la maison. À l'inverse

de Miko, tu disais que c'était une histoire pour les vieux du village qui y croyaient dur comme fer. Nous, à l'école, on en a toujours rigolé. Parce qu'on croyait que ça n'existait pas, et ça mettait de l'animation.

– Ataata ? demande Mélusine, intriguée.

– C'est mon père. Ataata, ça veut dire papa en inuktitut. »

En entendant évoquer l'existence de son père, Mélusine réalise soudain qu'elle a oublié de demander à Naki la signification de ce mot que Miko a répété plusieurs fois avant de mourir dans d'atroces souffrances.

« Tu te souviens, Naki, dans l'enregistrement, Miko criait quelque chose de ressemblant... »

Durant tout ce temps passé au village, elle ne s'est jamais demandé si Miko était mariée, ni même songé à la tête que pouvait avoir le père de Naki.

« Ton père était un Indien cri ? » demande-t-elle, giflée par un méchant courant d'air.

Habitée au froid, Naki ne bronche pas. Elle a trouvé refuge en plongeant le nez dans la doudoune de Mélusine.

« Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

– Je ne sais pas, je demande...

– Non, mais pour lui, c'est différent. À la maison, ce Bal, il ne fallait pas en parler. Pour papa, même s'il appartient à la communauté inuit, il les traitait de poules mouillées. Il disait que si les Inuit accusaient les voisins Cri d'organiser ce Bal, c'était pour trouver une bonne excuse pour continuer la guerre et voler dans la réserve communautaire. »

Au-dessus d'elles, la lune rousse resplendit, couvrant leur fol équipage d'un voile pourpre. Dans cette incandescence de la nuit, Mélusine n'a pas eu besoin d'allumer ses phares.

En temps normal, ses réflexes de scientifique l'auraient alertée sur l'étrange contraste entre la vitesse de l'engin

et la distance que cette lune rouquine semble prendre un malin plaisir à allonger. Mais à présent, plus fascinée par le cran de cette jeune adolescente que par l'étrangeté de la nuit, Mélusine oublie les leçons de Miko et refuse d'entendre le métronome du ciel. Se sentant plus téméraire que jamais, elle n'hésite pas à lâcher une poignée pour se défier elle-même.

« Mais que ce soit chez les Cris ou les Inuit, c'est le même châtement, non ?

– Ben oui. Si des humains comme nous assistent au Bal, tous les animaux de la banquise les poursuivent en courant pour les manger tous crus ! »

En parlant, Naki hausse les épaules comme s'il s'agissait d'une évidence. Puis, se détachant quelques instants de la parka de Mélusine, elle enfourne ses tresses sous son bonnet.

Un souffle aussi puissant et odorant qu'un rot de poivrot manque alors de la faire basculer. Oubliant un instant le plaisir que Naki semblait prendre à donner tous ces détails, Mélusine fait pivoter le guidon et serre les cuisses de toutes ses forces pour réaligner sa selle. Sauvée ! Dans sa tête, ce ne sont pas ses prouesses mécaniques qui tournoient, mais le château de Lusignan. Pour rire, ses parents lui ont toujours dit qu'ils l'avaient appelée Mélusine pour qu'elle soit toujours avec eux. Et c'est vrai, au Moyen-âge, selon la légende de son village natal, la fée Mélusine s'était échappée par la fenêtre de la salle d'eau du château, trahie par son mari qui la regardait par le trou de la serrure pendant son bain. Mais depuis, son fantôme est revenu et trônera *ad vitam aeternam*, invisible et terrible au-dessus de la ville. Au centre-ville, les mauvaises langues l'accusent d'être une méchante fée. Jalouse et revancharde, elle surveillerait comme un aigle, au pic de son château pour empêcher la

ville de prospérer. Mais ce côté-là de l'histoire, ses parents n'ont jamais voulu y croire.

« Pouah ! dit Naki, en s'efforçant de retenir sa respiration. Bouche-toi le nez, on passe à côté de la décharge. »

Tournant la tête, Mélusine aperçoit une carcasse de 4X4 renversée sous une montagne de vieux bidons de kérosène. Au-dessus du tas, il y a aussi des kayaks en lambeaux, toutes sortes de cartons et de gros sacs poubelles noirs. N'en croyant pas ses yeux, Mélusine tombe alors sur les deux fossoyeurs de la nuit : une maman ourse avec son petit accroché sous ses mamelles. La rousseur de la nuit rend leur poil si rouge qu'elle les prend d'abord pour d'énormes peluches abandonnées.

D'ordinaire si discrets, ces deux animaux auraient continué à chercher ce qu'il y a de bon à manger chez les humains, sans savoir quels voyageurs passaient au loin. Mais ainsi rendue à la lumière, à la merci de tous, sous les spots d'une banquise plus chatoyante qu'un bar à putes, la femelle regarde la lune et chasse son bébé d'un coup de patte sur le côté. Aussitôt, l'ourson se décroche et rugit de haine pour faire comme sa mère. Vu la vitesse de leur course derrière le Ski-Doo, la mère et le fils ont déjà prévu d'en faire de la chair à pâté.

*

« Une inuiterie tropicale ! Je te savais cinglée, mais inventer un safari sur la banquise, alors là, ça dépasse les bornes... Ton idée est sensationnelle ! »

Juste avant l'atterrissage, Karen l'avait appelé. René connaissait l'avantage des petites compagnies, les hôtesse y sont comme des maîtresses à bord. Pour tromper l'ennui, Karen, comme toutes ses collègues d'Air Inuit, passe son temps au bout du fil.

« Tu l'as cherché ! Tu m'as demandé d'occuper Thomas le temps de camoufler l'orphelin sous son déguisement. Eh bien, je l'occupe, notre juge... Dans mes bagages, j'ai les plans qu'un ami architecte a bien voulu me dessiner pour cette inuiterie climatique.

– Pour de faux évidemment.

– Évidemment ! lui dit Karen, en mentant.

– Parfait.

– Tu parles d'une aventure ! Comme au Far West. On en capture quelques-uns et on les met en costume dans des igloos fondus par la hausse des températures. Les Indiens cris d'un côté, les Inuit de l'autre.

– Et les maisons ? demande René, emporté par le récit.

– Les maisons ? On les détruit, pardi ! Le but, c'est de gagner de l'argent en montrant aux touristes ce qu'ils ont envie de voir.

– Des catastrophes et des gens malheureux, alcooliques et suicidaires...

– Tout juste ! On fait croire qu'il n'y a pas d'été à Kuu-jjuarapik, qu'il y fait froid toute l'année et que tous les habitants vivent dans des bivouacs de chasseurs.

– Farfelu et splendide ! s'écrie René en repensant aux paroles de son vieil ami Uugi, qui félicitait Pierre d'avoir rasé les chiens pour les rafraîchir. Thomas est furieux, j'imagine ?

– Tu penses ! Au départ, l'inuiterie, c'était son idée, mais il n'avait pas déposé le brevet. Il ne supporte pas que je lui pique son idée.

– Tu es gonflée... je t'adore.

– C'est ça, oui !

– Si c'est vrai, Karen, tu es une vraie amie. En plus, tu es Canadienne, et l'une des rares à ne pas prendre les Inuit pour des abrutis, sales et sans le sou...

– En tout cas, Thomas a marché les deux pieds en avant ! l’interrompt-elle avec une voix posée pour lui cacher le fond de ses pensées. Quand je lui ai annoncé que j’avais un avocat d’affaires de Montréal, je l’ai vu devenir fou.

– J’imagine sa tête ! Pourvu qu’il débarrasse le plancher en voulant retourner à Montréal faire la peau à son confrère, et à ton ami architecte !

– Justement ! Quand on parle du loup... »

L’ayant fait patienter en double appel, Karen reprend vite la conversation.

« Alors ? questionne René, impatient.

– Il n’a même pas demandé son reste. Il est déjà à l’aéroport de Kuujuarapik pour le premier vol sur Puvirnituk, où j’atterris tout à l’heure. Il veut me voir dès la sortie de l’avion.

– Et nous, ici, merci... Je te dois une fière chandelle. Tu nous en as débarrassés pour un petit moment.

– Mais attention, je ne garantis pas la durée. Il est futé, l’animal...

– Je sais, il peut revenir très vite. Tu ne l’aimes plus du tout, alors ?

– Je t’en pose des questions ! Retourne sauver le petit orphelin, moi, j’assure les arrières.

– Oh, ça, je sais. Je te fais une confiance aveugle.

– Dans le kiosque près de chez moi, à Montréal, les magazines ne parlent plus de ça.

– De quoi ?

– De la mer qui monte.

– N’empêche que dans la baie d’Hudson, la glace fond à vue d’œil, lui fait remarquer René.

– C’est bien pour cela que l’inuiterie tropicale aura du succès, répond Karen.

– L’inuiterie tropicale... Un parc de loisirs sur la ban-

quise ! Ce sont sans doute tes vols au-dessus des icebergs qui t'ont donné cette idée... Tu veux savoir une chose ?

– Vas-y.

– Tu es exquise. Si je n'étais pas pris, je te proposerais bien, toi et moi...

– Bas les pattes ! »

En relatant la conversation à Uugi, au bar du *Caribou sympa*, René provoque un fou rire général. Le tenancier rit tellement qu'il en découvre sa dentition. Tout le monde aperçoit alors trois grands trous, sombres et profonds, trois troglodytes de dents gâtées. Myrtille, qui ne supporte pas ses après-ski (ils la transforment en éléphant), les a laissés à la porte. Juchée sur un tabouret en talons aiguilles, elle s'empêche de rire trop fort pour ne pas perdre les épingles à nourrice qu'elle pince entre ses lèvres. *La Vénus de Milo* serait entrée dans son salon, que le vieil Uugi ne l'aurait pas observée avec d'autres yeux émerveillés.

Dans le temps, lors de son passage à Paris, il avait bien fricoté avec des petites Françaises, mais il a beau chercher, de mémoire d'Inuit, il n'a jamais vu une poupée pareille. Bouche ouverte, il observe Myrtille en train de barbouiller le visage de Pierre après s'être acharnée à lui doubler son justaucorps d'une peau de renne. Un verre de mojito à la main, l'orphelin se laisse faire. La tâche a été dure, parce que Pierre est vraiment en rogne de ne pas savoir où retrouver Mélusine et Naki. En espérant que la colère se dissipe, René l'a dissuadé de partir à leur recherche. Pour lui, l'urgence est ici, avec le déguisement de Pierre. D'ailleurs, comme il respecte le Bal sans croire un mot de cette croyance, il s'attend à voir débarquer les deux filles d'un moment à l'autre.

Une forte odeur de colle leur fait soudain plisser les yeux. Prenant son rôle au sérieux, le bras enfoui dans un énorme

sac déposé sur un tabouret à sa hauteur, Pierre est chargé, dès que Myrtille le lui demande, de prendre un maximum de poils et de se les plaquer à pleines mains sur le visage.

« Je les ai passés au micro-ondes, ça les fait gonfler », dit Myrtille, fière de sa recette.

Immobile, Pierre sirote son mojito dans une longue paille à volants, sa préférée, celle qu'Uugi lui réserve toujours pour ses banana split.

Une fois n'est pas coutume, pour lui coudre la bouche et lui faire oublier ses souffrances, René l'a autorisé à boire. Par précaution, et sans doute aussi par lâcheté, il a encore décidé de repousser l'annonce de la mort de Miko.

Après avoir complimenté le garçon pour son professionnalisme, Myrtille pense à sa sœur. Le destin aura voulu que ce soit elle la première qui rencontre le jeune estropié que Mélusine rêve d'interviewer pour sa mission.

Enceinte, Myrtille ne boit plus une goutte ; elle ignore si ces trois compères connaissent le projet de Mélusine, mais tout en se félicitant d'avoir transformé un jeune orphelin en ours polaire, elle se remémore l'intitulé qu'elle a lu sur le bureau, dans la chambre : « Existe-t-il une expression universelle de la souffrance ? »

Puis, enlevant la dernière aiguille d'entre ses dents, elle regarde son ventre en songeant à son futur bébé. S'emparant alors de Pierre, elle le fait tourner sur lui-même à toute vitesse. Les autres entendent alors un cri aussi puissant qu'un volcan. Myrtille fond en larmes. Elle s'essuie le nez dans les manches du costume d'ours en s'écriant, les yeux rougis d'émotion :

« Pierre, je vais te recoudre les pieds ! »

*

Kuujjuarapik, couleurs sépia.

Naki n'en revient pas. Elle n'a jamais vu la grand-route de l'aéroport brûler de cette façon. À cause du vent sous la lune, la température nocturne a chuté. Si d'aventure, un homme avançait nu dans ce désert de braise, il serait immédiatement consumé par le froid. Son cœur lâcherait au premier effort.

Sur cette neige rouge sang qui les entoure, Naki ne reconnaît plus le paysage. Inconsciemment, elle se colle plus fermement à sa conductrice. Les bras autour de la taille de Mélusine, elle reste un long moment comme cela, le regard vide, silencieuse, à se demander dans quel monde elles ont pu basculer. La braise des vêtements la fascine ; même les jantes du Ski-Doo, devenues orange métallique, lui semblent irréelles.

Derrière, le village a disparu. D'une vive pression sur les repose-pieds, Naki, sortie de sa léthargie, redresse la tête. En appui sur les épaules de Mélusine, elle scrute l'horizon. Le morceau de piste qui lui fait face s'enflamme comme le reste, pour de faux, sous la lumière lunaire.

« C'est pourtant là. Mais je ne reconnais plus la grand-route... »

Avisée, Mélusine ralentit son engin. « Attention ! »

Il était temps. Les traces de véhicules suivies jusqu'alors s'évaporent devant leurs yeux. Si Mélusine n'avait pas freiné d'un coup sec, leur motoneige aurait percuté l'*inukshuk*, le bonhomme de pierres.

« On l'a échappé belle ! » crie-t-elle le bras en avant pour protéger Naki d'un plongeon en arrière. Après avoir vérifié la bonne tenue de sa passagère, la linguiste longe l'*inukshuk* et arrête le moteur. « Qu'est-ce que c'est que ça, Naki ? Je ne l'avais pas vu. Désolée pour le choc, mais ce tas de cailloux est apparu comme par magie ! »

Alors qu'elle s'attendait à entendre Naki rouspéter, elle la voit sauter à terre et bondir comme une furie pour aller se prosterner devant la statue.

« Naki ! Reviens ! » lance Mélusine, inquiète du retard déjà pris.

« Arrête de faire l'enfant ! Il nous faut retrouver la grand-route ! crie-t-elle à tue-tête. Laisse ces cailloux. Tes genoux vont être trempés, tu vas prendre froid. Laisse, c'est sans doute un bout de mur abandonné. »

Pour tenter de la convaincre, elle la menace de l'abandonner et de repartir seule à la recherche de l'aéroport. Mais rien n'y fait. Malgré tous ses efforts, la jeune fille continue à prier à genoux sur un tapis de neige rutilant. Quelques incantations plus tard, l'adolescente s'évanouit presque dans un fou rire tempétueux, une haleine à décorner les bœufs s'échappe de son gosier. Puis, sans qu'on ne sache pourquoi, ce vent sonore s'arrête d'un coup sec. Mélusine la voit alors revenir au Ski-Doo, le visage apaisé, la bouche entre les mains, pour imiter un mégaphone.

« Ce tas de cailloux, c'est papa et maman ! crie-t-elle, joyeuse, en chevauchant la motoneige. Miko m'a incendiée quand je lui ai dit que je t'accompagnais au Bal des animaux ! Je l'ai rarement vue aussi furieuse. »

Le coup de massue ! Elle qui venait en territoire inuit pour partager la vraie vie des autochtones, et pas celle qu'ils veulent bien montrer ni celle que les Occidentaux racontent sur eux, la voilà servie. Plus elle avance vers ce Bal, et plus le monde se révèle illogique, inimaginable, renversant le rythme du temps, changeant la valeur des mots, inventant de nouvelles couleurs au ciel. Une fois en selle, Mélusine ne pourra plus redémarrer, mais elle apprendra que ces strates de pierres empilées au croisement des chemins symbolisent l'esprit des morts et des disparus.

Le pire, se dit Mélusine, réjouie de se sentir grandie, c'est que je pourrais renoncer, m'effrayer ou me perdre, et c'est le contraire qui arrive. À cet instant précis, Naki lui aurait annoncé que la tour Eiffel s'était détachée du sol de Paris pour voler de ses propres ailes au-dessus du monde, Mélusine l'aurait crue.

« Qu'est-ce que tu leur as répondu pour notre équipée vers le bal des animaux ? demande-t-elle, comme si de rien n'était, cherchant ainsi à savoir pourquoi Naki a éclaté de rire.

– J'ai dit à ma mère d'aller se faire voir ! Ataata, papa, ça l'a beaucoup fait rigoler.

– Sympa, le mari ! fait Mélusine avec un clin d'œil ironique.

– T'inquiète, ils m'aiment trop, on ne craint rien. La seule chose qu'ils vont faire pour me punir, c'est de nous envoyer les *inurajait*.

– Les quoi ?

– Les *inurajait*, les mauvais esprits des enfants. Ils prennent l'apparence de chiens pour renifler les traces minuscules dans la neige.

– Ils sont féroces ? questionne la linguiste, comme si elle parlait de meurtriers du coin.

– Mais laisse tomber, ajoute Naki, d'un revers de bras, en hochant la tête d'un air malicieux. Ceux-là, il n'y a pas de risque, on ne les verra pas.

– Et pourquoi ?

– Tu as oublié... d'ailleurs tout le monde oublie. Mais je suis adulte à présent.

– Ah bon ? Mais René a dit l'autre jour dans ton salon que tu n'avais que treize ans ?

– Bien oui, et alors ? L'âge, ça ne signifie rien, c'est là-dedans que le bébé grandit ! affirme-t-elle, le doigt sur la tempe.

– Excuse, mais je ne vois pas le rapport entre ton âge et les Unura... Comment déjà ? Les Uu... rat ?

– Les *inurajait* ! Le rapport c'est que ces esprits-là sont des bêtes qui s'attaquent uniquement aux pieds petits petits petits... »

Pour accompagner ses dires, elle tend la main, le pouce à peine collé à l'index. Et pour clore définitivement son spectacle, Mélusine la voit ouvrir ses bras, soulever les fesses, et crier d'un grand bon sur place : « Or, moi, je suis une grande ! *Comprendi* ? »

Entre temps, Mélusine a remis du kérosène, mais la machine continue tout de même à tousoter. Bon gré, mal gré, les lames avancent, mais sans instructions précises, Mélusine s'impatiente. La rébellion adolescente a du bon, à condition de ne pas aggraver la situation. Tout en ne sachant pas très bien pourquoi, elle les sent mal parties, au point de se demander si Naki n'est pas en train de la mener en bateau.

« On prend à gauche ou à droite ? demande-t-elle, d'un ton pête-sec.

– Par-là normalement... » répond Naki, nonchalante. Mais le léger tremblement de sa voix et son regard trahissent son angoisse. Mélusine n'est pas dupe, sa passagère veut sortir le grand jeu, mais au bout du compte, elle reste une enfant de treize ans. Dans son dos, Mélusine reçoit de légers coups : Naki lui écrase les omoplates. Arcboutée, telle une chasseresse sur le siège, la jeune fille met sa main en visière.

« Je ne comprends pas, on devrait être tout prêt de l'aéroport, ça reste ouvert 24 h sur 24 h. Pour la fête, il paraît que les Indiens ouvrent les caisses de rennes et de caribous directement sur le tarmac, celles des derniers vols, les retardataires de la nuit.

– Tu me le montres ton aéroport ? Soit on y est, soit on n’y est pas ! » lâche Mélusine. Elle ne voulait pas se montrer agressive, mais c’est sorti d’un seul tenant. Le temps presse, et Naki commence à l’insupporter. Après tout, c’est vrai, sur le canapé, avant de partir, la jeune fille lui avait certifié qu’elle connaissait la route et le lieu de la cérémonie près de l’aéroport.

« Nous sommes seules, Naki. Archi seules ! Il n’y a pas un bâtiment, pas une lumière à la ronde... »

– Si, là ! J’en vois une, grosse comme une ampoule ! »

Suivant la direction de son doigt, Mélusine lève la tête au ciel et aperçoit la lune. S’apprêtant de nouveau à lui tomber dessus, Mélusine, folle de rage, croit soudain le devenir vraiment... folle. Car à cet instant précis, une espèce de longue comète d’un rouge orangé parfaitement raccord avec la lune lui passe devant les yeux. Par un savoureux effet d’optique, elle fait sourire la rondeur rouquine du visage poupon de l’astre accroché.

À genoux sur la selle, Naki pouffe de rire. Penchée au-dessus de Mélusine, elle laisse prendre devant ses yeux, un tendon de canard pilet et une queue de renard, fraîchement découpée.

« Avance tout droit. On va bien finir par voir quelque chose » ordonne-t-elle, juchée en danseuse contre les épaules de Mélusine. Sur ces paroles, le moteur s’arrête net.

« Mélusine ! Le moteur s’est arrêté.

– Merci, j’ai remarqué », réplique la pilote agacée. Embrayant dans le vide, Mélusine jure comme une poissonnière.

« Mélusine ! Regarde ! Regarde ! Cette fois, c’est vrai. Regarde là, les lumières, droit devant !

Venu de nulle part, un avion venait d’atterrir sur la banquise. À la sauvage. Aucune piste, aucune aérogare, par la

moindre trace de bâtiments ni de présence humaine aux alentours. Mélusine n'arrive pas à le croire. La glace s'est allumée d'un seul coup, la banquise a clignoté avant de s'éteindre brutalement, comme si quelqu'un avait appuyé sur un grand interrupteur. En France, submergée par son travail au laboratoire, Mélusine ne fréquente pas les clubs ni les discothèques, mais elle y a tout de suite pensé. Cette apparition tenait du music-hall. Aurait-elle imaginé qu'un jour, en panne, percluse de froid et perdue sur la banquise, elle repenserait au mariage de son cousin, lorsque le DJ avait fait s'enflammer la piste de dance en une seconde, juste avant l'entrée majestueuse du dessert ? Une pièce montée flambée au marc de champagne, ornée de roses bleues, vertes, violettes, rouges et jaunes, sculptées dans de la pâte d'amande et recouvertes de feuilles d'or.

Au loin, exactement comme sur les choux à la crème du mariage, c'est le reflet des lumières du plafond qui éclairent l'avion. Ses ailes scintillent, un vrai coléoptère. Aimantées par la scène, subjuguées par tant de beauté, aucune des deux filles n'ose ouvrir la bouche. De leur place, et pourtant à quelques mètres seulement de la carlingue, elles n'entendent rien, bien que, bizarrement, l'hélice sur le devant tourne encore.

« As-tu vu, sous les roues ? » demande Naki en pointant l'un des côtés de l'appareil.

Les yeux plissés, Mélusine remonte l'avion dans sa longueur et distingue, au bout d'un long moment, un tapis rouge, déroulé depuis les roues jusqu'à l'aile, sous un rectangle blanc encadré de petits plombs d'acier qui lui rappellent ceux qu'elle utilisait à la pêche à la ligne, en famille, dans la rivière de la propriété familiale.

« Ce doit être la porte... » dit Mélusine, en chuchotant à l'oreille de Naki. D'un commun accord, dans un réflexe

aussi spontané qu'inutile, puisqu'il n'y a pas d'arbres ni de montagnes pour les cacher, elles se sont recourbées. Comment peut-on se croire invisible à un endroit pareil ? De tout en haut sur sa planète, un martien pourrait les apercevoir, deux dos ronds, innocents, offerts au premier prédateur de cet océan de blanc.

« Regarde ! Elle s'ouvre ! La porte s'ouvre ! »

Oubliant sur-le-champ toutes les précédentes mesures de sécurité, Naki ne se retient plus. D'un coup de talon, elle se redresse, fourre un doigt dans sa bouche, et frappe l'épaule de Mélusine en piétinant d'excitation.

C'est alors que Mélusine réalise que depuis leur départ en Ski-Doo, elle a oublié de sortir son dictaphone. Fouillant dans sa parka, elle regrette d'avoir été si désinvolte. Certes, elle avait la conduite de la motoneige à assurer, mais tout de même, à ce stade de sa mission, chaque élément de terrain, même le plus élémentaire sur ce territoire, pouvait, à son retour à Paris, s'avérer être une clé essentielle. Actionnant le bouton de mise en marche, Mélusine songe une seconde à son chef. La honte. Déjà, une semaine sur place et si peu d'avancées... Que penserait Henri s'il la voyait ? Comment une scientifique aussi sérieuse et réputée que moi peut-elle oublier d'enregistrer ? Mais curieusement, plus elle y pense, et plus, au lieu de se martyriser l'esprit comme elle l'aurait fait face à son ordinateur à Paris, ici, son sixième sens lui fait croire qu'elle gardera chaque pixel en mémoire. Quelles que soient l'ampleur et la dimension de l'image. Ce Grand Nord, où ce peuple se fond au paysage qui l'entoure. Imprévisible, brutal, bavard, et pourtant si silencieux...

« Je me trouve actuellement... nulle part, je ne sais pas, quelque part dans un champ de banquise près de l'aéroport de Kuujuarapik. Il n'y a rien, l'aéroport reste invisible. Il

est deux heures du matin, heure locale. La lune rousse est incandescente. Elle nous a permis d'apercevoir l'avion qui vient d'atterrir. Son moteur fonctionne, mais nous n'entendons rien... »

Tout à coup, Mélusine reçoit un violent coup de poing dans les côtes. Ne mesurant plus sa force, Naki ne sait plus où frapper tellement elle panique. D'un doigt tendu, elle indique le défilé qui sort de la grosse mouche. Posé de travers sur la glace, l'insecte de métal a déplié sa longue langue, une passerelle argentée, et vomit à présent des moitiés d'animaux, comme un carnassier régurgiterait ses proies digérées.

La bouche contre le micro de son dictaphone, Mélusine commente la scène comme un journaliste sportif, bien forcée de décrire, sans trop y réfléchir, ce qui se déroule sous ses yeux.

« Des moitiés d'animaux ! C'est extraordinaire... Les bêtes qui descendent de cet avion sont coupées. Des têtes de caribou... C'est incroyable... Elles descendent par dizaines, elles roulent jusqu'en bas de la passerelle et... mon dieu ! Des chiens viennent d'apparaître sur le tapis rouge, ils les récupèrent dans leur traîneau entre les roues de l'appareil... »

Relâchant quelques instants la pression sur le bouton, Mélusine se tourne vers Naki, et rate le début du défilé. Des queues de thon ont fait leur apparition sur les marches de l'escalier, et leurs petits bonds pour avancer les font ressembler à des robes de starlettes.

« On ne rêve pas Naki. Dis-moi qu'on ne rêve pas ! »

Avec un aplomb qui lui donne des airs de Jules César, Naki bombe le torse et s'empare du dictaphone :

« Ma mère Miko disait vrai. Les animaux viennent au Bal pour retrouver leur moitié. Oh ! regarde ! »

Elle refile le dictaphone à son acolyte, et se tape les cuisses en ouvrant grand la bouche de surprise. La voyant si emportée, Mélusine se sent rassurée. Le micro sur les lèvres, elle se jure, de retour au labo, de toujours croire à ce qui va suivre :

« On y est. La légende... la légende de Kuujjuarapik se déroule en direct. Des queues de baleines avancent sur leurs nageoires, elles boitillent comme des pingouins.

– Un, deux, quatre, cinq, dix... J'en compte trente, comme ça, à vue d'œil ! » s'écrie l'adolescente en postillonnant sur l'appareil. Après une courte pause, ses yeux s'écarquillent, elle frappe l'épaule de Mélusine à l'endroit exact où elle a déjà frappé et, enjouée, elle ajoute : « C'est comme un mariage, ils vont au Bal retrouver leur moitié ! »

Admirative, Mélusine se demande comment, dans une telle situation, Naki est capable de trouver le bon mot pour plaisanter. Le visage énergique de la vieille Miko lui vient à l'esprit. Chez les Inuit, les chiens ne font pas non plus des chats, pense-t-elle, en trouvant l'image amusante.

« Dis... lui lance Naki en la regardant dans les yeux. Il va y en avoir d'autres...

– D'autres quoi ?

– Des avions remplis, ça va être un arrivage massif. »

Naki n'arrive pas au bout de sa phrase que les chiens reviennent, tirant derrière eux des traîneaux vides. Puis, comme si tout ce petit monde s'était donné le mot, des pattes de lièvres semblent faire la politesse, attendant la fin du cortège des museaux de renards, avant de s'élancer à leur tour. Beaucoup moins glamour, les panses de phoques se laissent lourdement tomber du sommet de la passerelle, et comme les énormes pattes d'ours blancs, elles se laissent conduire par les chiens. De son côté, l'avion a déjà refermé ses portes et décolle dans un silence à couper au couteau.

Subjuguées, les yeux des deux spectatrices s'accrochent au ciel, mais en vain ; l'appareil s'enfonce et disparaît d'un seul coup, sans lumières ni fumée dans une nuit pourtant si claire, dénuée de nuages. Le crissement de leurs bottes pour rejoindre le Ski-Doo restera à jamais gravé dans l'enregistrement comme le vacarme le plus indéfinissable qu'un être humain n'ait jamais entendu.

Les oreillettes camouflées sous son bonnet, Mélusine avance à grands pas, mais s'apercevant de sa soudaine solitude, elle revient sur ses pas, obligée de tirer Naki par la manche pour la forcer à ne plus regarder en arrière. Arrivée à la motoneige, elle se demande bien quelle direction prendre pour voir la suite du Bal.

« Je suis aveugle ! Au secours, Mélusine ! Je ne vois plus rien, c'est la punition de ma mère, j'en suis sûre... Elle a tenu ses promesses. Elle l'a dit, elle ne voulait pas qu'on aille chez les Cris voir ce bal. Pour me punir, l'esprit *inurajait* m'a cousu les paupières ! »

Face à tant d'effusion, Mélusine hésite à éclater de rire. Un voile noir vient de se poser sur la lune. L'épisode du test de grossesse est encore frais, et sur les conseils de René, elle doit apprendre à discerner la vérité entre la sincérité de Naki et son penchant pour le mélodrame.

S'efforçant de garder son sérieux, Mélusine allume les phares et redémarre le Ski-Doo en ramenant Naki tout près d'elle. D'une légère pression sur ses yeux, elle sourit :

« Tu peux les rouvrir, j'ai rallumé la lumière. »

Ravie, mais secouée, Naki observe le sillon jaune, et d'un air de réchappée du coma, elle lui sort :

« J'ai réfléchi. On va direct à la réserve communautaire des indiens.

– Chez les Cris... Là où c'est interdit ?

– T'inquiète... Des découpes d'animaux, il n'y a pas d'autres endroits à Kuujjuarapik. C'est là-bas que ça se

passé, dans les congélateurs des Indiens. Je ne vois que ça. J'en donnerais ma main à couper... »

Sans attendre, Mélusine appuie sur le champignon et l'équipée fuse de nouveau sur la glace – malheureusement, pas pour bien longtemps.

Si les chiens des esprits *inurajait*, ceux qui reniflent les enfants dans la neige pour les poursuivre et les dévorer n'ont pas encore débarqué, en revanche, un ours les attend au tournant. Et ce n'est pas celui auquel elles pensent...

*

Au *Caribou sympa*, les clients boivent essentiellement de la bière et consomment des pizzas à emporter sur leurs chantiers. Alors quand les assiettes en porcelaine de Limoges, datant d'il y a cent ans, de son séjour en France, trônent sur son comptoir aux côtés d'une carafe de Bordeaux, c'est qu'Uuggi exhibe ses plus belles armoiries pour fêter une grande occasion. En face de lui, appuyé sur le zinc, René patiente en jouant aux échecs avec Pierre, engoncé dans son costume d'ours velu. De tous les plaisirs quotidiens dans son saloon, il n'y en a pas un qui l'émoustille et le rende plus heureux que de contenter ses amis. Chiffon sur l'épaule, Uuggi admire les écussons gravés à l'intérieur des assiettes en se délectant du passé.

Il faut dire aussi que, contrairement à ce qu'il entend chaque jour dans son auberge auprès des travailleurs canadiens, les emmerdes ne sont pas plus nombreuses ni plus graves aujourd'hui que dans l'ancien temps.

Quand les ingénieurs, les électriciens ou les postiers acceptent de l'écouter, Uuggi se tue à leur répéter qu'avant, les problèmes existaient tout pareil ; aujourd'hui, ils sont différents, c'est tout. Et pour prouver qu'il a raison, le vieux compare avec la bière. Dans le Kuujjuarapik d'autrefois,

du temps des vrais igloos d'habitations, construits dans le bois et la roche – pas comme ceux taillés aujourd'hui à la va-vite pour se protéger du vent... – dans ce temps-là, il buvait de l'alcool d'algues fermentées. Les échanges n'étaient pas ceux de maintenant, le supermarché n'existait pas et on n'avait jamais entendu parler de céréales.

Ce n'est pas l'homme qui change, leur dit Uuggi, c'est l'offre. « Jeune, je ne buvais pas une goutte de trop. La bière au houblon est arrivée par la suite avec les colons.

– Et depuis, on sait, Uuggi. Tu es accro. À force de nous raconter toujours les mêmes histoires, tu vas finir gâteaux dans le couloir d'un hospice de Montréal ! » lui lance René, le menton dans la main, en chevauchant une reine. Impatient de voir Myrtille débarquer, il tente de se concentrer. « Arrête donc de ronchonner, c'est mauvais pour ton cœur. Et merde !

– Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demande Uuggi, en mélangeant du rhum à son Bordeaux millésimé afin de trinquer à leur santé.

– Le petit vient de gagner la partie !

– Bravo bonhomme ! » s'écrie Uuggi en lui versant son verre sur la tête.

De peur de tomber de son tabouret, mais surtout pour ne pas perdre une goutte de cette pluie d'alcool, Pierre se redresse en se passant la langue autour des lèvres. Espiègle comme un camarade de bizutage, Uuggi s'esclaffe en fourrant ses doigts dans la bouche de Pierre. Puis, le gosier ouvert au ciel, il leur verse un mélange miraculeux au fond de la gorge, comme s'ils cherchaient leur mère pour la béquée.

« Cul sec ! Un pour l'ours, un pour moi, et un autre pour la pin-up enceinte qui t'a transformé en peluche et qu'on attend toujours ! »

Du plus lointain de ses souvenirs, c'est bien la première fois que Pierre et René voient Uuggi se saouler. Engoncé dans sa tenue, l'orphelin écarte quelques poils de ses yeux pour mieux le voir envoyer sa vaisselle de Limoges contre la pendule de son étagère à bouteilles à cocktails.

À leur plus grande surprise, Uuggi éclate en sanglots. Le visage pastel, d'un vert indigo aussi pâle que la mousse de lichen, ils voient leur ami déchirer la protection d'un magazine pour en sortir la paire d'osselets en plastique offerte en cadeau d'abonnement.

« Anaana ! Anaana ! crie-t-il en pleurant. Ma mère, vous auriez vu, c'était autre chose. Les osselets, elle nous les taillait dans de la corne de bœuf musqué, pas dans du plastique ! »

Les yeux révoltés, il balance de colère les osselets contre la porte des W.C.

« De l'os, du vrai ! Dans le temps, les jeux de patience et les chants de gorge, elles n'avaient que ça pour s'occuper les bonnes femmes en attendant le retour des pères. »

Prenant le risque de tomber dans les généralités, René lui serre les épaules en imaginant la femme qu'aurait pu être la mère de son ami.

« Allez, allez vieux, ça va passer. C'est la lune rousse qui te retourne le cœur. Elle nous chavire la tête à tous », lui dit René, qui se sait lui aussi en sursis. Jusqu'ici il s'en est plutôt bien sorti pour cacher à Pierre la mort de Miko. Mais le répit ne pourra pas durer bien longtemps.

« Qu'est-ce qu'elle fabrique ? demande Pierre, indifférent aux gestes d'amitiés viriles. Le nez sur la pendule maculée de vin rouge, il imagine la nageoire d'un phoque avec les traces sous les aiguilles.

« Elle est partie où la pin-up ? fait Uuggi, tellement ivre qu'il en rate son torchon pourtant déplié pour se moucher. Ta pépée, ajoute-t-il, d'un ton vulgaire qui ne lui ressemble

pas. Et ta pépée à toi, la petite Naki, elle sera à poil sur le char ? »

Contre toute attente, Pierre ne bouge pas un cil. Il a bu pour oublier la fuite de Naki au Bal des animaux, et il ne se sent pas d'atomes crochus avec Myrtille, la styliste qui lui fait l'effet d'une donneuse d'ordres qui ferait mieux de se regarder en face. C'est elle qui est en retard, non ? « C'était bien la peine de répéter à tout-va qu'il n'était pas question de tracer la route du défilé », avait-elle dit, sans que toute l'équipe soit réunie.

Bien que tout jeune encore, Pierre commence à comprendre pourquoi René lui ordonne de ne jamais se marier. Sans savoir grand-chose du désastre conjugal de son mentor, il garde en tête ce que René lui a dit un jour sur la différence entre hommes et femmes. Les premiers gâchent leur vie à chercher comment les secondes fonctionnent.

« Uuggi, dit Pierre, tout à coup en levant les bras tellement haut qu'il en craque les manches sous ses aisselles. Naki, c'est ma petite fée. Mais, parole d'honneur, quand elle revient du Bal des animaux, je lui fais sa fête. Pour qui elle se prend ? Miko lui avait interdit d'y aller.

– Tutuuut ! bougonne Uuggi en avalant une rasade. Ne me la fais pas... À d'autres, mais pas à moi... Depuis le temps que vous êtes ensemble avec ta poule, tu ne l'as jamais emmenée une seule fois danser ! Moi, de mon temps, on draguait en se faisant peur d'aller chez les Cris, la nuit du Bal. Allez... avoue, tu as déjà tenté le coup !

– Jamais ! crie Pierre en éclatant de rire. On a mieux à faire... Tiens, Uuggi, parce que c'est toi... Regarde... nos derniers sextos, tout nus, tous les deux dans sa chambre. »

Éreinté par les bouffées d'alcool et la touffeur de son costume, Pierre s'essouffle en tentant d'attraper le téléphone caché dans sa culotte, sans agrandir les échancrures de ses omoplates.

Sur ces entrefaites, René revient des toilettes, où il s'était précipité pour ramasser les débris d'osselets et pour se donner du courage. Pour avoir passé des journées entières à retaper la charpente du *Caribou sympa* avec des poutres de saule arctique, l'arbre le plus petit de la toundra, il connaît le saloon par cœur. S'étant servi dans la réserve, il est de retour avec une pastille de javel au creux de la main qu'il avale d'une traite, comme Uuugi avec son vin.

À son retour, ses deux amis ne remarquent tout d'abord rien. Avec sa carrure de tronçonneur, René est une force de la nature, mais comme tous les alcooliques sevrés, René reste un homme fragile

« Les enfants ! lance-t-il à la cantonade en se calant contre le comptoir. Je vous entends parler du Bal. Est-ce qu'au moins l'un d'entre vous connaît ma théorie des migrations ?

– Raconte ! se réjouit Pierre, passionné par les histoires de chasseurs.

– En fait... C'est un mystère... »

La voix posée, le ton professoral, René assène sa leçon de biologie avec une haleine frôlant les quatre-vingt-dix degrés.

« Imaginez un gros poumon. Les animaux, c'est pareil ! Ils sont faussement simples. Je les ai longtemps observés. On nous bassine avec le changement climatique. Mais leurs migrations vont au-delà des mouvements du nord vers le sud ou d'est en ouest... Nous, les hommes, nous les voyons avec nos repères, mais on se met le doigt dans l'œil ! Ils vont et viennent, ils sont la respiration du monde. »

Après avoir sifflé d'admiration entre leurs doigts, les deux autres éméchés se ravisent comme des premières communiantes. Face à eux, les yeux injectés de sang et la gorge rouge comme la robe du diable, René tape du poing

sur la table, fracturant le faux marbre du zinc en deux.

Heureusement pour eux, Myrtille fait alors une entrée spectaculaire.

De retour de chez Miko, elle leur annonce que la maison n'était pas vide, qu'elle y a surpris un homme en train de dévaliser une collection de petites statuettes.

Au bord du malaise, Pierre la regarde avec des yeux de fin du monde.

« Les statuettes en serpentine ?

– J'ai pas vu de serpent !

– Qu'elle est bête ! lance Uuggi, en léchant son vin penché sur son comptoir fêlé.

– La serpentine, explique René, c'est de la pierre verte qu...

– Oh ! Hé ! Ça va, je ne sais pas moi ! l'interrompt Myrtille, les cheveux en pétard, la mine déconfite avant d'ajouter : Si, attendez... dans mon souvenir, ça m'a marquée parce que j'ai pensé à Mélusine. Il y avait effectivement des statuettes en pierre verte en queue de serpent.

– La série sur le Bal ! s'écrie Pierre. Je suis le seul à savoir. Une galerie de Montréal voulait quelque chose sur les légendes de Kuujjuarapik. Elle avait commencé, mais je lui ai dit que ça lui porterait malheur... Je pensais qu'elle les avait déjà toutes détruites. »

Interloquée, la petite assemblée le regarde avant de s'observer mutuellement, les yeux dans les yeux. « Mais c'est vrai, au fait ! s'écrie Myrtille. Personne n'a songé à me demander quelle tête avait ce voleur de statuettes !

– Les queues en pierre de serpentine, tu les a reprises ? demande Uuggi, comme un clochard, la langue dans ses dents creuses.

– Non ! Comment j'aurais pu ? Il m'a bousculée. Des étiquettes sont tombées par terre. Il les a ramassées en disant que maintenant qu'elle est morte, c'est la loi, les

objets n'appartenaient plus à personne, et qu'il pourrait en retirer un bon prix. »

Le quart de ce qu'il venait d'entendre aurait suffi à le dégriser. Sentant un long coulis de sueur lui inonder le dos, Pierre hurle à la mort, comme un animal blessé. « Anaana ! Anaana ! Maman Anaana Miko ! »

Sur le coup, Myrtille, manque de lui signifier que Miko ne s'appelle pas Anaana, mais Miko, puis un téléphone sonne. Comme dans les plus mauvais westerns, chacun s'observe de nouveau, prêt à dégainer au moindre mouvement de son voisin. C'est finalement la poche de René qui vibre avec l'indicatif en version reggae du réseau ferré de Montréal.

« C'est Karen, dit-il en s'adressant à tous. Elle sort de son rendez-vous avec Thomas. Comment ? Tu es certaine ? »

Dégoûté, l'animateur lâche l'appareil. Karen vient de lui apprendre qu'au cours de leur entretien, en voulant ôter sa doudoune, Thomas a laissé tomber des statuettes comme jamais elle n'en avait vu. À terre, au bout d'une patte d'ours brun, la voix de Karen continue de parler dans le vide. Les yeux humides, René leur annonce :

« Le juge Thomas avait des morceaux d'animaux plein les poches. »

Bras dessus, bras dessous, Pierre et Uuggi n'ont pas suivi un mot de ce qu'il vient de dire. Embarqués dans une nouvelle aventure, ils traversent le saloon en zigzaguant, la bouche pleine d'histoires de sextos, convaincus d'aller donner une bonne correction à Naki, la blonde de Pierre.

*

« On a perdu l'appareil photo ! Le micro, Naki... Le micro, vite ! Appuie dessus ! Presse la touche pour que l'enregistrement démarre. Place l'enregistreur sous ton

menton et raconte ce que tu vois. Grouille ! »

Une fois de plus, Mélusine avait failli à son devoir, ou plutôt à sa rigueur de chercheuse. Comment ne pas y avoir pensé avant ? La lune a disparu. À genoux sur la neige, les mains en croix, elle sent les bottes de Naki lui écraser les os et regrette de ne pas avoir déclenché la touche elle-même. C'était tellement évident. Dès leur arrivée près du hangar de tôle, elle aurait dû vérifier que l'appareil photo était toujours sur le Ski-Doo ; elle aurait aussi dû penser que Naki n'était pas familière avec les dictaphones. Dans un noir de cire, le nez dans les mollets de Naki, Mélusine s'efforce de pousser ses muscles pour optimiser sa courte échelle. Aussi étrange que cela puisse paraître, elle ressent le poids de Naki dans ses paumes, mais malgré ses yeux grands ouverts et la courte distance qui les sépare, il lui est impossible d'apercevoir la silhouette de l'adolescente. L'épaisseur de la nuit l'empêche de voir la moindre couture de sa veste de peau. Comme si, contrairement au scintillement sanguin qui avait accompagné leur route jusqu'à l'atterrissage de ce mystérieux avion, le noir s'allongeait et grandissait à mesure qu'on y pénétrait. Mais qu'importe... Les voilà au pied de la réserve communautaire, et malgré les contrastes, malgré toutes ces bévues, Mélusine se sent proche du but, décidée à rapporter en France coûte que coûte le premier témoignage humain du Bal. Toutes ces moitiés d'animaux souffrent-elles comme des hommes mutilés ? L'image de ses collègues parisiens lui vient à l'esprit. Comment leur expliquer que, sur la passerelle, aucune nageoire ni queue, rien... pas une partie de corps n'avait émis le moindre cri ou gémissement. La nuit est aveugle, et l'avion était silencieux tout à l'heure, songe-t-elle, intriguée, en levant la tête au ciel. Elle croit alors apercevoir un gros orage, un éclair rouge venant écorcher la nuit.

« Oh ! »

Paniquée, Naki vient de refermer la porte de l'aérogare avant de la rouvrir. Un rayon grand comme la mer lui bondit dessus et lui agrippe aussitôt les yeux. À ses pieds, Mélusine reste silencieuse un moment. Les bottes sur ses mains semblent avoir doublé de volume. Elle ne voit pas Naki, mais ses petites jambes tremblent de tout leur long.

« Tu les vois, ça y est ? » demande Mélusine à bout de force.

Le corps tendu, Naki sent ses yeux se consumer. Les paupières en feu, elle étire le bras sur le toit, prend de la neige glacée à pleines mains et s'en enduit les yeux. C'est un truc de Miko. L'effet est instantané. Elle a vu sa mère se frotter comme ça, les jours d'été, lorsque le soleil tapait si fort sur la banquise qu'il arrivait à transpercer ses lunettes de soleil en os de baleine.

« Alors ? » s'inquiète Mélusine, en sentant décliner ses avant-bras. Naki est revenue sur ses talons, et sous leur pression, son sang ne circule plus.

« Ils dansent ! Les animaux dansent !

– Vas-y, Naki ! Raconte-nous ce que tu vois. Parle bien près du micro.

– Je ne le crois pas ! Je ne le crois pas !

– Ce sont les mêmes que dans l'avion ? Réponds-moi... Naki ? »

Redevenue insensible à la fatigue, Mélusine aurait donné sa vie pour assister à la scène. D'autant plus qu'elle se demande si finalement, elle ne pèse pas moins que sa jeune amie. Mais après tout, elles avaient tranché. À tailles comparées, Naki avait remporté la donne.

« Mélusine ! Les baleines dansent avec les rennes ! Des thons entiers, ils sont énormes ! Toutes les têtes de caribou descendues de l'avion rejoignent leurs pattes ! Les

queues ont disparu, il n'y a plus que des bêtes entières, elles dansent toutes côte à côte ! »

Pivotant lourdement sur ses pieds, Naki met la tête en arrière pour lui décrire le mélange de sang, de viscères et de poils collés partout sur le sol de la réserve communautaire. Elle a vu ça cent fois chez elle, habituée aux travaux du tannage de peaux. Après chaque capture d'ours ou de phoque, sa mère laissait les hommes se reposer, et elles partaient toutes les deux, dans sa chambre, pour étaler les cadavres sous les posters de DJ Madeskimo. Là, à genoux avec la musique à plein régime, elles prenaient du temps pour sécher et séparer les résidus d'intestins du cuir de peau ou des fourrures.

« Tu entends ?

– Quoi ? répond Mélusine, que le rideau de nuit commence à terrifier.

– C'est bizarre, ils dansent et on n'entend pas la musique.

– Décris-moi le lieu Naki, le lieu. »

Aveuglée contre son gré, Mélusine crie en espérant que Naki ait amorcé le bon bouton d'enregistrement.

« Comment c'est à l'intérieur ?

– Tout rouge ! Mais ça, c'est normal. À Kuujjuarapik, on peint toujours en rouge les murs des réserves communautaires.

– Et sinon, dans la pièce, qu'est-ce qui a changé ?

– Rien ! J'ai faim ! »

Sans savoir pourquoi, la réponse de Naki l'horripile. Sur les nerfs et frustrée, Mélusine se tait, mais en silence, elle l'accuse d'être une jeune gâtée, paresseuse et naïve.

« Ce n'est pas possible, tu dois avoir...

– Oh ! Les congélateurs... ils ont bougé ! Là ! J'en vois un qui bouge, tu n'y croirais pas... Un thon, Mélusine. Il vient de pousser le couvercle avec sa bouche, il a sauté tout entier sur le parquet ! »

Et pendant qu'elle jubile, Mélusine s'effondre d'épuisement. Personne ne sut exactement combien de temps dura la chute de Naki, mais à vue de nez, elle fut aussi rapide que l'envol d'un Mirage 2000. Toutes les deux la tête dans la neige, Naki et Mélusine s'évanouissent dans une douceur sucrée de songes et de belles amitiés. Assise devant ses parents dans une assiette de spaghettis, Mélusine rêve des trois petits cochons, Nif Nif, Naf Naf et Nouf Nouf, venus leur rendre visite à Lusignan. Tout à coup, sans prévenir, Myrtille apparaît. Sa sœur est là, avec son bébé. Serrée à ses côtés, le ventre rebondi et partie dans ses pensées, la jeune Naki rêve aussi. Repue, le nez dans les jantes d'un Ski-Doo géant, Naki s'imagine avec sa mère vivante. Toutes les deux rient, gorge contre gorge, dans un igloo non pas de glace, mais de pop corn. La vieille Miko lui cuisine un osso buco de *mattak*, la baleine blanche parfumée à l'huile de phoque en guise de moutarde, qui la fait aussitôt s'enfoncer dans un trou noir de réglisse.

Une seconde ? Un siècle ? Combien de temps avant qu'un cri d'horreur ne fige la nuit polaire ?

C'est Mélusine. Sans savoir si elle s'est réveillée, elle a quitté les trois petits cochons pour s'élancer sur le toit de tôle. En bas, sur un banc, sa prouesse est applaudie. Toute sa famille alignée la regarde. Accroupie comme un oiseau, elle ouvre la porte de la réserve sans penser qu'elle tomberait nez à nez avec deux yeux de caribou. L'animal la fixe, la laissant clouée sur place.

*

Quand les deux filles reviennent enfin à elles, le jour s'est levé. L'air est curieusement printanier, la neige tombe, elle sent bon et leurs vêtements sont secs et changés.

Sortie de son sommeil, Naki a la bouche pâteuse et l'in-

térieur de la tête lui brûle comme si on y avait fêté le Nouvel An. Murée dans son silence, l'adolescente reste assise un long moment, hébétée, observant le monde autour.

Puis, d'un brusque mouvement de fesses, elle tourne en toupie sur elle-même pour voir le Ski-Doo à côté duquel se réveille Mélusine. L'apercevant, Naki se gratte les tresses d'étonnement. La main plaquée sur ses tresses, elle s'étonne de ne plus avoir de bonnet. Sans un mot, le cul dans une neige curieusement chaude, les deux comparses continuent de s'observer comme si chacune venait de pondre un œuf devant l'autre.

Un bruit de tôle froissée retentit alors dans leur dos, si aigu qu'il les oblige à se boucher les oreilles et à plisser les yeux. Naki reconnaît la première le bruit de la porte de la réserve communautaire. Sous leurs yeux ébahis, le hangar s'ouvre, mais... personne à l'horizon. Un instant, Mélusine pense à un gigantesque courant d'air, mais au moment où elle s'apprête à ouvrir la bouche pour rassurer Naki, un gigantesque grognement se fait entendre à l'intérieur de la bâtisse.

Sans préavis, une horde de phoques, de thons, de baleines du Groenland, de renards bleus, de chiens et de caribous, surgissent alors, précèdent un ourson à l'air féroce. Quel étrange animal... Une bête difforme, au ventre velu comme jamais Naki n'en a vu lors des retours de chasse au village. De loin, on dirait qu'il boite, semblant gêné par la lenteur de ses pattes incroyablement courtes.

Affolée, Naki se lève à la va-vite et s'enfuit en courant. Par magie, l'ourson a maintenant dépassé ses amis et les encourage, tel un capitaine d'armée, d'un coup de museau en avant. Tout le cortège lui fonce dessus. L'adolescente n'a pas le temps de dire ouf que déjà, l'animal l'assaille.

Oubliant le coton dans la tête, Mélusine prend ses jambes

à son cou et saute sur le Ski-Doo pour aller aider sa complice. Le moteur tremble et la douleur de ses avant-bras lui rappelle la courte échelle faite à Naki durant le Bal des animaux. C'est la preuve ! La nuit a bien eu lieu... Ses muscles et son stress sont là pour le prouver.

Est-ce le même Ski-Doo que tout à l'heure ? se demande-t-elle soudain, tant celui-ci, à la différence de l'engin de leur nuit, se laisse glisser sur le sol. Une nouvelle antenne s'est déployée sur l'arrière du siège. Sous ses mollets, le moteur la caresse, doux comme un agneau. Elle s'enfonce dans la selle comme dans de la barbe à papa. L'air sent le chewing-gum et sous ses mains, Mélusine constate que la machine avance toute seule, sans la moindre pression des poignées.

Épousant les virages, ce cheval confortable la fait voler en un temps record au chevet de Naki. Elle ne voit que l'ourson. Nulle trace des autres animaux. Tout autour se dresse un curieux paysage. De longues lignes verticales séparent des pans d'un gris étrange, un gris de papier journal en boule et tâché par endroit, comme si, pris de court, un tapissier avait peint ces hauts panneaux avec le relief qui lui tombait sous la main – en l'occurrence, du velcro et un pot de laque gris souris.

Au sol, ce n'est pas mieux. Le manteau de neige a rétréci de moitié. Même la teinte n'est plus celle de la banquise. Bien entendu, prise par le temps, la linguiste n'a pas l'occasion de s'en occuper. Mais à y regarder de plus près, le ciel crasseux ressemble à un plafond de commissariat, et la grand-route n'est plus qu'une moquette qui s'effiloche.

Couchée sous la petite bête qui lui dévore l'oreille, la jeune fille rit et pleure en même temps. Interloquée et craintive, Mélusine s'approche doucement en tentant de se remémorer les leçons de ses parents. Élevés à la ferme avant de devenir professeurs à Lusignan, ils les ont habitués, elle et

Myrtille, à se méfier des vaches énervées et des chevaux en rut. Ni une ni deux, les réflexes à adopter face aux chiens méchants lui reviennent en mémoire : se baisser et regarder l'animal droit dans les yeux, à sa hauteur.

À genoux près de la bagarre, Mélusine constate que la bête perd ses poils. Le contraste du tapis de paille sous le noir des cheveux est joli. Lors de leur escapade en bonnets, Mélusine n'avait remarqué ni l'extrême longueur ni l'intensité des tresses de Naki. Étalées à présent sur des milliers de petits bruns roux, elles ressortent admirablement. Penchée pour apercevoir le visage de l'ourson, la linguiste entend les jérémiades de Naki. Ses joues dégoulinent de salive et de sueur de l'animal.

« Tu ris ou tu pleures ? » lui demande-t-elle le plus sérieusement du monde, sans avoir conscience du ridicule de la situation. Pendant ce temps, le Ski-Doo s'est remis en marche pour aller se garer, sans conducteur, un peu plus loin dans le décor.

S'agrippant au ventre de son assaillant, Naki déchire le déguisement et provoque la mort définitive d'une manche... ou d'une patte selon qu'il avance debout ou à l'horizontale. Profitant des trous dans la couture, des tétines de sous-vêtement bleu apparaissent au travers des trous. Après avoir embrassé l'ourson à pleine bouche, elle s'essuie les lèvres en s'écriant :

« Tu sens le chien mouillé. On arrête maintenant. Pousse-toi ! »

Mélusine aura juste l'opportunité de comprendre que sous cette grosse peluche aimante et baveuse se cache Pierre, l'orphelin de Kuujuarapik, l'enfant né dans un estomac de phoque, le jeune estropié qu'elle rêve de rencontrer. Naki était-elle au courant depuis le début ? Complice comme les autres ? Pas le temps de lui demander.

Au-dessus d'eux brille le soleil de Lusignan. L'horizon tangue comme la tour de Pise avant de se fracasser contre le sol qui, dans la foulée, s'évapore en fumée.

Toussant comme des cancéreux du poumon, la horde de baleines, de phoques barbus, de caribous, de thons et de chiens de traîneaux transperce le papier gris en agitant des pompons de basketteurs américains. « Merci Mélusine ! Vive les Inuit dans le Poitou jumelage... Musique maestro ! »

Un french cancan mixé par DJ Madeskimo démarre au quart de tour.

Le souffle court, Mélusine manque de s'étouffer. Dans sa poitrine, son cœur s'emballe en dansant une salsa lamentable, à côté de la cadence. Ses courbatures reviennent, ses oreilles sifflent jusqu'à ce qu'elle se sente faillir à la vision du retardataire. Sous les pulsations, un couple de rennes avance en rythme, côte à côte. C'est à s'y frotter les yeux, mais leurs jambes sont humaines et vêtues d'un jean bleu. Arrivées à sa hauteur, les deux bêtes s'arrachent la tête mutuellement et se les calent entre les seins. « C'est nous, ma chérie ! C'est maman et papa ! »

Son cerveau ne répond plus, Mélusine sent ses jambes la lâcher, mais par pur réflexe professionnel, elle s'écrie : « La renne mère ou... la reine mère ?

– Ah non ! » réplique sa mère en lui donnant un coup de règle sur les doigts. Réveillée par la douleur, Mélusine pleurniche les yeux fermés en mettant sa main dans sa bouche. Gémissant, les pieds croisés et le ventre en apnée parce qu'elle a vraiment très mal.

« Ouille, Maman ! » Un cri souffreteux, pleurnichard, mais sincère. Quand elle rouvre enfin les yeux, percluse de honte, elle ne sait plus si elle doit regarder sa mère comme sa maman à la maison ou comme cette même mère, l'institutrice la plus aimée de Lusignan. Une femme à l'œil grave

et vigilant qui a appris à lire à des centaines d'enfants du cours préparatoire.

« Anaana... et pas maman ! Maintenant que tu es revenue du Grand Nord, tu vas apprendre l'inuktitut. En inuktitut, le mot maman se dit Anaana, et pour papa, on dit Ataata, pas vrai ma petite fée ? »

Et d'un tour de bras, elle ramène la jeune Naki dans ses jupons.

*

Il y eut du monde ce jour-là pour assister au défilé du jumelage. Même le shérif de Kuujuarapik s'était déplacé. Honoré de sa présence, le maire de Lusignan avait fait décorer le château avec des queues de sirènes hissées sur toute la façade en rappelant aux Mélusins la similitude des légendes de leur village respectif.

Sur la façade, se balançaient les fées Sedna gonflées en ballons de baudruche, tandis que sur la première aile du château virevoltaient les fées Mélusine. De la place du centre-ville, avec des jumelles, on pouvait apercevoir les détails. Les mains sans doigts et les poissons emprisonnés dans les mailles des cheveux de la fée Sedna, et la brillance des écailles de poisson sur les queues de Mélusine.

Le seul grand absent fut en définitive René, resté sur place pour la bonne cause. L'échec du juge Thomas à retrouver Pierre le fugitif, avait définitivement enterré la hache de guerre. Du jamais vu dans l'histoire du Grand Nord. La réussite du plan de Myrtille pour cacher l'orphelin sur un char en costume d'ourson avait tellement amusé que des deux côtés du village, même les plus radicaux, se tordaient de rire avec leurs ennemis pendant la suite des répétitions.

Depuis le temps qu'il œuvre au rapprochement des peuples, René a saisi la balle au bond. Le premier numéro

d'une toute nouvelle émission intercommunautaire sur sa Radio K.K. tombait pile le jour de la cavalcade du jume-lage à Lusignan.

Pour répondre à cette formidable justice, faite d'hu-mour et de douces humiliations au sein du groupe ; une justice que René a toujours senti capable de faire retourner sa veste au plus sanguinaire des bandits occidentaux, il a promis une liaison en direct dans les enceintes des rues de Lusignan.

Avec sa langue de vipère, et sans doute sous l'effet des premières nausées et des hormones, Myrtille, qui tenait absolument à en faire un mari pour Mélusine, n'avait donc pu le présenter à leurs parents.

Le ventre gonflé à bloc, elle ne décolérait pas. Mais comme toute la famille lui conseillait de la mettre en sour-dine pour continuer la fête, et surtout la santé de son futur bébé, elle a bien été obligée de se calmer.

Les âmes ne meurent pas en Terre inuit, elles se renou-vellent. « Je suis enceinte ! »

Ivre de bonheur lors du passage de Mélusine dans la robe moulante dont Myrtille avait évasé l'ourlet pour créer une impression de queue de phoque, Naki profita de l'absence de René et de l'arrivée du vin d'honneur pour annoncer sa grossesse.

« Je suis enceinte ! » cria-t-elle sur le banc, en plein concours du plus gros mangeur de Broyés, les gâteaux au beurre du Poitou. Ayant Pierre pour seul concu-rrant, puisqu'ils venaient tout juste d'inventer le premier concours du plus gros mangeur de gâteaux poitevins, elle avait eu du mal à refermer la bouche sans tacher son che-misier d'un épais mélange de pâte sucrée et d'alcool. En scrutant le fond de la gorge de sa fiancée, Pierre, déjà bien imbibé de vin rosé et de mojito, crut y reconnaître les bébés

coquillages qu'à Kuujjuarapik, on mange tout chaud dans les estomacs des morses éventrés.

Aviné lui aussi, l'un des convives venait sûrement de lui expliquer le rituel de l'apéritif. Les lèvres grasses et la mâchoire collante, Naki a brandi son verre en se dressant comme un seul homme. Toisant ainsi l'assemblée, elle annonça que son fils ou sa fille s'appellerait Miko, comme sa mère, comme son grand-père avant elle, et comme son arrière-arrière-grand-tante avant lui, et comme son arrière-arrière-arrière-arrière...

*

« Quand les pigeons ramiers se baignent dans les flaques des trottoirs, c'est le signe... qu'il va pleuvoir. »

Neuf mois plus tard, de retour du Congrès mondial de la psychiatrie où elle avait menti sur les raisons de son renoncement à sa mission : un silence continu sur le dictaphone, rendant impossible toute analyse, Mélusine s'allonge au côté de sa sœur, le long d'accordéons de concert posés à même le sol. Elle aura une seconde chance, ils l'ont promis, c'est à elle d'en décider.

S'essuyant le front, elle espère que leur père dit vrai, que cette chaleur suffocante va bientôt cesser, priant pour que, comme il est en train d'expliquer, les oiseaux, mieux que les hommes, pressentent les humeurs du ciel.

Dans le cellier d'à côté, Naki hurle sur Pierre. En vacances, ils sont chargés du potager. Elle est furieuse, il vient de jeter les haricots du jardin dans le réservoir du microtracteur, juste pour ne pas avoir à les équeuter.

Aurait-elle dû dire l'incroyable vérité ? se demande Mélusine en entendant Naki. Aurait-elle dû expliquer aux psychiatres, à Henri, à ses collègues au labo de linguistique, qu'elle avait assisté, par le truchement d'une jeune Inuit, à une réconciliation d'animaux tranchés, et qu'elle

avait échoué à trouver des mots pour l'exprimer ?

Depuis leur arrivée dans un monde nouveau, malgré tous les efforts pour les faire parler de cette cérémonie d'animaux tranchés, malgré ses questions incessantes sur sa mystérieuse naissance dans la panse d'un phoque barbu, malgré toutes ses tentatives pour saisir la douleur des moignons de Pierre, le jeune couple se braque comme un seul homme à la moindre évocation de leur vie sur la banquise. Par courtoisie pour Myrtille, qui a renoncé à inscrire Naki dans son école de couture, après l'avoir vue, mieux que n'importe quel créateur de Paris, recoudre, en pleine allée, les filets des fraisiers de leurs parents, Mélusine se tait, mais au fond d'elle-même, elle s'inquiète. Et si ces deux adolescents découvraient les joies de la campagne française en oubliant leur vie sur la banquise ?

Je ne l'ai pourtant pas rêvé, ce Bal ! se dit Mélusine, la tête pleine d'images, et consciente du décalage. Là-bas, comme sous l'effet d'un élixir, tout lui paraissait réel, limpide et logique. À bien y réfléchir, c'est en chemin, sur son Ski-Doo, qu'elle a compris l'extraordinaire osmose entre les êtres. Alors pourquoi avait-elle échoué, revenue chez elle, à trouver les mots pour l'exprimer ?

Près d'elle, incapable de supporter le moindre vêtement sur son corps empâté, Myrtille ronfle en se pinçant le bas-ventre, redoutant en rêve les douleurs de l'accouchement.

Est-ce un signe du destin ? La vision de l'enfant à venir remet Mélusine sur la piste. Le long terme... Qui, mieux que les Inuit lui ont montré le mouvement des hommes, des animaux, des arbres, et des pierres ?

Se revoyant dans les bras de René au bord du trou de banquise, le trou de respiration des phoques, comme il disait, Mélusine songe à la théorie de son amant. Les hommes font partie des animaux, et vice versa. Ils voyagent, les animaux

eux, migrent du nord au sud, d'est en ouest, et parfois ils traversent le monde selon leur propre logique, mystérieuse et secrète, comme les humains décrétant la direction et la hauteur de couloirs des vols d'avions.

Non, vraiment, se redit-elle en voyant une grosse mouche aux ailes vertes et bleues se poser sur sa cuisse, pas le moindre insecte, nuage ou microbe... Rien ni personne n'avance sans influencer sur la vie des hommes ou de toute autre créature de la nature. Toute cette vie va, vient, échange et se parle sans en avoir conscience. Et comme lui a expliqué René, tous ces mouvements ne sont pas aussi simples qu'ils en ont l'air.

À ses côtés, Myrtille, en slip, exténuée par la chaleur et sa grossesse qui n'en finit plus, s'est affalée comme une masse.

À présent, Mélusine saisit ce que la vieille Miko voulait lui dire au sujet de son ours géant devant sa baraque. L'animal est déjà dans la pierre ou dans la glace, il suffit de gratter autour pour le faire apparaître.

Depuis la cuisine à l'étage, leur mère crie dans toute la maison que le socle du bougeoir, rapporté d'un séjour au Kenya, a fondu sur lui-même. Aux quatre coins du carré, les angles se sont recroquevillés ; on aurait dit un grand-père figé dans sa mollesse. Jamais la France n'avait sué pendant une si longue période d'affilée.

En bons spécialistes de l'âme, ses commanditaires ne sont pas le genre à traiter de fou le premier intervenant qui passe, mais bizarrement, elle est maintenant convaincue que les pierres, les animaux et les hommes souffrent en différé, dans une même respiration.

D'instinct sur le tapis mouillé, installé en recherche de fraîcheur dans la salle de cours de musique, Mélusine songe à l'aquagym que Myrtille partage avec de futurs jeunes

parents. Peut-être qu'avec le temps, en respirant comme on apprend aux mamans sur le modèle d'un chien... inspirer, souffler, accélérer, inspirer, souffler... peut-être la réponse lui viendra-t-elle naturellement ?

Les yeux fermés, elle se concentre : « *Y a-t-il une expression universelle de la souffrance ?* »

Contre toute attente, la tactique fonctionne. C'est ça ! reconnaît-elle le baume au cœur, plus que jamais convaincu de l'existence d'un mot, un mot... universel.

Le corps de Myrtille, aussi tendu que le Christ en croix, s'abat contre ses omoplates. Se retournant, Mélusine s'apprête à la réveiller quand, tout à coup, sa mère fait irruption dans la pièce, les bras chargés d'une assiette de spaghettis :

« Kayak : Qajaq ! Anorak Annuraaq ! Allez, debout ! C'est l'heure du cours d'inuktitut ! »

Sans un bruit, Pierre a déboulé dans la pièce avec des spaghettis sur les cheveux, dans le nez, et d'autres lui sortant des lèvres.

« Écoutez ça, les filles ! » s'écrie leur mère, folle de joie, avec une telle énergie que Mélusine se demande, vu le gabarit, où elle peut puiser ses forces pour remuer autant en pleine canicule.

« Pierre n'avait jamais mangé de pâtes de sa vie, il a bien fallu qu'il les nomme. Magnifique, je les sortais à peine du paquet qu'il a inventé une expression ! »

Envoûtée, elle le congratule en lui chipant sa perruque de spaghettis pour la dévorer.

« Alors, alors, questionne-t-elle en mâchant. Laquelle de vous, mes chéries, va deviner comment le spaghetti se dira à partir de maintenant chez les Inuit ? »

Réveillée en sursaut, Myrtille n'est pas d'humeur à jouer. De plus, sa grosseur lui a dérégulé le foie, et la chaleur

n'a fait qu'empirer la situation. Il ne faut plus lui parler de nourriture.

« La langue au chat ? Une fois... deux fois... Myrtille ? Mélusine ? Bon, puisque mes filles ne veulent pas faire d'efforts, dis-le toi, mon petit prodige. »

Pas peu fier, Pierre contourne sa nouvelle maman en boitillant sur ses moignons et se poste, le poitrail en avant, entre ses jambes. Collé ainsi au tablier, il étire la langue et gobe les pâtes qui lui sortent des narines.

« Arrête de faire l'imbécile ! » lui dit son institutrice, le taçant gentiment.

C'est alors que d'une voix d'oiseau, l'orphelin se lance dans une enfilade de sons et de prononciations étranges, ininterrompus, et tous aussi longs les uns que les autres.

« Eh oui ! Tout cela pour dire les nouilles ! » se félicite la mère en apercevant la mine enflée et effarée de Myrtille. L'étonnement procure une drôle de posture à sa fille, ses globules ressortent de leur orbite au point qu'ils donnent l'impression de deux ventres enflés à la place des yeux.

Depuis l'arrivée de Pierre et de la jeune Naki dans sa vie, la mère a trouvé d'excellents complices pour faire un bond dans le temps et s'adonner sans complexes à sa passion pour les jeux et les décalcomanies. Joyeuse, elle regarde son protégé et poursuit, face à ses deux grandes, le b.a.-ba de la langue inuit. D'une main, elle saisit un spaghetti de l'assiette et le suspend au-dessus des têtes.

« Pour ce long cheveu jaune et tordu, Pierre dit : "Qui ressemble à l'intestin grêle !" Il a donc parlé comme le font les Inuit, en notions plutôt que par mots. Voyez comme il est futé, il a inventé un mot à base d'images qu'il connaît déjà. »

Puis elle se tourne pour avoir Mélusine en ligne de mire.

« Chez eux, tu as dû le voir !

– Voir quoi, maman ?

– Pardi, les boyaux d’animaux ! À peine sorties du nid, les mères mettent leurs enfants aux corvées, les enfants vivent dans les peaux, les déjections et les boyaux d’animaux ; ça fait partie de leur vie de tous les jours. »

C’est à peine croyable. Très tôt dans son enfance, en comparant avec les parents des autres, Mélusine a compris que les siens étaient atypiques. Un père compositeur, professeur concertiste d’accordéon, une mère décorée de la médaille de la meilleure institutrice (c’est bien simple, elle a appris à lire à tout Lusignan), et les deux élevés à la ferme, connaisseurs et amis des animaux... Il y a vraiment déjà de quoi se sentir différente. Pourtant, elle se demande par quelle grâce sa mère a appris l’inuktitut aussi vite, considéré comme l’une des langues les plus déroutantes et difficiles du monde.

« Autre exemple : les prisonniers... Savais-tu, ma chérie, que les Inuit les appellent “Ceux qui ne vont pas à la chasse” ? »

Cet air de « Madame je-sais-tout » l’agace, mais la touche en même temps. À l’oreille, Myrtille vient de lui souffler la formule gentiment rebelle de leur jeunesse : « Ras le bol, la reine mère ! »

Pourquoi tant de sentiments contradictoires ? Observant leur mère professer ainsi, son assiette de pâtes à la main pour illustrer son cours, Mélusine fait un bond de trente ans en arrière quand, jalouse dans la classe du cours primaire, elle voyait sa mère admirée et aimée de tous.

« Rien de nouveau, je le savais avant toi, maman ! » lance-t-elle, le doigt levé, en rivale, avec le ton des fayots de la classe. « Vole-lui son métier pendant que tu y es ! commente Myrtille, ironisant sans la moindre agression.

– Dans le jargon des linguistes, on dit que l’inuktitut est une

langue agglutinante, comme tes pâtes collées à la fourchette. »

Sa mère, sa sœur, et même Pierre la fixent et l'écoutent sans bouger. Surprise de son succès, Mélusine poursuit son exposé.

« Imaginez un petit train. À l'écrit, tout est enchaîné à un même radical, comme une locomotive avec ses wagons derrière, collés à la queue leu leu.

– C'est pour cela qu'ils ne respirent pas, je comprends maintenant ! fait Myrtille, émerveillée comme devant un puits d'or.

– Pas de ponctuation. Une compréhension à base d'idées et non de mots. Un seul titre de journal peut prendre trois colonnes de lettres et de signes mélangés ! »

Pendue à ses lèvres, sa mère demande des détails, mais au même moment, débarrassée de l'arrosage des plantes d'intérieur, Naki déboule en culotte dans la pièce. Le corps inondé, elle ne fait pas attention, glisse de tout son poids sur la flaque de ses pieds et se fracasse le cou sur l'un des accordéons. Pierre hurle de rire, ce qui lui vaut un bon coup de pied dans les genoux. « Suffit ! Dieu du ciel, elle a manqué de se fracasser le cou. »

Assises sur les fesses, Mélusine et Myrtille observent leur père qui a fait irruption dans sa salle de musique. Vu d'en bas, en contre-plongée, il a l'air d'un Ben Hur, un géant conquérant, mais au cœur tendre. À genoux, il masse les omoplates de Naki, qui n'a pas l'air d'en avoir trop besoin.

« Toi, tu as des doigts de fée ! Si on te coupait les doigts comme à la fée Sedna de Kuujjuarapik, tu pourrais encore inventer de la musique ! »

Regardant les murs autour d'elle, flanqués d'affiches de concerts avec leurs étagères remplies de coupes de championnats en forme de partition, de clavier, et de pupitre,

Mélusine replonge dans son premier jour sur la banquise.

« Le décor en accordéon ! Papa, maman, vous vous en souvenez ? Vous me parliez d'ours polaires par écrans interposés... Vous étiez tous là, avec Myrtille, à m'annoncer le jumelage et le bébé. »

Face à eux, la fenêtre est ouverte, et pour la première fois depuis le début de l'été, un violent courant d'air traverse l'atmosphère. Bien qu'il soit rempli de cendres, un barbecue vole dans la pièce. Aussitôt, l'une des grilles enflamme un coin du bureau, marquant au fer rouge un tas de partitions empilées.

« Les enfants ! Ne vous approchez pas du feu. Fermez les yeux, ne regardez surtout pas le feu.

– Pourquoi ? demandent en chœur Pierre et Naki, habitués à jouer avec les vents de la banquise.

– Parce que ! Parce que... les courants d'air vous voletront un œil et vous loucherez toute votre vie ! »

L'électrochoc...

Sa mère, son père, sa sœur réunis... Le rappel de ce moment mémorable où, au premier jour de sa mission et sans le savoir, ils s'étaient tous déguisés devant l'ordinateur, lui remontant le moral, malgré son agacement de les voir si délurés. Comment oublier cette hantise du début de mission, cette ombre mystérieuse aperçue sur la route de son accident de SAMU qui l'empêchait de vivre, de respirer et de travailler ? La remarque de sa mère au sujet du feu lui fait revivre les reproches de Miko. Pourquoi, comme les adolescents ici présents, avait-elle transgressé l'interdit en regardant le bal de trop près ?

Son sang ne fait qu'un tour, le mot, le fameux mot dont dépend le succès de son enquête affleure à sa mémoire, mais peine à se montrer.

Je l'ai pourtant sur le bout des doigts, se dit-elle avec

une pensée émue pour René et sa théorie des pierres, qui se fracturent et souffrent de froid comme les autres créatures de la nature. Puis, s'apercevant d'une faute dans l'expression, elle se ravise : je l'ai sur le bout de la langue.

Galvanisée, Mélusine ferme les yeux pour faire sortir le mot de sa tête, mais aussitôt dans le noir, un horrible souffle, criard et puissant, lui mange le visage. On égorge un cochon ? C'est la première chose qui lui vient à l'esprit. Rouvrant les yeux, elle aperçoit ses jambes baignant dans une marée de sang. Son premier réflexe est d'écartier ses cuisses gluantes, puis elle entend de nouveau ce cri de bête, et constate, devant le reste de la famille consternée, la fausse couche de Myrtille.

« Le SAMU ! Vite ! Les Urgences, ordonne son père au hasard, comme si l'ambulance allait venir par magie. Téléphone, maman ! hurle-t-il en se tournant vers son épouse. Téléphone maman ! Toi, tu connais le numéro de l'hôpital ! »

À terre, sa sœur s'étouffe dans ses hurlements et son vomi. Les morceaux qui lui coulent sur les seins rappellent à Pierre ses cueillettes aux mollusques prédigérés dans les estomacs des bêtes. Plus c'est mou, plus c'est riche, et plus c'est bon pour lutter contre le froid et les maladies, dit-on sur la banquise.

« J'ai mal, Maman... Maman... » gémit Myrtille en serrant les dents. Son vagin s'est déchiré. Elle a dit « maman » sans penser à sa mère, mais le mot « maman » lui est venu spontanément, comme un rempart à la douleur.

Ses joues trahissent l'horreur, elles sont d'abord blêmes avant de passer par toutes les couleurs de la souffrance. De la morve se mélange à ses larmes. Plus haut sur son visage, à mi-chemin entre le front et les sourcils, le fond de teint a rendu l'âme, il dégouline en couches épaisses et crémeuses. On dirait du camembert, le tableau est pitoyable.

Honteuse du décalage, se savoir si égoïste devant un drame pareil, Mélusine ne pense pourtant plus qu'à l'ultime réussite de sa mission.

Son sang ne fait qu'un tour. Sans en avoir eu la moindre idée, ils viennent une nouvelle fois de la sauver. « Le mot ! J'ai le mot ! Anaana ! Maman ! »

Interloqués par son cri de joie, ses parents, Pierre et Naki réunis, oublient Myrtille évanouie sur le tapis, et la scrutent comme des spéléologues dans une nouvelle gorge de caverne.

Mélusine s'en rend-elle compte ? En tout cas, comme cherchant à être utile, elle se lève d'un seul coup et arrache le combiné des mains de sa mère.

« Le mot, maman ! J'ai le mot ! Maman ! » s'écrie Mélusine en appuyant sur la touche d'un numéro préalablement enregistré. Ligne occupée. D'un saut de gazelle, elle part dans le garage et enfourche une bicyclette pour aller avertir le docteur du village.

« Attends, je viens avec toi ! J'adore comment tu conduis ! » s'écrie Naki, le souvenir encore frais de leur échappée en Ski-Doo. Secouant ses tresses, l'adolescente baisse la tête au niveau des roues pour comprendre comment monter sur le porte-bagages. C'est alors qu'un autre cri, mille fois plus angoissant et violent, leur déchire à tous les tympans.

« Anaana ! Anaana ! Maman !

– La vache... Naki s'est fait scalper par une bicyclette ! » s'écrie Pierre avec le vocabulaire de la campagne. C'est un truc d'hommes. En balade dans les champs auprès du père de Mélusine, il a vite appris. La vache, nom de Dieu, merdouille... Il pourrait maintenant vous en réciter toute une série.

En appui sur ses moignons, il s'élançe en boitant au secours de sa belle. Plus loin dans l'embrasure de la porte

du garage, Mélusine regarde les deux tresses éjectées des rayons. Abasourdie par la vitesse de l'accident, elle reste là, le regard vide, immobile, à s'étonner devant ces deux longues cordes gisantes, noires comme des cachous. Sous son pied, emportées par la ferraille de la pédale, des touffes entières restent en suspens, encore attachées à la calotte chevelue. Le mouvement des rayons a été si rapide que le cuir du crâne de Naki s'est arraché d'un seul coup. Entier, mais coincé. Pourquoi le spectacle de ce rond de peau, une partie de l'être humain d'ordinaire invisible, la fascine-t-il autant qu'une couture de vêtement ou qu'un fruit défendu ? Impuissante, Mélusine observe ce magnifique napperon de peau s'imbiber d'un mélange de pus et de liquides violacés dont elle n'aurait jamais soupçonné l'existence dans le corps de l'homme.

« Poutano ! Ils sont emmêlés, comme ceux de Sedna dans la mer ! » dit Pierre, arrivé sur les lieux avec une éponge, arrachant des cheveux par poignées sur les roues du vélo. D'une main, il retient la tête de Naki. Ouverte sur l'os, il la maintient en arrière pour laisser le sang circuler.

D'un coup, tout se mélange dans le cerveau de Mélusine. Les poissons emprisonnés dans les cheveux de la fée de Kuujjuarapik, la vision du Bal des animaux, les deux nattes juchées sur une dalle de béton du garage de Lusignan, les filets de pêche emmêlés et le mélange de poils et de sang que Naki lui décrivait, perchée sur le toit de la réserve communautaire. « Anaana ! Anaana ! » hurle Naki, le front déchiqueté. Mais comme Myrtille vient de le faire, elle appelle aussi « Maman ! Maman ! », sans penser une seule seconde à Miko.

*

René, mon chéri,

Nos courriers en période de mails et d'Internet ont quelque chose de sensuel et de poétique...

Grâce à ton soutien, j'ai fait un tabac en revenant, cette année, au Congrès mondial des psychiatres. Ma théorie correspond à ce qu'ils pressentaient. Le mot était bien « Maman ». La vie, l'origine du monde se confondent avec l'horreur de la souffrance. Je reviens d'Afrique et du Brésil, où j'ai pu vérifier dans des peuplades d'Amazonie et du Mali mes données de Kuujjuarapik. Les archives de guerre sur des témoins de tortures ainsi que mes rencontres avec les chirurgiens me l'ont confirmé. Partout dans le monde, l'homme en situation d'extrême souffrance appelle sa mère. N'y a-t-il pas là quelque chose de magique ? C'est enfantin et émouvant, non ? Le mot « maman », quels que soient les dialectes et les langues, dépasse les cultures. René, j'ai bien réfléchi.

Je vais venir te rejoindre à Kuujjuarapik et vivre une nouvelle vie à tes côtés. La gloire, tous ces articles dans la presse du monde entier sur mon travail, à quoi bon ? J'ai donné ma démission. Toi et Miko, vous m'aviez avertie : à vouloir aller trop loin, j'ai brûlé les ailes de Naki.

Mais réjouissons-nous ! La greffe de son cuir chevelu a réussi. Elle va rester encore un moment à l'hôpital de Lusignan, mais elle est sauvée. Myrtille se remet difficilement de la mort de son bébé, mais elle est solide, elle y survivra, et peut-être qu'un jour, elle trouvera le bon père... En tout cas, elle prend déjà Naki sous son aile. À l'hôpital, les médecins l'appellent leur petite fée Sedna ; elle adore, ça la faire rire. Deviendra-t-elle une future grande styliste ? Il faudrait que tu les voies à comploter ensemble. Naki lui a mis dans la tête de créer une nouvelle ligne de vêtements polaires ; elles viendront régulièrement nous

voir pour faire le plein de peaux authentiques en contrebande, parce que l'époque est aux embargos sanitaires et à la toute-puissance des protecteurs des défenseurs des animaux. On en viendrait presque à regretter l'époque des comptoirs de fourrures Révillon au fort de la Baleine ! Les matières authentiques reviennent à la mode, espérons que Myrtille puisse en profiter. Pourquoi ai-je tant de mal à la croire ?

Après une escale à Paris, je les ai tous rejoints ici, dans la maison de mes parents, tout le monde semble heureux, sauf Pierre qui fait la tête. Je crois qu'il en a assez des travaux au jardin. Ici, il pêche avec mon père, il fume des joints – je l'ai surpris sur le balcon –, mais devant mes parents, à l'intérieur de la maison, pas question de cannabis ou de mojitos ! Où et comment se fournit-il ? Et puis, je te l'accorde, à manger de la soupe aux légumes tous les soirs, il y a sûrement de quoi avoir la nostalgie des pots au feu de caribou... Tu veux savoir ? Au fond, je pense que tu lui manques, René. Toi, et aussi son paysage, la vie à Kuujjuarapik.

Au fait, j'allais oublier : j'ai appris pour Karen. Qu'est-ce qui lui a pris ? Se marier avec Thomas pour faire affaire dans ce projet d'inuiterie du réchauffement climatique. Qu'est-ce qu'ils comptent faire au juste dans ce safari sur la banquise ?

Mon chéri, en France, l'été dernier, il y a eu cette terrible canicule dont je t'ai parlé. Pourquoi alors m'avoir caché la famine qui a sévi à la même époque à Kuujjuarapik ? Je l'ai appris par hasard, dans un avion au retour du Brésil, en lisant la presse. Il paraît qu'à l'époque, les tempêtes ont ravagé la baie James. Les photos montraient des poteaux électriques arrachés. L'article parlait aussi des projets avortés dans la coopération des télécommunications avec

les Canadiens. Rassure-moi... Les récoltes de chasse n'ont pas été aussi désastreuses que le décrivait le reportage ? Les clichés horribles montraient des barques vides renversées et parlaient des réserves communautaires pillées tout autour de Kuujuarapik jusqu'aux monts de Povungnituk, dans le détroit d'Hudson.

Pourquoi m'as-tu tenue éloignée ? As-tu voulu m'épargner ? Ça ne changera rien, tu sais. Depuis mon retour du Grand Nord, je me sens responsable des événements étranges dans nos deux villes. Ce matin, le garde champêtre est venu interroger mes parents à la maison. Tous les chiens de Lusignan ont été rasés... en une seule nuit ! Ils n'ont aucune piste, mais les gendarmes cherchent le coupable. Motus. Toi et moi, nous savons... mais je n'ai pas envie de mettre mes parents dans l'embarras. Pierre est incorrigible ! Il restera comme il est, et c'est sans doute mieux ainsi. Tu crois que je suis responsable de tous ces échecs ? Je t'aime.

Mélusine

*

Elles sont entre femmes. Toutes les trois assises en carré, par terre, comme autrefois les épouses attendant le retour des chasseurs dans les igloos. Attendries, Mélusine et sa mère regardent le baigneur en plastique que Myrtille tient dans ses bras pour combler la douleur de l'absence.

Le doigt sur la braguette d'un pantalon, la reine mère, comme elles aiment encore l'appeler, lâche un long râle de regret avant d'enfiler son dé pour recoudre un vêtement. Traumatisée, Mélusine ne pleut plus voir un set de couture sans penser au scalpe de Naki. Elle se retourne vers Myrtille qui, la première, brise le silence : « C'est comment dessous ? Raconte...

– Dessous quoi ? demande Mélusine, d’une main caressante, occupée à peigner les cheveux de la poupée.

– Dessous le crâne, voyons ! Ça a dû faire bizarre de voir Naki sans son front, avec la peau et les cheveux qui se décollent des oreilles ! Papa m’a dit que tu lui as vu tous les os de la tête.

– Oh ! Myrtille ! On ne revient plus là-dessus... dit sa mère, la mine dégoûtée.

– C’est elle qui a commencé ! Pourquoi n’as-tu jamais rien dit des moignons de Pierre ? continue Myrtille en fusillant sa sœur du regard.

– Moi ? Quel toupet ! Tu exagères... Il a toujours refusé de me les montrer ! Qu’est-ce que je pouvais faire de plus ? »

La mauvaise foi, qu’elles portent toutes deux comme un mauvais gène de famille, appuie de nouveau sur leur difficulté à rester calmes quand l’une et l’autre se jalouent l’amour de leur mère.

Après tout, c’est vrai ! se dit Myrtille. Combien de fois Mélusine m’a-t-elle questionnée sur mes amours dissolues ? Combien de fois, pense Mélusine de son côté elle aussi, avec cette sensation, quoi qu’elle dise, du faux pas. Pourquoi vit-elle sans arrêt avec ce sentiment d’être à côté de la plaque ? Et s’il n’y avait que les hommes... Depuis toujours, elle a cette impression de boitiller face à l’intimité de sa sœur, comme Pierre sur ses demi-jambes. Cette sensation de lui parler des choses les plus banales, d’un bon restaurant, de cousins ou de projets, et de sentir qu’elle venait de lâcher des obscénités, des blasphèmes.

« Ah ! tu vois ! s’exclame Myrtille, rivée aux yeux de sa mère en s’adressant pourtant à Mélusine.

– Laisse les vivre, toi aussi ! lâche Mélusine, furibonde. La règle vaut pour tout le monde ! J’ai voulu trop en savoir

sur l'orphelin. Les Inuit me l'ont appris. On ne peut pas tout expliquer... »

Mais sa sœur, peu convaincue, tord la bouche.

« Il n'y a pas marqué "dictionnaire d'anatomie" ! riposte Mélusine, l'air mauvais, en se zébrant le front. Trouve-toi un chirurgien... ou je ne sais pas... achète un jeu du Docteur Maboul, on y jouait ensemble autrefois, ça t'aidera à aller gratter dans les plaies. »

Un fusil à la place des yeux, sa mère lève le bras avec la paume de travers, comme autrefois, en menace d'une fessée.

« Finalement, je sais et je l'ai toujours su, réplique Myrtille, le cerveau en pilotage automatique, déconnectée de la conversation.

– Tu as toujours su quoi ? » demande Mélusine en arrachant les cheveux de la poupée pour se calmer les nerfs. Le baigneur lui fait maintenant l'effet des leurres de canards sauvages que son père utilise à la tonne, ce blockhaus de marais salants destiné à l'observation ou au tir des oiseaux.

« Ce bébé, je le hais.

– Quoi ? lancent en chœur les deux autres en la voyant cracher sur la poupée.

– Parfaitement ! Je l'ai éjecté de mon corps prématurément, rugit-elle. C'est un signe. »

Folle de rage, elle pousse Mélusine, s'empare du baigneur et l'envoie s'écraser contre le mur. Le spectacle est violent.

« Myrtille, non ! s'écrie Mélusine, affolée.

– Laisse-la faire ! C'est au contraire bon pour lui, et pour elle ! Crois-moi, au fond, c'est la meilleure chose qui pouvait arriver à ta sœur ! »

D'un bond, Myrtille lui saute dessus et lui lèche le visage comme si ses joues étaient en sucre.

« Tu pourras faire autant de voyages que tu voudras sur la banquise... Aucun chamane du Grand Nord ne te dira qui est le père ou qui sera le prochain. Ils sont bien trop malins et bienveillants pour ça. Le deuil est fait. Désormais, tu vivras autrement. L'amour, c'est sain. Tu dois t'aimer toi-même... »

En silence, main dans la main, les trois femmes se regardent, à bout de souffle. Effet domino, Mélusine presse la première son poing pour exprimer la force de leur amour. Les deux autres suivent. Soudain, les yeux de Myrtille se posent sur les veines de sa mère, grosses comme des varices sur les tâches de vieillesse de ses mains. D'un clin d'œil, en lui serrant le doigt, elle montre à Mélusine combien elles ont prospéré depuis sa dernière visite, et combien elles s'imposent entre d'effroyables racines bleues. Comme toujours à l'idée de la mort de sa mère, elle oublie.

« Nous aussi, on veut voir tes racines ! » crie joyeusement leur père, la démarche lourde en rentrant dans la pièce. Il patauge dans ses bottes. « Regardez ce qu'il a pêché ! »

Dans son dos pend un brochet de rivière gros comme un phoque. Caché derrière, Pierre entame alors un pas de crabe pour apparaître sous un tonnerre d'applaudissements. Triomphale. Malheureusement, la fête ne dure qu'une seconde.

« Qu'est-ce qu'il a ? demande Myrtille, devant Pierre qui s'effondre en larmes.

– Un mystère ! lui répond son père, impuissant, en haussant les épaules. Il est comme ça depuis ce matin. Monsieur est à la campagne, il pêche comme un dieu, il met la raclée à son papy, et monsieur fait la tête ! Hein ! Sacré toi... » lui dit-il en lui asticotant les joues.

« Bon, c'est l'heure ! On va faire un goûter, et aujourd'hui, tu as droit à un cadeau ! lance Mélusine pour le consoler d'une solitude qu'elle a devinée depuis longtemps.

– Excellente idée ! » ajoute sa mère en lui ôtant sa casquette.

Elle fait la maligne, mais dans son for intérieur, elle imagine le poids de la peine... Savoir sa petite amie, sa complice et compagne de jeux, blessée, aussi loin de lui, enfermée dans une chambre d'hôpital...

« Allez ! Tu choisis quel gâteau manger, et on ira l'acheter ensemble à la boulangerie. Allez, dis-nous... »

– Je ne veux pas manger ! hurle-t-il, le nez au plafond, les lèvres retroussées, la bouche dégoulinante de morve, bavant comme dans ses imitations de chiens de traîneaux. Je veux l'histoire qui fait dormir les enfants, celle de l'oiseau et de l'orphelin déguisé en morse !

– Pardon ?

– Je veux que tu me racontes la fin de l'histoire de Miko.

– Mon chéri, comment veux-tu ? Nous, on en connaît d'autres. Des tas de contes avec des animaux d'ici. Tiens Papa, raconte-lui...

– Celui des *Trois Petits Cochons* ! l'interrompt Myrtille émerveillée, regardant son père, les fesses sur un coussin, déjà prête à l'écoute. Oh, oui ! Nif Nif Naf Naf et Nouf Nouf ! détaille-t-elle soudain en suçant son pouce, comme retombée en enfance.

– Non ! Je veux l'histoire de Miko, sanglote Pierre.

– Poussez-vous, j'arrive ! Je connais l'histoire, René me l'a racontée, mais je vous avertis... j'ai somnolé en cours de route, alors je ne promets rien », lance alors Mélusine, espérant qu'une fois de plus, emporté par le bon air de la rivière, le garçon s'endormira d'épuisement. L'option de lui glisser un somnifère dans son bol de lait lui vient également à l'esprit, mais il s'échappe aussi vite. Pierre, rouge de chagrin et de colère, a déjà commencé les bêtises. Ayant décroché le brochet, il le glisse tout gluant sous le chemisier de sa rivale.

« Hé ! mais il est dingue ! Arrêtez-le ! s'écrie Myrtille.

– C'est pas bientôt fini, vous deux ! »

Jalouse, Myrtille regarde sa mère affamée, fourrer un gâteau dans la bouche de Pierre.

« En place. Allez, allez... vite ! Vite ! dit-elle en ignorant l'imploration de sa cadette. Mélusine, raconte-nous à nous tous. On veut tout savoir de cette fabuleuse histoire... un conte à dormir debout, si j'ai bien compris ? » commente-t-elle en s'efforçant d'éclater de rire pour apporter la joie de vivre et apaiser l'auditoire.

Debout face au canapé, Mélusine commence son récit. Mais en un instant, se déclenche une symphonie de grossiers ronflements. Le salon tout entier est touché.

Alors, comme tout le monde dort autour d'elle, Mélusine se penche pour récupérer le baigneur miraculeusement réchappé. Quelques cheveux en moins, mais pas la moindre égratignure sur le plastique de ses jambes roses. Assise sur une chaise longue, aux côtés de ses parents, elle berce le poupon tout en poursuivant son histoire.

Sa mère lui a fait un joli costume. L'orphelin, moqué par ses vilains camarades, s'est donc déguisé sous une peau de morse et les a coursés dans la mer. Le voilà victorieux, mais comme à force de ramer, il s'est endormi sur son kayak, il est maintenant perdu en pleine mer, grillant au soleil brûlant de la banquise. Où est le rivage ? « Petit oiseau du ciel, dis-le-moi, toi ! » Mais comme l'oiseau ne le regarde pas, occupé à picorer le cuir de sa peau d'animal, l'orphelin lui redemande : « Petit oiseau, indique-moi le chemin, toi qui vois et connais les directions du vent. » Plusieurs fois, le garçon croit voir la terre ferme, mais plus il avance, plus elle s'échappe...

Mélusine aperçoit alors les drôles de prunelles du bébé. Deux boutons bleus nacrés que ses parents ont rafistolés

et placés dans les orbites. S'aidant de la cuillère du lait de Pierre, Mélusine lui fait sauter les yeux. Les deux boutons tombent dans bol et coulent dans la foulée.

Fascinée, elle regarde l'intérieur des trous en se demandant comment il finira. Au grenier ? Ou bien réutilisé par Myrtille, en cas de nouvelle grossesse ? Ou bien fondu lors d'une prochaine canicule ? Ou bien sous une voiture ? Ou bien... ou bien. Tourneboulée par cette accumulation de questions sans réponses, elle finit par s'endormir elle aussi, la tête sur les épaules de ses parents, remerciant Miko, au loin, pour son histoire qui ressemble à s'y méprendre à *L'Histoire de l'humanité*.

————— VIENT DE PARAÎTRE —————

Ouvrage collectif
FRANCO LA MUERTE

Jacques Fath
PENSER L'APRÈS
Essai sur la guerre, la sécurité internationale, la puissance
et la paix dans le nouvel état du monde

José Fort
30 ANS D'HUMANITÉ
Ce que je n'ai pas eu le temps de vous dire

Maxime Vivas
LES COLLINES DE CARACAS

Diego Arrabal
JOUR DE COLÈRE

Claude Mazauric
AU BORD DU GOUFFRE

Jacques Mondoloni
FLEUR DE RAGE

Patrick Fort
APRÈS NOUS

Diego Arrabal
JOUR DE COLÈRE

Le catalogue est disponible sur

www.editions-arcane17.net

ISBN 978-2-918721-50-5

1^{ère} édition - Achevé d'imprimé sur les presses
de CCI Marseille en avril 2016 - Dépôt légal : avril 2016
Contact : info.arcane17@orange.fr